VOYAGE

DANS LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE.

T. II.

VOYAGE

DANS LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE,

FAIT EN 1784;

Contenant une description de sa Situation présente, de sa Population, Agriculture, Commerce, Coutumes et Mœurs de ses Habitans, des Nations indiennes, et des principales Villes et Rivières, avec quelques Anecdotes sur plusieurs Membres du Congrès et Officiers généraux de l'armée Américaine.

PAR J. F. D. SMITH.

Traduit de l'Anglois par M. DE B.......

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BUISSON, Imprimeur et Libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
1791.





VOYAGE
DANS LES ÉTATS-UNIS
DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XLIX.

Places. Rivières. Baies, etc. Ports. Belle contrée. Nation des Choctaws. Fertilité du sol.

AVANT de parler de la Floride occidentale, il est à propos de donner une description de plusieurs places, rivières, baies, etc. La rivière d'Apalachicola, qui borne cette province, prend sa source dans la Caroline septentrionale, près de celles de Savannah et de Chérokée ou Holston, et se jette dans le golphe du Mexique vers les vingt-neuf degrés quarante-trois minutes de latitude nord. Il

est impossible de découvrir son embouchure à cause des îles et lacs dont elle est environnée. Ce beau fleuve forme une rade spacieuse, qui n'a pas plus de deux ou trois brasses de profondeur dans plusieurs endroits. La marée y remonte plus haut que dans les autres rivières de cette côte, et s'y fait sentir à près de cinquante milles.

Le pays offre une grande surface plane et unie; la baie de Saint-Joseph a treize milles de long sur huit de large; la meilleure rade de tout le golphe est celle de Pensacola ; les vaisseaux y sont en sûreté contre tous les vents: un fond de sable, mêlé de coquillage, y donne un excellent ancrage, et elle peut contenir un grand nombre de bâtimens de tout rang. La marée est irrégulière et remonte à trois pieds, quelquefois plus, quelquefois moins ; les courans changent tous les jours.

La ville de Pensacola est située au milieu d'un terrein sablonneux et stérile. La plus large baie de toute la Floride et du golphe du Mexique, est celle de la Mobile, qui présente une largeur de six milles, et s'étend à trente milles au nord, recevant dans cet espace Alibama ou la rivière de la

Mobile et Alibamous; elle pourroit contenir tous les vaisseaux de la marine angloise.

Alibama ou Mobile-river est formé par le confluent de cinq grandes rivières qui prennent leur source chez les Chickesaws, les Uppercreeks et les Chérokées : elle se sépare en deux branches, la Mobile et l'Alibamous, qui coulent, l'une à l'ouest, l'autre à l'est. Ces deux branches se joignent à quatre-vingt-dix milles au-dessus de la Mobile. A l'ouest de cette dernière, il y a une chaîne de montagnes qui court nord et sud.

Les Choctaws, ou Indiens têtes plates, habitent sur les rivières de Pasquagoula et Pearl-river, ou rivière de la Perle. Ils ont un grand nombre de villes et de belles plantations, étant plus adonnés à l'agriculture que les autres nations indiennes. Ils sont puissans et courageux, quoiqu'ils préfèrent la paix à la guerre. Il subsiste entr'eux et les Uppercreeks une inimitié héréditaire qui occasionne souvent des différens. La nation est plus nombreuse que celle des Creeks, et peut mettre sur pied cinq mille hommes; mais ces derniers sont plus enclins à la guerre.

Le nom de tête plate vient de leur usage

d'applatir le front des enfans à la mamelle. On se sert d'une planche creusée d'un côté, de manière à emboîter le derrière de la tête, et de l'autre on insère un petit sac rempli de sable qui comprime le front. On les laisse dans cet état jusqu'à ce que les os, encore tendres et flexibles, aient pris de la consistance, avec l'impression plate que l'on veut donner à la tête, ce qui en rend la forme tout-à-fait hideuse. Ils conservent leurs cheveux, pendant que les autres nations les arrachent, et ne laissent sur la tête qu'une espèce de couronne; les femmes seules portent leur chevelure flottante.

Quoique la Floride occidentale soit encore, pour ainsi dire, dans l'enfance, elle se trouve pourtant dans un état florissant; ses établissemens commençoient à s'étendre avec tant de succès que, sans notre cession à l'Espagne, la place de Monchack sur le Mississipi seroit devenue vraisemblablement la capitale de la province. Si l'Angleterre avoit pu faire cette exécution avant la guerre, les Espagnols auroient éprouvé de plus grandes difficultés à en faire la conquête. Il y a même lieu de croire qu'ils auroient trouvé devant cette place le terme de leurs victoires.

Les principaux établissemens le long de cette rivière sont dans le territoire des Natchés ; la fertilité du sol en est si étonnante qu'elle paroîtra incroyable à ceux qui n'ont pas voyagé dans cette contrée.

En 1774, M. Edmondgray étant arrivé de la rivière Saint-Jean dans l'est de la Floride avec six esclaves, récolta la même année plus de deux mille boisseaux de blé d'inde, quoiqu'il eût été obligé de défricher le terrein, d'abattre les bois et de construire un petit bâtiment avec le seul secours de ses six nègres. Les terres sont à un très-bas prix ; la culture consiste en maïs et en indigo, aussi estimé que celui de Saint-Domingue ; l'air est excellent, sur-tout chez les Natchés ; le climat très-beau, les chaleurs de l'été tempérées et l'hiver fort doux. La Floride occidentale peut contenir douze cens familles, dont la majeure partie habite les bords du Missisipi.

Il n'y a pas de canton dans l'Amérique qui renferme autant de nations sauvages que cette partie du continent.

De Pensacala à la Nouvelle-Orléans, on compte environ cent milles.

CHAPITRE I.

Floride orientale. Rivières. Apalaches. Voyage par terre. Description de la contrée. Mosquite-river. Villes indiennes.

Nous fûmes assez heureux pour jouir pendant toute la traversée du plus beau ciel et d'un vent favorable. Je ne cessai dans ce voyage agréable de contempler avec admiration la main bienfaisante de la nature, qui a répandu avec tant de profusion ses largesses sur cette contrée ; mes yeux n'étoient distraits que par la beauté ravissante des différens sites qui s'offroient à chaque instant. La campagne couverte d'une belle verdure s'élève en amphithéâtre, et présente ses productions naturelles distribuées confusément et comme au hasard. Le mûrier, le cèdre rouge et blanc, le cyprès, le cacao, la vanille, le *maho*, le *turpelo*, le sassafras, le chêne vivant et le *cabbage-tree*, etc. ces derniers élevant leur tête majestueuse au-dessus des autres plantes. Plusieurs pièces

de terre le long de la côte me parurent couvertes d'arbres très-serrés les uns près des autres ; j'apperçus aussi quelques maisons entourées de jardins bien cultivés.

Nous arrivâmes bientôt à Saint-Marc d'Apalache, dans la Floride orientale, à l'extrémité nord de la baie des Apalaches, à quatorze milles de la mer. Cette place est agréable, et située en bon air sur la pente d'une montagne. Une partie des maisons sont régulières et bâties en pierre. On découvre encore quelques restes d'anciennes fortifications, qui avoient été faites par les Espagnols pour servir de remparts contre les naturels du pays.

Le port est dans une position favorable, et propre à faciliter le commerce par la rivière ; c'est ce qui a fait former dans l'intérieur des terres les établissemens qui s'étendent jusqu'aux Apalaches. L'Espagne avoit même déjà conçu ce projet dans le temps qu'elle possédoit ce beau pays.

On a établi dans la baie une célèbre pêcherie pour les perles ; et l'on croit qu'à quelque distance de la rivière, au pied de la montagne d'Yamesée, il y a une mine d'argent.

La rivière d'Apalache ou Ogelagena a son embouchure dans la baie, à quarante milles ouest de celle d'Apalachicola ; elle prend sa source à cent trente milles de la mer sur les confins de la Georgie.

Cette belle rivière forme à sa chûte une grande baie, où l'on trouve quelques bas-fonds et des rochers qui s'avancent dans les terres ; elle court au nord, et offre une excellente rade.

L'Espagne, dès les commencemens, usa de ruse et de finesse pour établir une branche de commerce entre cette place et la Havane. L'ancienne ville espagnole de Saint-Marc d'Apalache, d'où la baie tire son nom, paroît être la même place que Garcilasso de la Véga, nomme le port d'Auté. Le fort étoit construit à la fourche de deux rivières, sur une petite hauteur entourée de marais.

A deux lieues de la rivière, il y a un village de sauvages apalachiens, et plusieurs autres dans les environs. Le pays, très-marécageux, est couvert de bois ; à mesure que l'on avance dans l'intérieur il devient plus fertile.

Nous prîmes la route de terre pour nous

rendre à Saint-Augustin : ce chemin est presqu'abandonné.

Ocon est à quinze milles de Saint-Marc; l'ancien fort d'Ayavalla à dix milles au-dessus, Machacalla à vingt-quatre, et Saint-Mathéo à onze milles. Ces deux villes sont sur les branches de Rio Vasisa, qui se jette dans le golphe du Mexique, à quinze milles sud-est de Saint-Marc. San-Pedro sur la rivière de même nom, qui tombe aussi dans le golphe ; Utoca, Nuvoalla sur la côte est de Carolinian-river, dont on ne connoît pas précisément le cours ; on présume qu'elle coule au sud dans la Rio-Amasura. Nous vînmes ensuite à Alochua et à Jurla-Noca.

Toutes ces différentes places formoient autrefois les établissemens des Atimucas, qui en furent chassés par les Anglois de la Caroline dans l'année 1706. Cette nation fugitive vint s'établir dans une île de la rivière Saint-John, à soixante-cinq milles sud-ouest de Saint-Augustin. Pueblo d'Atimucas est le nom de leur ville principale.

A vingt-six milles de Jurla-Noca, nous vîmes un ancien établissement des Espagnols sur la rivière Saint-John, où M. Spal-

ding tient un magasin considérable de marchandises européennes.

Saint-Augustin est à cent quatre-vingt-huit milles de Saint-Marc.

La province de la Floride orientale est bornée à l'ouest par le golphe du Mexique et la rivière d'Apalachicola ; au nord, par une ligne tirée depuis la source et le long de la rivière de Sainte-Marie jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique ; à l'est et au sud, par l'océan et le golphe. Cette province a deux cens cinquante milles de largeur sur quatre cens cinquante de longueur.

Saint-Augustin, la capitale, se trouve sous les vingt-neuf degrés cinquante minutes de latitude nord, au pied d'une montagne, et s'étend le long de la rivière. Sa forme est oblongue, les rues très-régulières et se croisent à angle droit. L'église qui appartenoit d'abord à un monastère de l'ordre de Saint-Augustin, en est éloignée d'un demimille. Le fort consiste dans un bâtiment quarré, flanqué de bastions avec un rempart, un parapet et des case-mates. La ville est aussi défendue par des fossés et des batteries de canon. La rade est formée par l'extrémité nord de l'île Saint-Anastase ou Ma-

tanza, et par une pointe de terre séparée du continent par la rivière de Saint-Marc, qui a son embouchure dans la mer à peu de distance du château. A l'entrée de la rade les brisans nord et sud forment deux canaux, dont les récifs et les rochers sont couverts de huit à neuf pieds d'eau dans les plus basses marées. Au nord et au sud de la ville, il y a deux villages indiens.

Le sol est mauvais, sablonneux et pierreux; il est meilleur sur la rivière Saint-John. Peu de temps après notre arrivée, j'allai visiter les plantations de Turnbull, Taylor, Bisset et Oswald situées sur la rivière des Mosquites. Son embouchure est dans les vingt-deux degrés quarante-huit minutes de latitude nord; elle communique au golphe par celle de Rio-Amazura.

Les Mosquites, nation indienne, habitent les deux côtés de cette rivière. Les Elpenons, autre petite nation, sont établis dans une île de la Matanzas.

CHAPITRE LI.

Essai pour la fabrication du sucre. Sa culture. Plancher singulier. Prix des denrées.

C'EST en vain qu'on a fait des essais pour cultiver la canne à sucre sur la rivière de la Mosquite; les vents secs du nord-est qui soufflent continuellement dans ce climat desséchant cette plante tendre, l'empêchent de venir en maturité et de se remplir de ce jus qui produit le sucre. Si par hasard quelques-unes mûrissent, la canne est de mauvaise qualité. Cependant, auprès du cap Floride où l'on n'éprouve point ces vents de nord-est, on pourroit la cultiver avec succès.

Les Grecs et les Romains ne connoissoient pas cette production, quoique les Chinois, à qui nous sommes redevables de cette culture, en fissent usage dès ce temps-là; ce sont les Portugais qui ont cultivé les premiers la canne à sucre dans l'Amérique.

La canne croît de la hauteur de sept à huit pieds ; elle a des nœuds ou joints distans de quatre à cinq pouces. Sa couleur est jaunâtre, et la tête de la tige d'un verd vif; le corps de la plante est assez ferme et contient la substance spongieuse d'où résulte ce suc doux et agréable, qui, pris avant d'avoir subi aucune préparation, est sain et nourrissant. On a même observé que pendant la coupe des cannes et la fabrication du sucre, les nègres se portent mieux, et les bestiaux engraissent.

Dans le mois d'août qui est la saison pluvieuse, on plante la canne. Après que la terre a été bien travaillée à la houe, les esclaves creusent des fosses profondes d'un pied ; dans chacune ils mettent un morceau de canne de cinq à six joints, qu'ils recouvrent de terre.

En peu de temps, la jeune canne montre un bouton à chaque nœud, le douzième jour elle présente déjà une plante assez haute ; elle est en parfaite maturité au bout de seize mois. Si on la laisse plus longtemps, le suc perd de sa quantité, mais ce défaut se compense par la qualité. On divise les travaux en trois parties; la pre-

mière, le labourage et la préparation; la seconde, la plantation; la troisième, la coupe des cannes. Dans plusieurs terres on laisse les rejettons, dans d'autres on les brûle, dont il résulte un second avantage, de détruire les serpens, les reptiles et les insectes nuisibles.

Rien n'est inutile dans la plante; on nourrit les bestiaux avec le sommet de la canne et les feuilles qui font un excellent fourrage; le rebut de la canne passée au moulin sert au chauffage des batteries (1).

Les moulins à vent sont presque les seuls en usage dans cette partie de l'Amérique; ils sont composés de trois cylindres de fer bien poli, placés perpendiculairement, tellement adaptés que celui du milieu mis en mouvement, fait tourner les deux autres en sens contraires. La canne se met entre ces cylindres, le suc qui en sort tombe à travers un trou dans une auge placée sous ces rouleaux; il coule dans un grand réservoir, d'où on le transporte dans la première chaudière. Lorsqu'il a assez écumé, des nègres le passent dans une seconde et

(1) On appelle batterie les chaudières pour cuire le sucre.

successivement dans trois ou quatre autres. Dans la dernière, il devient épais et visqueux, et commence à prendre de la consistance. Pour avancer l'opération on verse un peu d'eau de chaux qui fait fermenter la liqueur, on y jette ensuite un morceau de beurre de la grosseur d'une noix pour l'empêcher de monter par-dessus les bords de la cuve ; on la tire de-là pour la transvaser dans une chaudière à froid ; elle s'y consolide, et prend une couleur dorée ; on la met ensuite dans les formes, qui sont des pots de terre faits en cône, ouverts à la pointe, c'est la dernière opération. Le sucre se purge, la mélasse se dégage et se précipite par l'ouverture du fond dans un pot placé sous chaque ferme. Il s'appelle alors sucre *muscavédo*, autrement sucre brut.

Quand on veut le purifier, on couvre la superficie du sucre enformé d'une terre blanche délayée dans l'eau, semblable à la terre de pipe. Elle filtre à travers le sucre, et s'incorpore avec la mélasse qu'elle détache ; le sucre ainsi épuré prend une couleur blanchâtre. Cette opération se répète deux ou trois fois ; au bout d'un certain

temps on le fait sortir des formes pour le remuer et l'enfermer dans des muids, c'est ainsi qu'on l'embarque. On ne le rafine point dans les habitations, à cause de la taxe de six schelings par livre de sucre blanc.

Le rum se fait avec la mélasse distillée à l'alambic; on le transporte à travers l'Amérique septentrionale pour le vendre aux blancs qui commercent avec les Indiens; on l'emploie pour la pêcherie de Terre-Neuve et le commerce d'Afrique, outre ce qui passe en Angleterre.

La nouvelle Angleterre enlève encore une grande quantité de mélasse pour distiller; mais leur rum est d'une qualité inférieure et semblable à celui qui se fabrique dans les îles Françoises, sous le nom de taffia.

Dans une sucrerie administrée avec économie, le rum et la mélasse paient les frais, et le sucre en est le profit. Par tous les détails on croiroit que les dépenses sont exorbitantes, et le bénéfice peu considérable. Il n'est même pas possible de monter une sucrerie sans y placer un capital au moins de cinq mille livres sterlings. D'abord l'achat du terrein, la construction

du

du moulin et des bâtimens immenses, les ustensiles, les esclaves, les bestiaux, etc. absorbent les premières dépenses. Ensuite les charges, l'entretien de la manufacture, les réparations, les mortalités, les accidens, etc. sont des frais annuels et indispensables qui souvent exigent les revenus d'une année.

Un planteur ne doit être ni paresseux, ni dérangé; il faut qu'il ait sans cesse l'œil sur ses intendans et sur tous ses travaux. La saison de couper la canne, s'il veut veiller à ses intérêts, est le temps le plus pénible et le plus dangereux pour sa santé même, parce qu'il est obligé de rester nuit et jour exposé à la chaleur d'un climat brûlant, et à l'ardeur des chaudières toujours ardentes.

Lorsqu'il a eu le bonheur d'échapper à tous les fléaux dont il est journellement menacé, comme les ouragans, les pluies, la sécheresse, les maladies épidémiques et tant d'autres, il a encore bien des traverses à craindre, la banqueroute ou la fraude des marchands, la perte d'un bâtiment chargé à ses risques et périls, les avaries, etc.

Les grandes habitations sont sous la direction d'un intendant à qui l'on donne ordinairement cent cinquante livres sterlings de gage ; il a sous lui des subalternes à proportion de la quantité d'esclaves ; on en compte un par trente nègres, et un chirurgien pour leur traitement.

Plusieurs propriétaires, pour s'éviter l'embarras et les fatigues d'une habitation, louent leur domaine à des fermiers qui donnent des cautionnemens pour le paiement de la rente, et sont tenus aux réparations et à l'entretien des troupeaux. On afferme sur le pied de la moitié du revenu des meilleures années. Si le fermier est économe et industrieux, il devient bientôt possesseur d'une habitation.

L'entretien et la nourriture des esclaves ne sont pas dispendieux. On donne à chaque ménage un terrein et deux jours de la semaine, le samedi et le dimanche, pour le cultiver. Cependant quelques-uns les nourrissent, et leur distribuent par semaine le quart d'un boisseau de blé d'inde, des harengs secs et du porc salé. Le vestiaire consiste dans un chapeau grossier, une chemise, une culotte de matelot, une paire

de bas et des souliers, le tout n'excède pas la valeur de quarante shellings par an.

Les plafonds, cloisons, et ce qu'on appelle planchers sont construits, au lieu de planches, avec une espèce de stuc rougeâtre mêlé de coquillage, ce qui donne aux maisons un air singulier. Cette invention, particulière à cette province, leur vient des Espagnols, quand ils possédoient ce pays. Dans l'été, on lave les bâtimens tous les jours; cet usage entretient une fraîcheur agréable, que l'on n'éprouve point dans les appartemens en bois.

Dans l'île de Manzas ou Saint-Anastase, il y a une carrière de pierre tendre qui se durcit par l'action de l'air extérieur. La forteresse Saint-John, la plus forte place du continent, a été construite avec cette pierre.

Le nombre des habitans de cette province commençoit déjà à diminuer avant la guerre de l'Amérique; on y comptoit à peine cent familles de blancs. Saint-Augustin n'est presque habité que par la garnison.

De cette ville au cap Floride, on ne compte que trois cens milles. Quoique cette

partie contienne les meilleures terres de toute la province, les habitations ne s'étendent que jusqu'à la rivière de la Mosquite, à soixante milles de la capitale. Les Indiens guerriers, les plus près de la ville, sont les Lower-Creeks qui habitent les bords de Flint-river. Une petite colonie de cette nation est venue s'établir cette année au cap Floride, avec des dispositions favorables et amicales pour la Grande-Bretagne.

La supériorité du sol de la Floride occidentale sur la Floride orientale a engagé plusieurs familles à quitter cette dernière pour former des établissemens dans la première. Cette émigration en dépeuplant l'une a servi à l'accroissement de l'autre. Une autre raison c'est que, dans ce temps-là, la province n'avoit point d'assemblée; et la cour de judicature étoit si tyrannique, qu'elle nuisoit à l'augmentation du commerce.

J'ai appris que, depuis la révolution, les affaires ont bien changé de face. Des milliers de loyalistes contraints de s'expâtrier, étant venus se réfugier dans la Floride orientale, le gouvernement y a créé un conseil et une assemblée, ce qui a redonné de l'énergie au commerce de cette province.

La partie septentrionale éprouve de longues sécheresses qui nuisent à la végétation et rendent le climat désagréable, tandis que la partie sud est arrosée par des pluies douces et rafraîchissantes. Deux causes concourent à ce bienfait de la nature ; la hauteur des terres et les montagnes, qui attirent les nuages formés des vapeurs qui s'exhalent de la mer.

Dans le pays habité et le plus connu, le sol est stérile et sablonneux, et les bonnes terres très-rares ; aussi les habitations sont éloignées de dix ou vingt milles les unes des autres. Le pin est l'arbre le plus commun. On y rencontre cependant quelques chênes, sassafras, *hyccorys*, gommiers, frênes, érables, *tupelo* ; et dans les terres marécageuses, des cyprès et des cèdres. Le plus haut prix des meilleures terres est de dix shellings par acres ; les autres deux ou trois : le blé s'y vend deux shellings le boisseau.

On a un cheval pour quatre à cinq livres sterlings ; l'indigo est le seul produit valable. Les habitans ne cultivent le blé et le coton que pour leur usage.

CHAPITRE LII.

Rivières. Savannah. Guerre des Indiens. Etat florissant de la Georgie. Nombre des habitans. Valeur des terres. Marchandise. Produit. Exportation et importation.

Après un séjour assez long à Saint-Augustin, nous continuâmes notre voyage. La rivière Sainte-Marie, éloignée de trente-six milles de cette place, borne la province au nord. Quand nous l'eûmes traversée, nous entrâmes dans la Georgie.

Jusqu'à Great-Sitilla-river, à une grande journée de chemin, on ne rencontre que très-peu d'établissemens; le terrein est de médiocre qualité.

Little-Sitilla-river se trouve à douze milles de l'autre; nous la traversâmes le lendemain, ainsi que Great-river-Alatamaha, qui baigne les murs de la ville de Darien, habitée par des Ecossois. L'Alatamaha est aussi large que l'Apalachicola, et environnée de bonnes terres; elle prend sa source près de

celle-ci et de l'Euphassée, une branche sud de la rivière de Chérokée.

Nous passâmes la Sapello, les deux Newports, Great-Ogechée, et nous joignîmes le soir la ville de Savannah, capitale de la Géorgie. Elle est bâtie sur la côte méridionale de la rivière de ce nom, qui prend sa source près celle de Great-Ogechée; et, suivant la même direction, se jette dans l'océan au Tybée, après un cours de six cens milles.

Sa situation, distante de dix milles de la mer, est très-agréable par la position des terres qui sont élevées du côté de la ville, et basses à l'opposite : elle peut contenir douze cens habitans blancs et noirs.

La rivière de Savannah est navigable à Augusta, à deux cens dix milles dans les terres. Cette ville grande et riche est située si favorablement pour la traite avec les Indiens, que, dès les premiers établissemens de cette colonie, elle devint très-florissante; six cens blancs vivoient de ce seul commerce. Les nations sauvages qui trafiquent dans cette place sont les plus nombreuses et les plus puissantes de l'Amérique. Le commerce des peaux avec ces peuples est

le plus considérable que nous ayons. Il s'étend dans les deux Florides, dans la Georgie, les deux Carolines et une grande partie de la Virginie; ils nous fournissent aussi quelques fourrures; mais elles sont de mauvaise qualité. A mesure que l'on avance dans le nord, les fourrures des animaux deviennent plus épaisses, plus douces et plus fines; la nature qui pourvoit à tout a su les proportionner à la rigueur du climat.

Aux environs de Savannah le sol est maigre, sablonneux et couvert de pins. Les meilleures terres se trouvent sur la rivière d'Alatamaha. Cette province étoit alors dans un état très-florissant; elle est mieux cultivée que la Floride orientale. Suivant un dénombrement fait par ordre du premier congrès de l'Amérique, elle contient cent onze mille soixante-quinze habitans. Elle est bornée au nord par la rivière de Savannah qui la sépare de la Caroline sud, et par une ligne tirée à la source de Georgia-Creek, et se prolonge jusqu'au Mississipi; à l'ouest par le même fleuve; au midi, par les deux Florides; à l'est, par la mer Atlantique. Elle se trouve entre les trente-

un et trente-trois degrés de latitude nord.

On avoit eu dessein d'abord d'établir dans la Georgie un gouvernement militaire pour servir de barrière contre les Espagnols qui étoient alors en possession de la Floride. Ce projet ayant échoué, les établissemens furent sur le même pied qu'à la Caroline septentrionale dont elle faisoit partie. Ce changement a beaucoup contribué à son accroissement.

En 1774 les Indiens commencèrent les hostilités dans une grande partie du continent, principalement dans la Virginie, la Caroline sud et la Georgie. Comme ils se montroient formidables dans cette dernière province; le comte de Dunmore, qui en étoit pour lors gouverneur, marcha contr'eux en personne; il se donna un combat sanglant sur les bords de Great-Kanhawah et d'Ohio, où les sauvages furent défaits. Son excellence, à la tête d'un corps considérable, pénétra dans le cœur de leur pays, mit tout à feu et à sang, brûla leurs villes, les força de demander la paix et de donner des ôtages. Dans la Caroline sud, il y eut aussi une action dans laquelle les habitans eurent l'avantage.

En Georgie, on envoya contr'eux deux cens soldats de milice de la province. Dès que le commandant apprit que les Indiens approchoient, il forma un détachement de trente hommes d'élite avec ordre de marcher en avant. Aussi-tôt que ce parti découvrit l'ennemi, il fit halte pour délibérer s'il chargeroit à pied ou à cheval; il fut décidé que l'on attaqueroit à cheval.

Les sauvages seulement au nombre de seize, s'appercevant que le détachement étoit arrêté, s'avancèrent fièrement et firent feu sur lui. La terreur s'empara des esprits, le corps de troupes tourna le dos et s'enfuit avec précipitation sans tirer un coup de fusil. Il alla sonner l'alarme dans le reste de l'armée qui décampa sans ordre et avec confusion. Les Indiens énorgueillis par ce succès, exercèrent nombre de déprédations, qu'ils ne cessèrent que faute de munitions.

Les Georgiens épouvantés demandèrent des troupes à l'Angleterre; car la division qui régnoit parmi eux les empêcha de s'adresser au premier congrès américain, qui se tenoit alors à Philadelphie.

Cependant ils trouvèrent bientôt des

moyens pour amener les Indiens à des propositions de paix, en interrompant avec eux toute espèce de commerce, par lequel ces sauvages se procurent leurs munitions et leurs denrées; en même-temps la Georgie se mit en état de défense.

Les ennemis reconnurent leur faute ; ils accordèrent tout ce qu'on demanda, livrèrent ceux qui avoient été coupables de meurtres et de déprédations, et obtinrent à ces conditions la paix et un nouveau traité de commerce.

La Georgie est une belle province bien cultivée ; les terres sont à un prix très-haut, qui a encore augmenté par la culture de l'indigo et du riz, encouragée sous un gouvernement libre ; mais les progrès de la colonie n'ont pas répondu aux sommes immenses que l'Angleterre a versées pour la rendre florissante. Elle produit encore du chanvre, du lin, de la poix, du goudron. Les arbres qui y viennent à la plus belle hauteur sont propres à la mâture et à toutes sortes de construction. Les bois de teinture, de marquéterie, et les mûriers y sont fort communs.

Le commerce, au commencement de la

révolution, étoit déjà considérable. L'exportation montoit à plus de soixante-quatre mille livres sterlings, l'importation à quarante-neuf mille livres.

CHAPITRE LIII.

Départ pour Charles-Town. Arrivée à Augusta. Indigo. Riz. Coton. Description de la côte et de l'intérieur des terres. Sol. Climat.

JE retrouvai à Savannah M. Morris de la rivière Saint-John, le même qui m'avoit accueilli avec tant de générosité dans la Floride, et dont j'avois éprouvé pendant une maladie des soins si particuliers. Il me proposa, ainsi qu'à M. Lewis, le voyage de Charles-Town. Après dix jours de résidence à Savannah, nous partîmes ensemble pour Charles-Town. Dans une marche de quatre jours, nous traversâmes les rivières de Coosahatche, de Saltketchers ou Cambahe, l'Eddisto ou Ponpon.

La distance de ces deux villes est de cent

trente milles, et renferme un pays agréable et fertile; le grand produit est en indigo et en riz. Le premier peut passer pour une richesse préférable aux mines d'or et d'argent. On s'est flatté long-temps de pouvoir y élever des vers à soie; on étoit parvenu, en effet, à y fabriquer une soie parfaite, mais en si petite quantité, que le produit ne put jamais faire un objet de commerce.

L'Eddisto ou Ponpon est remarquable par le nombre de veuves fort riches qui résident sur le bord de cette rivière, et par les plaisirs continuels auxquels se livrent journellement les habitans de ce séjour enchanté.

Cette contrée, quoique riche et fertile, est très-mal-saine; l'intempérance, les excès en tout genre énervent les hommes et leur causent des maladies aiguës qui les emportent à la fleur de l'âge. Les femmes, plus tempérées et moins adonnées à la débauche, sont exemptes de ces maladies violentes si fatales aux hommes.

A notre arrivée, des affaires imprévues obligèrent M. Morris de se rendre à Augusta où je l'accompagnai. Nous traversâmes la

ville de Dorchester et la rivière d'Eddisto. Nous revînmes par Orange-Burg sur la côte nord de l'Eddisto, et nous arrivâmes à Charles-Town à travers Monks-Corner, Saint-Thomas, etc. A mon retour M. Lewis se préparoit à partir pour la Virginie. Il ne sera pas inutile de donner à nos lecteurs une description de la culture de l'indigo. Il est probable que cette plante tire son étymologie du mot *Inde*, son pays natal, qui, depuis long-temps, le fournit à l'Europe entière.

La plante en naissant ressemble à la fougère ; jeune encore, il est facile de la confondre avec la luzerne, à cause de ses feuilles terminées par un seul lobe. La fleur est composée de cinq feuilles et tient à la classe des papillonacées, la pétale supérieure étant plus longue et plus ronde que les autres, légèrement sillonnée sur les côtés ; les quatre autres sont courtes, terminées en pointe ; au milieu se forme la cosse qui produit la semence.

Dans la Caroline, on distingue trois espèces d'indigo, qui désignent la même variété dans le sol : d'abord l'indigo françois ou espagnol, qui porte une grande racine

et ne fleurit que dans les bonnes terres. Quoique ce soit la meilleure espèce, on en fait cependant très peu d'usage dans la partie maritime de la province, à cause que le terrein est sablonneux ; mais on le cultive avec succès dans l'intérieur du pays.

La fausse guatimala ou la vraie bahama est la seconde espèce. Elle supporte le froid. La plante haute et vigoureuse produit davantage et vient dans la mauvaise terre ; quoiqu'elle soit inférieure en qualité à l'indigo françois, on la cultive par préférence.

La troisième, l'indigo sauvage, est indigène à ce climat. Les planteurs le préfèrent aux deux autres pour sa force, son produit et la facilité de sa culture. Les colons ne sont pas tous d'accord sur sa supériorité ; lorsque la récolte se trouve de qualité inférieure, personne ne veut convenir du vice de l'espèce ; chacun attribue ce défaut aux circonstances locales ou aux accidens ; les uns à la nature de la semence ou aux saisons, les autres aux manufactures, sans vouloir dépriser l'espèce qu'ils protègent.

Après les premières pluies qui suivent l'équinoxe du printemps, on sème l'indigo. Sa hauteur est de seize pouces, lorsqu'elle a

pris son accroissement. Si la saison est favorable et que tout réponde aux souhaits du cultivateur, on le coupe au commencement de juillet. Vers la fin d'août on fait une seconde coupe, si l'automne est doux. On en a ordinairement une troisième à la fin de septembre. On sarcle la terre tous les jours pour détruire les vers, les insectes, et avancer la végétation. Vingt-cinq nègres suffisent pour cinquante acres. Chaque acre dans un bon sol peut rendre soixante à soixante-dix livres d'indigo. On coupe la plante lorsqu'elle commence à fleurir. Il faut sur-tout bien prendre garde de la presser ou de la secouer, car l'indigo tire sa principale beauté de cette belle farine qui est adhérente aux feuilles.

La manufacture, quoique assez considérable, n'est pas dispendieuse. Le tout consiste dans des pompes et des cuves de bois de cyprès.

Lorsque la plante est coupée, on la transporte dans une cuve de douze à quatorze pieds de long sur quatre de profondeur, pour la macérer et la réduire. Ce vaisseau, que l'on remplit d'eau, s'appelle *steeper*. Au bout d'environ seize heures, elle fermente

mente et bouillonne. Lorsqu'on juge qu'elle a assez fermenté, on ouvre le robinet pour la couler dans une autre cuve appellée *beater*. La lie qui reste dans la première sert à engraisser et à fumer la terre. Lorsque l'eau fortement imprégnée des particules de l'indigo a passé dans le *beater*, on agite l'eau continuellement avec des espèces de seaux sans fonds qui ont de grandes anses, jusqu'à ce qu'elle écume et s'élève au-dessus du bord. Si la fermentation devient trop violente on y jette de l'huile, ce qui l'abat aussi-tôt. Au bout de vingt à trente minutes il se forme en petits grumeleaux. Les sels et autres particules de la plante, dissous par l'eau, se réunissent et commencent à se mettre en grain. Pour découvrir l'instant où la liqueur est suffisamment battue, on en met dans une assiette ou dans un verre pour l'examiner. Lorsqu'elle a acquis le degré nécessaire, on l'arrose d'eau de chaux; on bât le tout doucement pour faciliter l'opération. L'indigo achève de se réduire en grain, et prend une couleur pourprée. On le laisse ensuite reposer. La partie clarifiée se coule alors dans une autre cuve, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une lie épaisse que l'on a

soin de passer dans des sacs de grosse toile que l'on suspend, pour que l'eau s'écoule et que l'indigo prenne sa consistance.

Quand l'indigo est bien purgé de sa partie aqueuse, les esclaves vuident les sacs sur des planches pour le remuer avec des spatules de bois, l'exposer à l'air le matin et le soir, et le mettre ensuite sécher au soleil, dans des tiroirs appellés *curing*, jusqu'à ce qu'il ait acquis sa perfection.

Ces différens procédés exigent l'attention la plus scrupuleuse pour ne pas courir les risques de perdre le tout. Un bon ouvrier ne se forme que par l'expérience. Il y a deux moyens d'éprouver la qualité de l'indigo ; par le feu et par l'eau. La première épreuve consiste à l'exposer sur un brasier ; s'il se consume entièrement, il est regardé comme de bonne qualité ; s'il est falsifié, les parties étrangères ne brûleront pas. La seconde épreuve se fait à l'eau ; il est naturel et pur, s'il surnage ou s'il se dissout entièrement ; si au contraire il est frelaté, il ira au fond de l'eau.

Il n'existe peut-être pas de branche de commerce où le profit soit si considérable avec moins de frais et de dépenses. Il n'y a

pas de contrée, excepté les bords du Missisipi, où l'indigo puisse être cultivé avec autant de succès et d'avantage qu'à la Caroline. Un climat pur et sain, les denrées à bon marché et en abondance, la facilité de se procurer ce qui est nécessaire pour cette manufacture, tout concourt à sa réussite. Les colons n'ont rien négligé pour tirer parti de ces ressources. Mais s'ils ne s'étoient pas engagés dans la dernière révolution, et qu'ils ne se fussent pas laissés aveugler par un fanatisme impolitique; profitant des fautes de leurs voisins, ils auroient envahi leur commerce et rendu cette contrée la plus riche, la plus fertile, et une des plus agréables de l'Amérique septentrionale.

La culture du riz formoit anciennement le seul commerce de cette province; il est encore la principale nourriture de toutes les classes du peuple de la partie méridionale de ce vaste continent : mais dans celle du nord on en fait peu d'usage. A l'époque où le bill du parlement d'Angleterre pour la navigation fut dans toute sa vigueur, l'habitant étoit forcé de charger son riz directement pour l'Angleterre, d'où on le transportoit en Espagne et en Portugal. Ces en-

traves mises au commerce, les charges onéreuses qui résultoient du fret et des assurances nuisirent beaucoup à la culture de cette denrée, sur-tout en temps de guerre, où le profit de la vente ne pouvoit pas répondre aux frais du cultivateur. Mais dès que le gouvernement eut retiré cet acte, et qu'il fut permis aux colons de la Caroline-sud d'exporter leur riz en droiture dans tous les ports situés au sud du cap Finisterre, le commerce reprit sa vigueur. Depuis cette liberté de commerce, malgré les grands avantages de la culture de l'indigo, ils n'ont pas négligé celle du riz qui, peu de temps avant la révolution, avoit triplé. Cette seule branche de commerce, à la plus basse estimation, pouvoit monter alors à deux cens mille livres sterlings par an.

Le riz est un grain dur, enveloppé dans un épi ou espèce de gousse épaisse comme celle de l'orge, mais plus blanche et plus ferme. Après l'équinoxe de mars, on le sème dans une terre basse et humide, car il demande à être arrosé. Il faut le couvrir de six pouces d'eau que l'on y introduit trois ou quatre fois par le moyen de tranchées et de canaux. Plus il a d'eau, plus il profite.

En septembre lorsqu'il est en maturité, ce que l'on connoît quand l'épi jaunit, on le moissonne à la faucille : quelquefois on le fauche. Quand il est ramassé et bottelé, on le bat pour séparer le grain de l'épi, et on le vanne comme le froment. Il faut une opération particulière pour le détacher de sa peau grossière, par le moyen d'un moulin destiné à cet usage, composé de deux larges cylindres de bois bien lisse, semblables aux pierres meulières, au centre desquels on a fait des cannelures dans des directions obliques. Ces bois durs s'appellent *light wood;* c'est le noyau du pin. Il se tourne à la main comme nos moulins à bras. L'habitant n'est pas encore parvenu à faire usage des moulins à mulets. Cette invention lui seroit plus commode et plus avantageuse.

Quand le riz a quitté sa pellicule, on le passe une seconde fois au van pour le mettre en vente. Après toutes ces préparations, la valeur sur le marché est de dix schellings le cent pesant. Le boisseau pèse soixante-cinq livres, et l'acre en produit environ vingt-cinq. On estime que chaque esclave rapporte annuellement à son maître soixante-quinze boisseaux de riz, ou vingt-cinq livres sterlings.

Le coton est aussi une des productions de cette contrée, ainsi que des provinces méridionales. Voici la manière de le cultiver. La graine ressemble à celle du tournesol, et se plante huit par huit dans le même trou. Elle se plaît dans un sol fertile et graveleux. On met cette quantité dans la même fosse, parce qu'il est rare qu'il y en ait plus de deux ou trois qui réussissent. Le dixième jour la plante commence à sortir de terre, elle ressemble alors à celle du haricot. Pendant tout l'été on ne cesse de sarcler autour et de jetter de la terre sur la racine. Un seul pied pousse jusqu'à vingt différentes branches. Le coton est enfermé dans une cosse de la grosseur d'une noix, d'un verd très-foncé, ronde et pointue à l'extrémité. Parvenue en maturité, elle crève avec bruit et le coton sort de quatre ou cinq petites cellules dont chacune contient une graine enveloppée d'un coton fin. A la fin d'octobre quand la cosse est ouverte, le cotonier ressemble à un rosier couvert de roses d'une blancheur éblouissante, c'est alors le moment de le cueillir. Les négrillons et les convalescens sont occupés le soir à éplucher la graine, travail ennuyeux et très-fatigant. Le coton

se vend un schelling la livre, et l'acre donne environ cinq cens livres pesant.

On se sert quelquefois d'une machine appellée *gin*, mais elle a l'inconvénient d'écraser souvent les graines.

Outre l'indigo et le riz, le goudron, la térébenthine, le suif, les cuirs, le bois de charpente, les mâtures, etc. sont encore un objet de commerce très-étendu. La Caroline méridionale jouit d'un climat beau et salubre, et d'un sol plus fertile qu'en Georgie. Le tonnerre y est fréquent et formidable. Cette province a essuyé souvent des ouragans, mais ils sont plus rares et moins violens que dans l'ouest indien.

Dans les mois de mars, avril, mai et une partie de juin, l'air est extrêmement tempéré; les chaleurs sont excessives en juillet, août et septembre. Quoique l'hiver y soit très-rude, sur-tout quand les vents soufflent du nord-ouest, les lacs et les grandes rivières gèlent rarement; encore n'est-ce que le matin et le soir seulement, les glaces n'étant pas assez fortes pour tenir contre le soleil du midi. On y trouve plusieurs plantes qui ne peuvent résister aux hivers de la Virginie, et qui fleurissent dans la Caroline

sud ; comme les orangers de toute espèce, les oliviers qui y sont en abondance, etc. La végétation est très-hâtive ; il y a, pour ainsi dire, une connexion si intime entre le sol et le climat, que les terreins incultes et même les plus ingrats produisent naturellement une grande quantité de diverses plantes et de beaux arbrisseaux, dont on a fait une peinture si agréable dans l'histoire naturelle de cette province. Les arbres sont les mêmes qu'en Virginie ; mais on y distingue aisément l'excellence et la supériorité de la terre par leurs différentes espèces, telles que le chêne, le peuplier, le noyer, le sassafras et l'*hickory*. Le sol est composé d'une terre grasse, mêlée d'un sable noir ; il abonde en nitre, dont les habitans ne font aucun usage.

Le pin dont on tire la poix, la térébenthine et le goudron viennent dans les terreins médiocres. Ce sol produit par la culture le maïs, les légumes, le riz dans les lieux bas et humides, et même de l'indigo. Le plus mauvais terrein se trouve sur les bords de la mer et à l'embouchure des grandes rivières ; il est couvert de sable ; et on rencontre dans quelques parties des marais sa-

lés, mal-sains et incultes. A mesure que vous avancez dans les terres, le sol devient meilleur ; à cent milles de Charles-Town, où la contrée est plus montagneuse, le terrein est prodigieusement fertile, et produit toutes les douceurs de la vie ; l'air en est très-pur, les chaleurs de l'été plus tempérées que dans le plat pays. Les deux Carolines présentent une surface unie jusqu'à quatre-vingt ou cent milles de la mer. On n'y découvre ni montagne ni rocher, à peine y rencontre-t-on un caillou, et le froment s'y plaît ; au lieu que dans l'autre partie de la Caroline, il est sujet à la nielle. Cependant les colons en font peu de cas, et mettent tout leur soin à la culture du riz et de l'indigo qui sont d'un meilleur rapport. Ils suppléent à ce défaut en important les blés et les farines de la nouvelle York et de la Pensylvanie.

CHAPITRE LIV.

Méthode de défricher la terre. Nombreux troupeaux. Charles-Town. Port-Royal. George-Town. Wilmington. Brunswick. Fort Johnson. Général Howe. Newbern. Edinton, etc.

DANS la Caroline sud, où la terre n'est couverte que de bois de haute futaie, sans buissons ni taillis, les défrichemens sont faciles. On y trouve des forêts immenses remplies de grands et beaux arbres, séparés les uns des autres à une distance considérable.

On coupe les arbres à un pied de terre pour les scier en planche, ou les convertir en bois de charpente, selon la nature et l'espèce. La difficulté du débit occasionnée par l'éloignement des ports, oblige souvent de les mettre en tas pour les laisser pourrir.

Les animaux aborigènes sont les mêmes que dans la Virginie : mais les oiseaux plus variés sont remarquables par la beauté de

leur plumage, entr'autre le *Humming-bird* qui se fait distinguer par l'éclat et le brillant de ses couleurs. On y trouve presque tous les animaux connus en Europe; il y a quatre-vingts ans que trois ou quatre vaches, sur une habitation, auroient passé pour une curiosité. Aujourd'hui, il n'est pas rare d'en rencontrer des troupeaux de trois à quatre milles; elles paissent en pleine liberté dans les forêts, en les séparant de leurs veaux que l'on garde dans des pâturages clos, où les mères retournent tous les soirs; on les trait deux fois par jour, le matin et le soir. Les cochons sont élevés de la même manière, mais il y en a quelques-uns qui ne reviennent jamais à l'habitation.

Les bois contiennent quelques chevaux et bêtes à corne, qui sont devenus sauvages depuis l'établissement de la colonie. L'habitant conduit ses bestiaux sur les ports de mer, où ils sont tués et salés pour les îles; mais le bœuf salé n'est pas si estimé que celui d'Irlande. Les moutons ne sont pas si nombreux que les bestiaux noirs; leur chair n'est pas bonne et leur laine est de mauvaise qualité. Tandis que cette province étoit sous le gouvernement de la Grande-

Bretagne, le colon vivoit même dans l'opulence ; on n'y connoissoit ni la misère ni l'indigence ; l'habitant exerçoit les devoirs de l'hospitalité, tous les étrangers étoient accueillis indistinctement, sur-tout ceux qui, par accident ou par infortune, se trouvoient hors d'état de pourvoir à leurs besoins. Depuis la révolution, cette province a bien changé de face : l'abondance n'y règne plus ; l'amitié, la libéralité, la franchise ne sont plus l'apanage du cultivateur.

Charles-Town est si connu par le récit des voyageurs, que je n'entreprendrai point d'en faire la description ; je dirai seulement que cette ville, située vers les trente-deux degrés quarante minutes de latitude nord, est la capitale de la Caroline sud ; c'est la seule cité qui mérite ce nom. Sa grandeur, sa beauté, l'étendue de son commerce la mettent au rang des premières villes de l'Amérique ; elle est bâtie sur une pointe de terre au confluent de deux rivières navigables, Astley et Cooper. La situation en est admirable ; elle a été regardée longtemps comme la première de ce continent par sa force, son commerce et sa beauté.

Son port est excellent, mais il est coupé par un banc de sable qui empêche les vaisseaux au-dessus de deux cens tonneaux d'y entrer avec leur chargement. La ville est régulière et fortifiée par l'art et la nature. Une partie des maisons sont en brique, les autres en bois; les rues larges et bien alignées se croisent à angle droit; le gouverneur réside dans cette ville, où se tiennent le parlement et les principales cours de justice de la province.

Le voisinage de Charles-Town offre l'aspect le plus riant; une grande route remarquable par sa beauté s'étend à huit milles au-delà.

Le planteur et le commerçant sont très-riches; et le peuple, qui est fort élégant, aime par vanité le luxe et la dépense. Tout se réunit pour rendre cette métropole la plus polie et la plus agréable de l'Amérique.

Les particuliers opulens ont commencé leur fortune dans le commerce qui a nécessairement beaucoup influé sur les mœurs et le caractère des habitans.

Les nouveaux ouvrages ajoutés aux anciennes fortifications, tant par l'Angleterre

que par les Américains, depuis la révolution, ont dû coûter des sommes immenses. On a creusé, pour la communication des deux rivières, un canal qui renferme cette cité dans une île.

Comme la Caroline sud a toujours été plus favorisée du gouvernement que les autres provinces, elle employoit seule cent quarante navires, qui exportoient dans la Grande-Bretagne environ trois cens quatre-vingt-dix mille livres sterlings en denrée du pays, laquelle en échange y importoit trois cens soixante-cinq mille livres annuellement. Son commerce avec les Indiens étoit aussi très-florissant; ils transportoient les marchandises Angloises sur des chevaux de charge, à cinq ou six cens milles, dans les terres situées à l'ouest de la Caroline.

Charles-Town pouvoit contenir alors quinze mille ames; mais depuis l'évacuation, la population a diminué de moitié.

Port-Royal sur les confins de la Georgie passe pour le meilleur port; il peut contenir une grande flotte et des vaisseaux de tout rang.

On compte deux journées de chemin de Charles-Town à George-Town bâti à l'ouest

de Winyah-Bay qui se trouve à l'embouchure de la rivière *Péedée*. Nous croisâmes dans ce voyage celle de Santée qui reçoit dans ses eaux les rivières de Congarée, Waterée et de Catawba. George-Town, ville très-commerçante, est la capitale du district de même nom.

Delà nous nous rendîmes à Wilmington, Brunswick, sur la rivière de Capefear, formée par nord-ouest river et par nord-est river. Wilmington, autrefois la capitale d'une province, n'est plus qu'un grand village. Elle a un bon port ; mais une chaîne de rochers n'en permet l'entrée qu'aux petits bâtimens. Elle est à soixante-cinq milles de Charles-Town; son principal commerce se fait avec les colonies du nord. La terre qui l'avoisine n'est qu'un seul banc de sable couvert de pins.

Le fort Johnson bâti, pour défendre l'entrée du port de Brunswick, est une place foible qui mérite à peine le nom de fort. On y fait passer cependant, annuellement, des fonds considérables pour les réparations et l'entretien d'une grosse garnison, M. Robert Howe en étoit alors le commandant. Depuis cette époque il a été elevé

au grade de major-général dans l'armée Américaine. Cet officier n'est pas sans mérite ; mais l'orgueil et l'ostentation le dévoroient au point qu'il faisoit presque mourir de faim sa femme, ses enfans, pour être en état d'éclipser tout le monde par son faste aux courses du Maryland et de Virginie. A seize milles de Wilmington se trouve le pont de Mores-Creek, où furent défaits les infortunés loyalistes de la Caroline nord. Mais depuis la rebellion, les établissemens sur cette rivière sont presque dépeuplés.

Newbern, capitale de la Caroline septentrionale, est à cent milles de Wilmington, au confluent des rivières News et Trent. Les terres y sont sujettes à des inondations qui s'étendent à plusieurs milles ; sa situation avantageuse, au centre de la province, l'a fait choisir pour la capitale. Bath-town est située à l'extrémité d'une petite baie, à l'embouchure de Tar-river.

Pamphlico-sound n'est qu'un grand torrent formé entre le cap Hatteras et la terre-ferme ; il communique à l'océan par plusieurs bouches très-dangereuses. Ducken-Field est sur le côté sud de la baie d'Albemarle ; cette ville présente un site délicieux.

cieux. Albemarle-sound est l'embouchure du Roannak. Il reçoit aussi les eaux de Maherren, de Nottoway, de Black-water et de Chowan. Il se rend dans la mer par plusieurs bouches, mais les écueils n'en permettent le passage qu'aux petits bâtimens. Cet obstacle nuit beaucoup au commerce d'Edinton et de la Caroline septentrionale. Cette dernière ville, la plus jolie et la plus agréable de la province, est située sur le côté nord d'Albemarle-sound.

CHAPITRE LV.

Description du pays. Commerce. Goudron, etc. Exportation. Le grand Alligator. Retraite des bêtes sauvages et des nègres marrons.

DEPUIS mon départ de George-Town, dans un espace de quatre cens milles la contrée n'offre qu'un immense banc de sable couvert de pins avec des eaux stagnantes. Des figures jaunes et cadavéreuses, des hommes pâles et défaits, des squelettes ambulans

démontrent bien l'insalubrité de ce climat. Cette terre sablonneuse et ingrate est d'un grand rapport pour les habitans par le commerce du goudron. Deux ou trois esclaves suffisent pour cette exploitation qui produit annuellement près de deux cens livres sterlings.

Voici le procédé simple pour fabriquer la térébenthine, le goudron et la poix.

On tire la térebenthine en faisant des incisions au pln à hauteur d'homme. Ces incisions se rencontrent toutes au même point, de façon que la liqueur découle dans un vase placé au pied pour la recevoir.

Le goudron exige plus de travail. On prépare un plancher circulaire composé d'argille qui va en pente jusqu'au centre. On adapte à ce point percé un tuyau de bois, dont la partie supérieure se trouve de niveau avec le plancher ; l'extrémité inférieure aboutit à des barrils qui sont sous terre pour recevoir la résine.

Sur ce plancher on élève un bûcher en forme pyramidale de bois de pin coupé en morceaux. Ce bûcher est enfermé dans un mur fait de terre, au sommet duquel on a soin de laisser une ouverture pour mettre le feu.

Lorsque le feu commence à agir, on bouche cet orifice pour retenir la flamme. Cette opération laisse une chaleur suffisante pour faire couler le goudron sur le plancher. On tempère la chaleur à volonté par le moyen d'un bâton que l'on introduit dans le bûcher pour donner de l'air.

La poix se fait en faisant bouillir le goudron dans de grandes chaudières établies sur des fourneaux.

Dans la partie sud de la Caroline septentrionale on cultive beaucoup d'indigo et de riz pour celle du sud.

Dans le nord de cette province, le tabac que les habitans portent dans les ports de Virginie en est la principale culture. Sur les frontières de la Caroline nord, ils nourrissent de nombreux troupeaux de toute espèce ; ils font du beurre, de la farine qu'ils transportent dans les marchés de la Virginie. Ils y vendent aussi des peaux et des fourrures. Sur les côtes on recueille le maïs, des légumes ; on y fait de la térébenthine, du goudron et de la poix. Il est très-difficile de calculer le produit annuel de cette province. Aucune colonie du continent n'étoit

plus florissante avant la révolution ; depuis ce moment elle est devenue la plus misérable.

Les vivres sont à bon marché ; mais sur la côte les denrées sont de mauvaise qualité. Le pays est triste et inspire l'ennui au milieu de ces vastes forêts de pins, des sables et des marais qui corrompent l'air et exhalent une odeur infecte. Il s'y trouve plusieurs endroits inaccessibles qui servent de repaire à une multitude de bêtes sauvages particulières à l'Amérique ; les nègres marrons, retirés dans ces horribles marais, éludent avec grande facilité la recherche de ceux qui les chassent. Il y a des nègres qui vivent depuis plus de trente ans dans ces retraites, appellées *great alligator dismal swamp*, du nom d'un monstrueux alligator ou crocodile. Ces nègres se nourrissent de blé, de cochons et d'oiseaux. Ils se sont bâtis des cases sur des hauteurs à l'abri des inondations, et défrichent les terres des environs.

CHAPITRE LVI.

Suffolk en Virginie. Smith-Field. Williamsburg. Collège. Education des Indiens.

D'Edinton nous arrivâmes en deux jours à Suffolk en Virginie. Cette ville, située sur la petite rivière de Nansimond, qui est une branche de celle de James, est bâtie sur un terrein si sablonneux, que le sable des rues rend la marche très-incommode. Les habitans ont trouvé le moyen d'obvier en partie à ce désagrément, en répandant devant chaque maison du goudron. Cette matière en s'étendant s'incorpore avec le sable, forme un corps solide et durable semblable au pavé; les maisons n'ont qu'un seul étage; son commerce consiste en goudron, etc. tabac, porcs, maïs et blé.

A quelques milles, on rencontre Smith-Field, petite ville bâtie sur Pagan's-Creek, qui est une branche du James. Elle sert d'entrepôt pour le tabac; les marais qui l'entourent rendent son séjour très-mal-sain.

Pour nous rendre à Williamsburg, il fallut traverser la rivière James. Le collège de William et Mary est l'unique établissement de ce genre dans cette partie de l'Amérique. Le lecteur ne sera pas fâché d'en connoître la fondation. Le révérend M. James Blair, Ecossois, en commença l'établissement en levant une souscription ; le roi Guillaume et la reine Marie, qui lui ont donné leur nom, souscrivirent pour deux mille livres sterlings ; de plus, ils le dotèrent de vingt mille acres de terres, avec permission d'acquérir des fonds jusqu'à la concurrence de deux mille livres sterlings ; ils prélevèrent aussi à son profit une taxe d'un sol par livre de tabac. M. Blair en fut le premier principal.

On y a fondé six chaires de professeurs et d'autres emplois qui sont à la nomination du gouverneur et des visiteurs.

L'honorable M. Boyle fit de riches donations à ce collège pour y recevoir des enfans indiens. Ce plan d'institution n'a eu aucun succès. L'expérience a démontré que les sauvages, à qui l'on donnoit dans ce collège les principes de la politesse et de l'urbanité, saisissant la première occasion qui se pré-

sentoit pour reprendre leurs anciennes habitudes, oublioient bientôt les principes qu'ils y avoient reçus. Malgré tout, on ne peut leur refuser un certain génie, et de l'aptitude pour les sciences.

Je termine ici mes voyages qui comprennent une grande partie des places remarquables situées dans les établissemens britanniques de l'Amérique septentrionale, ayant parcouru environ quatre mille huit cens milles; après avoir surmonté une multitude de dangers et souffert des fatigues extrêmes, presque toujours accompagné de mon fidèle serviteur, dont j'ai tiré plus d'utilité et de service que je n'en aurois eu de l'homme le plus intelligent en Europe. Ces habitans de l'intérieur sont adroits, ingénieux et pleins de talens naturels; l'imagination leur suggère, dans de certaines occasions, des ressources plus avantageuses que l'or et l'argent; car il y a des endroits où, avec les mains pleines de guinées, un voyageur ne pourroit se procurer les denrées et les besoins de première nécessité.

Avant d'arriver à Williamsburg je m'étois séparé de M. Morris, après nous être fait une promesse solemnelle d'entretenir un

commerce de lettres, qui n'a été interrompu que par la guerre de la rebellion. Cet honnête homme prit la route du nord. Je fis un établissement en Virginie, où je ne m'occupai que de l'agriculture et des amusemens de campagne ; mon fidèle valet devint mon intendant, mon homme de confiance ; je n'eus qu'à me louer par la suite de son intelligence et de son attachement.

CHAPITRE LVII.

Amélioration de mon habitation dans la culture du froment, etc.

Au bout de la seconde année j'avois tellement amélioré mon bien, que je fus en état d'ensemencer trois cens cinquante-trois acres de terre en froment, cinq acres de blé sarazin ou d'avoine, douze en patates, trente-six en tabac, et deux cens en maïs.

Je n'avois commencé ma plantation qu'avec cinquante esclaves qui ne suffisoient pas pour un si grand terrein ; le maïs et le tabac auroient seuls occupé leur temps.

Dans cet extrême embarras, ne voulant pas perdre le fruit de mes soins, je cherchai les moyens d'y remédier. J'imaginai une méthode qui remplit mon but, et contribua aussi à perfectionner l'agriculture. Comme cette invention regarde spécialement le froment, qui est la principale culture de la Grande-Bretagne, je vais en donner une description ; je serai satisfait si mes compatriotes peuvent en tirer quelque avantage. Les planteurs en Amérique sont si attachés aux préjugés de leurs ancêtres, que les faits même ne peuvent faire changer leurs usages et leurs habitudes ; ils traitèrent d'abord d'innovations et de ridicules les moyens que la nécessité me faisoit employer pour prévenir la ruine totale de ma récolte. Cependant quand l'expérience eut démontré le succès et l'utilité de mon invention, après que les colons eurent examiné les principes sur lesquels elle étoit fondée, ceux qui avoient censuré le plus ma nouvelle méthode, forcés de céder à l'evidence, finirent par l'adopter; ils me firent même l'honneur de me consulter et d'adhérer à mes opinions sur l'agriculture.

Comme l'année fut généralement abon-

dante, chaque planteur eut besoin de tous ses bras pour sa moisson ; je me trouvai dans l'impossibilité de louer des moissonneurs à gage pour soyer mon blé. Afin de parer à cet inconvénient, j'exerçai neuf de mes esclaves à manier la faux ; j'eus bientôt cent acres de blé à bas avant de pouvoir en serrer. Nouvelle difficulté ; car si j'avois voulu employer mes autres nègres à les mettre en gerbe, ce travail auroit occupé beaucoup de temps dans une saison où les pluies sont abondantes et tombent subitement. Les gerbes mouillées s'endommagent aisément, et sèchent avec plus de difficulté que l'épi répandu sur la terre. En conséquence, je fis ramasser le blé sans le gerber, et ensuite transporter ainsi dans mes voitures ; j'éprouvai moins de déchet, j'épargnai des peines et plusieurs journées d'ouvrage.

Comme mes bâtimens n'auroient pas pu contenir toute ma récolte, je pris le parti de la mettre en meule comme le foin. La paille n'étant pas liée dans le champ, il devoit nécessairement en résulter de la perte avec des nègres qui ne savoient ni faucher ni voiturer ; je fis faire un rateau de bois de onze pieds de longueur auquel j'adaptai deux

manches en forme de limonière; deux hommes s'atteloient pour le traîner et ramasser les épis détachés. Cette machine me rapporta deux grandes meules.

Dans ce climat excessivement chaud, le blé épars n'éprouve aucun dommage des pluies qui sont, à la vérité, abondantes; mais dès que le grain cesse, les rayons du soleil paroissent, leur ardeur pénètre et sèche avant que l'humidité ait eu le temps de faire aucun tort.

Le froment ainsi amassé sans être lié s'entretient mieux, le tas se resserre davantage, la pluie ne peut pénétrer et la meule est moins sujette à se verser.

Avec une récolte aussi riche, mes esclaves ne suffisoient pas pour battre au fléau dans le temps convenable. Je fus dans la nécessité d'inventer un moyen d'accélérer l'opération. Je fis construire dans une grange un plancher en pente et circulaire de cent cinquante verges de circonférence, palissadé tout autour, avec quatre portes vis-à-vis les unes des autres. Je répandis sur ce plancher environ cinq cens boisseaux, mes chevaux et mes bestiaux foulèrent avec leurs pieds jusqu'à ce que le grain fût séparé de la paille.

Par ce moyen je parvins avec quatre nègres à battre en un jour cinq cens boisseaux. Il ne me restoit qu'à faire vanner mon blé, ce qui étoit difficile sans détourner mes esclaves de leur travail ; j'imaginai un crible de quatre pieds de long sur trois de large, avec des trous fort étroits à un pouce de distance ; j'y ajoutai deux manches semblables à ceux d'une civière, pour suspendre mon crible, par le moyen de cordages et de poulies, à l'extrémité d'une longue perche comme l'arc d'un tourneur ; il étoit placé entre quatre grandes portes que j'avois fait ouvrir dans ma grange pour la circulation de l'air. A l'aide de ce méchanisme un enfant pouvoit aisément mettre la machine en mouvement ; l'élasticité de la perche donnant beaucoup de jeu, un esclave suffisoit pour remplir le crible et entretenir le grain. Deux foibles mains faisoient l'ouvrage que dix hommes robustes n'auroient point exécuté dans le même espace de temps ; aussi en quatre jours je vins à bout de battre mille boisseaux et de les vanner en n'employant que cinq esclaves. Sans cette invention j'aurois couru les risques de perdre une grande partie de ma récolte. Mon froment se trouva encore

d'une qualité supérieure à celui de mes voisins. Je m'étois procuré du blé de Sicile ou blé blanc pour ensemencer ; c'est une espèce de froment qui mûrit environ quinze jours plutôt que le blé ordinaire ou commun Anglois, il est plus ferme et la farine plus blanche et superfine. Sa prématurité le met à l'abri de la rouille et de plusieurs autres maladies qui attaquent l'épi. Pour empêcher ma semence de se mêler avec l'ivraie, etc. qui infestoit les plantations, je la trempois dans l'eau salée pendant dix à douze heures. Je faisois écumer tout ce qui surnageoit et je mêlois le reste avec une eau de chaux préparée. Vingt-quatre heures après cette opération j'ensemençois ma terre ; par cette préparation je récoltai un blé beau, pur, sans ivraie, tandis que les champs voisins étoient remplis de mauvais grains.

CHAPITRE LVIII.

Labourage. Tabac. Fraude. Espèce de tabac.

JE découvris un secret pour obtenir trois récoltes dans une année avec la même dépense.

Pour cet effet, avant de donner à la terre la derniere façon au maïs déjà ensemencé, je semai parmi le blé indien, du sarazin et du blé de Sicile, mêlés en égale quantité. Au bout de dix jours je donnai le dernier labour qui me servit à couvrir la semence, et ce que la charrue n'avoit pas achevé je le fis faire avec la houe.

On sème vers le milieu de juillet. Dans cette saison, l'excessive chaleur du soleil, qui est très-préjudiciable au froment, se trouve interceptée par le maïs que ce blé couvre et entretient dans une humidité favorable, tandis que la fraîcheur du froment fortifie et humecte la racine du blé indien, sous une zone où les rayons brûlans du soleil, dans cette saison aride, dessèchent les jeunes plantes. En octobre, avant les gelées, on fauche le sarazin et on a soin d'épargner le maïs. On le laisse faner deux ou trois jours, on le ramasse pour le battre avec des baguettes, car le fléau briseroit le grain. Cette première récolte faite, le froment continue sa végétation. Peu après on coupe le maïs en laissant la tige sur pied; elle sert d'abri pour l'hiver au jeune froment contre les

vents de nord-ouest qui sont très-froids dans cette saison. Au printemps on coupe les tiges, le froment prend alors sa force et est en maturité à la fin de juin.

Cette méthode, cependant, ne peut avoir lieu que dans les terreins extrêmement fertiles.

J'avois aussi l'usage de semer du mauvais blé dans mes champs de tabac, ce qui me procuroit dans l'automne et l'hiver d'excellens fourrages pour mes bestiaux.

Comme la culture du tabac est peu connue, le lecteur sera fort aise d'avoir une description de cette plante narcotique.

On choisit plusieurs quartiers de terre dans un sol fertile et un peu humide, la quantité est proportionnée au nombre d'esclaves. Ces places sont ordinairement dans les bois que l'on défriche pour cet effet, et on couvre ce terrein neuf avec des brossailles l'épaisseur de cinq à six pieds, jusqu'aux semailles qui se font au commencement de janvier.

A cette époque on y met le feu; lorsque le bois est absolument consumé on bêche la terre pour préparer le terrein à recevoir la

graine mêlée avec de la cendre. La semaille faite, le tout est encore recouvert de broussailles pour conserver la chaleur, et le champ est entouré d'une haie. Il reste dans cet état jusqu'à la fin de l'hiver. Au printemps le bois est enlevé pour laisser le jeune plant exposé au soleil qui excite une prompte végétation, et le rend bientôt capable d'être transplanté.

Tout cultivateur doit mettre en réserve une quantité suffisante de plants pour remplacer ceux qui manquent. On cultive en Virginie plusieurs espèces de tabac ; celui d'Hudson, de Frédéric, le thick-joint, le shoestring, le thickset, le sweet-scented et l'oroonoke. Il en existe d'autres dont les noms sont analogues aux situations et aux habitations qui les produisent.

Le tabac veut un terrein fort et fertile. Quand le champ destiné à recevoir les plants a été bien préparé à la charrue ou à la houe, on élève de petites buttes de trois pieds de circonférence, applaties au sommet. Dans la saison pluvieuse, à l'équinoxe du printemps, lorsque la terre est molle on lève les plants pour les transplanter dans le champ destiné à la plantation ; deux nègres sont occupés à

à ce travail, les autres les replantent en faisant un trou avec le doigt sur la butte, et pressent ensuite la terre pour assurer la plante. Dès que le nouveau plant commence à profiter on emploie la houe pour sarcler autour. Quand il est parvenu à un certain accroissement, on arrache la pointe en laissant depuis dix jusqu'à seize feuilles, suivant la qualité du sol et du tabac.

Cette plante a deux ennemis dangereux; l'un est le ver de terre, qui s'attache au pied et la fait périr. Cet animal est petit, d'un brun foncé. L'autre est le ver à corne, de la grosseur du petit doigt, d'une couleur verte, avec des excrescences sur la tête en forme de cornes. Il habite sur la plante dont il dévore la feuille. Il seroit difficile de les détruire en employant des esclaves; mais les poules d'inde sont très-friandes de ces reptiles, elles les mangent avec voracité et les préfèrent à d'autres nourritures. Chaque planteur élève un troupeau de dindons, qu'un négrillon conduit tous les jours dans la plantation.

On a soin de laisser quelques têtes de tabac pour avoir de la graine.

Quand la plante a pris son accroissement, elle a trois pieds de haut; les feuilles s'é-

tendent et couvrent toute la surface du terrein. Le tabac ne se coupe ni le matin ni le soir, mais dans la plus grande chaleur du jour. Sa parfaite maturité se reconnoît à une transpiration visqueuse qui découle des feuilles. Il est rare que l'on récolte un champ entier; tous les plants ne mûrissent point ensemble. La même tige rapporte deux fois par an, et souvent trois dans les terreins fertiles quand la saison a été favorable; c'est cependant désobéir à la loi qui défend de les couper deux fois.

Le tabac se pose sur des planches rangées autour des bâtimens de manière que chaque plante se touche sans se froisser. A mesure qu'il sèche on le rentre dans la manufacture, où il est placé sur des tablettes dressées en amphithéâtre depuis le haut jusqu'en bas. On emploie quelquefois le feu afin de le sécher entièrement. Si le bâtiment ne peut contenir tout le tabac, on bat alors celui qui est très-sec pour le placer l'un sur l'autre; le tout est recouvert avec les plantes de rebut qui le préservent de l'humidité. On le bat dans la saison pluvieuse; autrement les feuilles se briseroient dans le travail.

Tous les soirs et les jours de pluie les es-

claves épluchent les feuilles et les lient en paquet pour les emmagasiner, enveloppées dans celles de rebut, et les côtes servent à les attacher. On les enferme dans des tonneaux sur lesquels des poids énormes sont posés pour presser le tabac. A mesure qu'il s'affaisse on les remplit jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus en contenir. Le planteur est obligé de le faire conduire au magasin public où il passe à l'inspection de deux experts-jurés. Sur leur rapport s'il est jugé bon et marchand, il est remis dans les tonneaux, posé dans les balances publiques, ensuite rangé dans le magasin. On délivre une reconnoissance au propriétaire, contenant le poids et la qualité ; moyennant cette précaution, il n'a jamais de difficulté avec l'acheteur.

Si le tabac se trouve de mauvaise qualité, il est brûlé publiquement dans une place destinée à cet usage ; si les jurés décident que le même tonneau renferme du tabac marchand, le planteur est condamné à le vider en public pour séparer le bon du mauvais que l'on brûle aussi-tôt.

Cette loi fut établie à dessein de prévenir la fraude. Au commencement de la rebellion, ces

inspecteurs furent forcés de se retirer pour sauver leur vie de la fureur du peuple. L'habitant eut alors la liberté d'embarquer lui-même ses marchandises, de les vendre et de faire la fraude sans craindre la justice.

Avant cette malheureuse époque, la Virginie exportoit environ cent mille muids du poids de mille livres; le Maryland entre quarante et cinquante mille. Dans ces deux provinces, outre le maïs, les peaux, le chanvre, quelques mines de fer, et le bois de charpente, il s'y faisoit un très-gros commerce de froment et de farine.

CHAPITRE LIX.

Description du Potomack. Général Washington. Villes. Généraux Weeden et Mercer. Le colonel Lewis. Ohio. Indiens défaits. Le comte de Dunmore pénètre chez les sauvages.

A la sollicitation des deux fils du colonel Andrews Lewis, j'entrepris un grand voyage vers les rivières de Green-Briar et de Great-

Kunhawah, à travers les contrées de Fincastle et de West-Augusta. Plusieurs événemens singuliers qui m'arrivèrent dans ce voyage m'engagent à en faire mention. Nous commençâmes notre course par le Potomack qu'il fallut traverser. Cette rivière borne dans tout son cours la Virginie et le Maryland, et se jette dans la Chésapeak, à cent milles de l'Atlantique; les plus grands vaisseaux la remontent jusqu'à George-Town. La nature n'a rien épargné pour orner les sites qu'elle parcourt; l'élégance, les situations les plus délicieuses, les terres les plus riches, les prairies abondantes, des vallons, des collines; d'un côté des précipices effrayans, d'où tombent en cascade des torrens qui inspirent l'effroi; de l'autre des ruisseaux dont les eaux limpides et tranquilles arrosent les campagnes fertiles et les grasses prairies couvertes de nombreux troupeaux; en un mot, ces aspects rians satisfont l'œil, et flattent l'ame agréablement.

Au-delà de la rivière nous vîmes la belle habitation de Chotank, si célèbre pour avoir été le berceau de M. George Washington qui s'est acquis une gloire immortelle dans la guerre de l'indépendance, à la tête d'une

armée presque inactive sans avoir exécuté un exploit remarquable ; mais qui a eu le bonheur de réussir au-delà de toute espérance.

Ce général descend d'une famille honnête, distinguée par son mérite, et alliée à presque tous les habitans de cette contrée. Elle est depuis long-temps en possession de l'établissement de Chotank. Il reçut une éducation très-négligée ; son mariage fut le principe de sa fortune. Mad. Washington est de la famille des Dandridges, dont plusieurs ont servi dans la marine royale ; elle devint veuve du colonel Custos qui possédoit une immense fortune en Virginie ; il laissa deux enfans, et nomma sa femme son exécutrice testamentaire et tutrice de ses enfans. Par ce mariage, M. Washington se trouva en possession de tous les biens du colonel ; son économie, sa bonne conduite lui acquirent bientôt une fortune égale à celle que sa femme lui avoit apportée en dot.

Au commencement de la guerre, de simple officier dans le régiment de Virginie, il parvint au grade de colonel. Son sang-froid, sa sensibilité, son esprit populaire le firent connoître. Deux raisons l'élevèrent au com-

mandement général de l'armée ; la première, parce qu'on le jugea le seul officier digne de commander, et à qui l'on pût confier une commission aussi délicate ; la seconde, parce qu'il avoit acquis l'estime du peuple de la Virginie, la principale de toutes les provinces par son étendue, sa richesse et sa puissance. Ce général s'étoit formé un plan de conduite qui devoit lui assurer la confiance des troupes et de l'état ; outre la douceur, jointe à la fermeté et à une discipline sévère, il eut l'art de cacher la plus haute ambition sous les dehors de la modération dont il ne s'écarta jamais. Cependant plusieurs actions de sa vie ont dévoilé son caractère ; particulièrement lorsqu'il consentit à être continué commandant-général de l'armée américaine, après la déclaration de l'indépendance ; il avoit toujours affecté de désapprouver cette résolution dans le congrès même, jusqu'à menacer de résigner son commandement plutôt que de consentir à cette démarche.

Il fit aussi paroître des sentimens peu généreux et peu humains dans l'affaire du major André. Cet infortuné officier méritoit d'être récompensé plutôt que d'être sacrifié à la haine de ses ennemis.

Comme général il a été également accusé de fautes graves. Les François même qui servoient en Amérique n'ont pas pu se les dissimuler; elles n'ont point échappé à ceux qui étoient à même d'observer ses opérations militaires. Sous ce point de vue, pourroit-on citer de lui une seule action mémorable? Comme politique, il tient un rang distingué; ses manœuvres adroites et sa conduite artificieuse l'ont fait monter à un degré d'élévation où il ne connoît point de rivaux. Comme particulier, personne ne peut lui refuser le respect et la plus haute estime.

A Frédéricksburg je descendis à une auberge appartenante à M. Weeden, qui fut depuis officier général des insurgens. C'est un esprit ardent, actif, et propre à souffler le feu de la sédition.

Cette belle ville est bâtie sur la rivière de Rappahannock, à un mille et demi de son embouchure. Il y en a une partie construite sur une éminence qui offre une vue très-agréable.

Le Rappahannock porte bateau à Falmouth, petite ville au-dessus de Frédéricksburg. Il prend sa source au mont *Blue-ridge*, et s'appelle en cet endroit Rapid-anne-river.

Il sépare la partie de la Virginie qui appartient au roi d'avec celle dont le lord Fairfax est propriétaire ; c'est un riche territoire qui rapporte annuellement à ce lord cinquante mille livres sterlings.

Je rencontrai à Frédériksburg un intime ami, le docteur Hugh Mercer, célèbre médecin qui s'étoit toujours distingué par ses vertus et son érudition. Cet Ecossois a laissé depuis son art pour embrasser le métier des armes. Au commencement de la guerre il fut fait lieutenant-colonel d'un régiment provincial. Il y servit avec distinction, et reçut une blessure dangereuse qui lui valut le grade de brigadier général par la protection du général Washington. La justice, la modération ont toujours été le modèle de sa conduite ; ses sentimens nobles et généreux lui ont mérité l'estime universelle et la supériorité sur ses concitoyens. Cet homme respectable fut emporté par un boulet de canon à Prince-Town dans le Jersey où il commandoit. Personne ne sentit plus vivement cette perte que le général Washington son ami. Il y avoit dans la même ville un autre James Mercer, avocat, qui fut depuis élu membre du congrès, d'une famille d'Ir-

lande, et différente de celle du médecin. Stanton, dans la province d'Augusta, à trois journées de chemin de Frédériksburg, est une ville jolie et considérable. Son commerce se fait dans l'intérieur des terres.

Elle est située dans une vallée riche et fertile entre la montagne sud ou *Blue-ridge*, et la montagne nord ou *Great-ridge*. Au sortir de la ville nous voyageâmes au milieu des rochers et des montagnes. Après avoir passé la grande montagne, nous traversâmes la rivière de Jackson, branche du Fluvannah ou branche supérieure de *James-river*. Nous courûmes mille périls pour arriver à l'habitation du colonel Lewis sur *Green-briar-river* le quatrième jour depuis Stanton.

La rivière de Great-kanhawah est formée par le confluent de cette dernière et de New-river.

A mesure que nous avancions dans notre voyage, les bruits de guerre avec les Indiens devenoient de plus en plus alarmans. A notre arrivée l'habitation étoit plongée dans de grandes inquiétudes. Ce colonel, à la tête de toute la milice, avoit descendu la rivière de Great-kanhawah par les ordres du comte de Dunmore, alors gouverneur de la Vir-

ginie, qui de son côté marchoit en personne par la route de Pittsburg.

Le capitaine John Lewis étoit tombé si dangereusement malade qu'il n'avoit pu suivre son père. Je partis avec son frère Thomas et les deux Matthews pour rejoindre le corps d'armée. Je fus nommé commandant de la compagnie vacante par l'absence de John Lewis. Elle n'étoit composée que d'hommes à demi sauvages, sans ordre, sans discipline. Cependant la manière honnête dont elle me fut offerte me la fit accepter avec joie.

Nous trouvâmes une confusion et un désordre extrême dans le camp : à peine appercevoit-on l'apparence de discipline militaire.

Nous arrivâmes à propos pour partager la gloire d'un combat meurtrier et opiniâtre où les Indiens, quoique vaincus, méritèrent par leur courage les honneurs et l'estime de leurs ennemis. Voici comme le hasard fit entamer cette action.

Notre camp étoit placé près de la rivière de Great-kanhawah ; mais la source qui devoit fournir de l'eau à l'armée se trouva trop éloignée pour être protégée, soit par

un détachement, soit par quelques ouvrages. L'Ohio et Great-kanhawah, qui en couvroient les flancs et le front, décidèrent le colonel à choisir cette position où il se crut parfaitement en sûreté, ne redoutant point l'approche des sauvages qu'il croyoit occupés à garder leurs foyers ; car il eut avis que le comte de Dunmore étoit déjà à la rivière de Chockhocking, à la tête de deux cens hommes bien disciplinés, pour pénétrer dans le cœur de la nation des Shawnèses, avec le dessein de mettre leurs villes à feu et à sang. Cette circonstance ne peut l'excuser sur son mauvais campement. Un officier qui commande soit une armée, soit un corps de troupes, doit user de toutes ses ressources, et de l'activité dont il est capable, comme s'il étoit en danger d'être attaqué par un ennemi supérieur. Le sort d'une armée dépend de sa vigilance ; la moindre imprudence devient d'une fatale conséquence.

Je fus commandé avec le major Lewis pour battre et reconnoître le pays à dix milles à la ronde ; nous ne découvrîmes aucune trace d'ennemi. Mais trois jours après notre retour, l'alarme se mit dans le camp au bruit de l'artillerie qui se faisoit entendre du côté de la source.

Les Shawnèses, joints avec les Delawares, les Mingos et quelques autres guerriers de différentes nations s'étoient avancés au nombre de neuf cens, et avoient traversé l'Ohio sur des espèces de radeaux faits avec les arbres qui croissent aux bords de cette rivière, et qu'ils travaillent avec leur tomahawks. Cette marche fut exécutée dans le plus grand secret; malgré deux armées supérieures qu'ils avoient à craindre, ils approchèrent jusqu'à un mille de notre camp sans être découverts. Ils n'avoient ni canon ni cavalerie.

Leur projet étoit de surprendre notre camp. Mais le dix octobre au matin, quelques-uns de nos soldats allant à la source rencontrèrent des Indiens qui s'y rendoient de leur côté; faisant feu sur eux, ils les forcèrent de se retirer. Les sauvages revinrent à la charge en plus grand nombre; l'affaire devint plus vive et ne finit qu'avec le jour. Leur manière de combattre rend l'action plus longue, mais moins meurtrière. Chacun court derrière un arbre pour se couvrir et faire feu sur l'ennemi quand ils peuvent tirer à coup sûr. Nos gens les imitèrent dans cette occasion. En combat-

tant ainsi, l'indiscipline est moins préjudiciable, et l'officier moins nécessaire pour le maintien de l'ordre et pour commander. Dans la situation où en étoient les deux partis, je tins conseil avec les majors Fields et Lewis. Il fut décidé que nous nous emparerions d'un ravin couvert d'arbres et de brossailles qui avoisinoit l'ennemi ; que pour cet effet on commanderoit un petit détachement avec ordre de marcher par une route détournée pour s'y établir, d'où on pourroit tirer, à couvert, sur l'ennemi. Nous nous rendîmes chez le colonel Lewis. Nous le priâmes de nous fournir les hommes nécessaires à l'exécution de notre dessein. La crainte d'affoiblir son camp le fit consentir avec peine à notre demande. Comme nous devions faire un circuit de quelques milles pour cacher notre marche, il fallut user de diligence. Un sergent et deux hommes furent détachés pour reconnoître le ravin : le major Lewis qui commandoit l'avant-garde fut blessé à mort par cinq Indiens en embuscade sur la route, se doutant bien qu'on enverroit un renfort. La petite armée serra de si près les cinq Indiens qu'il n'en réchappa point un seul

pour avertir les autres ; ce qui auroit infailliblement rompu notre projet.

Un caporal et quatre hommes gardèrent le corps de l'infortuné major. Je fis ensuite diligence afin de m'établir dans le ravin d'où je commençai un feu vif et soutenu qui frappoit l'ennemi en flanc. Leur perte fut considérable ; ils plièrent bientôt quoiqu'avec bonne contenance, tirant en retraite d'arbre en arbre, emportant avec eux les morts et les blessés. S'il eût été possible de faire charger nos troupes au moment où l'ennemi se rompit, la déroute étoit complette. Il nous auroit fallu des hommes mieux disciplinés pour remettre en bataille ceux qui étoient dispersés derrière les arbres. Je suis convaincu qu'avec moitié moins de troupes réglées, la bayonnette au bout du fusil, nous les aurions exterminés.

Les Indiens traversèrent de nuit l'Ohio sur leurs radeaux. Nous eûmes quarante-six tués et quatre-vingt-dix blessés. Les Indiens en perdirent trente et autant de blessés. Les principaux officiers tués furent les lieutenans-colonels *Fleming* et *Morrow*, les capitaines Macclanahan, Blueford, Charles Cameron, Wilson, et le major Lewis.

Chaque parti fit usage des ruses particulières à ce genre de combat; les nôtres montrèrent plus d'adresse. En voici un exemple. Un de nos guerriers, caché derrière un tronc d'arbre pour se couvrir du feu de l'ennemi, apperçut un sauvage qui épioit l'occasion de tirer sur lui; il imagine d'élever son chapeau sur une pique à la hauteur du tronc qui le protégeoit. L'indien prenant ce fantôme pour la tête d'un homme, fit feu dessus. La balle perça le chapeau; le soldat contrefit le blessé, tomba à terre en jettant des cris qui annonçoient une mort prochaine; l'Indien accourut aussi-tôt à dessein de l'achever avec son tomahawk et de s'emparer de ses dépouilles. Dès qu'il approcha, le blanc saisit ce moment pour lui tirer un coup de fusil qui le renversa mort sur la place.

Cette seule action n'étoit pas capable d'abattre les Indiens; mais arrivés dans leurs villes, ils trouvèrent le comte de Dunmore qui portoit le fer et le feu par-tout, et détruisoit jusqu'à leurs provisions. Il ne leur restà d'autre ressource que de faire des propositions de paix qu'ils demandèrent en supplians. Ils trouvèrent en son excellence un

conquérant

conquérant aussi généreux qu'il leur avoit paru ennemi formidable. La conduite du lord fut si noble qu'il conquit leurs cœurs avec autant de facilité qu'il avoit subjugué leur nation.

Un courier du comte nous confirma la retraite et la terreur des sauvages, que la contrée étoit libre et en parfaite sécurité.

CHAPITRE LX.

Retour chez le colonel Lewis. Frédériksburg. Washington. Port Tobacco. Prêtre catholique. Jésuites dans le Maryland. Leur harem. Sainte-Marie. Nombre des Indiens dans le Maryland.

LA mort de mon intime et respectable ami le major Lewis, mes réflexions sur la situation de ces malheureux sauvages en proie aux fureurs de la guerre, avoient répandu dans mon ame une mélancolie qui troubloit ma tranquillité. Pour me dissiper, je résolus de quitter le camp et de retourner dans mon habitation. Je m'embarquai sur la rivière de

Great-kanhawah, pour descendre chez le colonel Lewis à son établissement de Greenbriar. Je trouvai son fils très-grièvement malade et tombé dans un état d'imbécillité qui m'affecta. Je lui conseillai de se faire transporter aux eaux qui sont dans la province d'Augusta. Je ne le quittai qu'après qu'il m'en eut fait la promesse. Je continuai ensuite ma route par Stanton pour gagner Frederiksburg, où je vis un ami qui me proposa de voyager par Dumfries, Colchester en Virginie, Piscattaway, et Port Tobacco en Maryland.

Après avoir traversé le Rappahannock à Falmouth, le Potomack-creek et Acquia-creek, nous arrivâmes à Dumfries, jolie petite ville sur Quantico-creek. De là nous nous rendîmes le lendemain à Colchester, ville plus considérable, située sur la rivière d'Ocquaquan; elle est mal bâtie et sans commerce. M. Ballantine y a construit des forges et des fourneaux qui fournissent toute la contrée.

Le commerce de ces deux villes consiste en tabac et en blé que l'on transporte dans l'intérieur.

La face de cette partie de la Virginie,

appellée Northern-Neck, (isthme-nord) qui se trouve entre la rivière de Rappahannock et celle de Potomack, n'offre que des montagnes sur un sol riche et fertile ; tandis que l'autre partie, qui s'étend depuis l'océan jusqu'aux montagnes, présente une surface unie sur un terrein sablonneux. Le mélange dé terres et de rivières, de montagnes et de vallons, de champs et de forêts que baigne le Potomack, donne à ce pays un coup-d'œil enchanteur et unique dans le monde entier.

De Colchester nous vîmes à Mount-Vernon qui appartient au général Washington ; ensuite à Piscattaway, petite ville mal-saine, et à Port Tobacco ; près de cette dernière place il y a une ancienne habitation des jésuites, appartenant aujourd'hui à M. Hunter, prêtre de la religion catholique, et qui avoit été supérieur général de la société. La maison, bâtie sur une hauteur, est d'une très-belle architecture.

La province du Maryland fut de tout temps un asyle pour les réfugiés catholiques, quoique la religion anglicane soit la dominante ; la plus grande partie dés habitans sont catholiques, et paient la même taxe que les protestans.

Les jésuites, avant leur extinction, possédoient de riches établissemens dans cette province, dont les trois principaux étoient situés dans les comtés de Charles et de Mary. Ces révérends pères entretenoient des harems d'esclaves noires, qui sont devenues blanches par une succession de commerce illégitime avec leurs premiers maîtres. Il subsiste encore un grand nombre de ces belles créatures qui sont consacrées aux plaisirs et au libertinage de ces vieux prêtres qui en sont demeurés possesseurs ; car depuis la destruction de leur société, le gouvernement les a laissé jouir sans trouble de leurs propriétés.

La baie de Chesapeak divise le Maryland en deux parties égales ; elle s'étend presque jusqu'au centre de la province. Les lacs, les rivières nombreuses et navigables qui arrosent la Virginie et le Maryland rendent ces provinces très florissantes, agréables et avantageuses au commerce par la facilité de l'exportation, et ses communications ouvertes de tous côtés tant pour l'intérieur que pour toutes les parties du monde. Le Maryland comprend seize comtés également répartis des deux côtés de la baie ; cette di-

vision est très-nécessaire pour balancer les intérêts et les avantages du commerce et de la justice. On les distingue par côte orientale et occidentale ; cette dernière est plus fertile, plus habitée, et les colons sont distingués par leur politesse et la douceur de leurs mœurs ; ils sont presque tous catholiques romains. Ce qui paroîtra étonnant, c'est que le pays fut le foyer de la rebellion où elle s'est fait sentir avec plus de fureur.

Les principales familles catholiques ont réellement une origine plus relevée que les autres habitans de l'Amérique, qui rougissent souvent de parler de leurs ancêtres. Ces catholiques remontent à ceux qui vinrent s'établir avec le premier lord Baltimore, baronnet ; ils descendoient de familles respectables et connues en Angleterre. Ce seigneur, qui professoit la religion romaine, obligé de s'expatrier pour éviter les persécutions, se retira dans l'île de Terre-Neuve, dans l'espoir de mener une vie plus tranquille. Il obtint de Charles premier la concession de toute la contrée qui borde la partie nord de la baie de la Chesapeak, où les Anglois n'avoient encore formé aucun établissement. Ce prince, en lui accordant

cette propriété, appella cette étendue de pays *Maryland*, en honneur de la reine Henriette-Marie de France, qu'il aimoit tendrement. Le lord Baltimore mourut avant l'expédition des lettres-patentes. Son fils, Cécile Calvert, baron de Baltimore en Irlande, suivit la même entreprise. Dès l'année 1733, il envoya une colonie dans sa propriété ; elle étoit composée de deux cens personnes, la plupart catholiques et de bonnes familles. Elle eut le bonheur de trouver une habitation de sauvages, que la nàtion à qui elle appartenoit venoit d'abandonner ; en peu de temps cette colonie devint nombreuse et florissante.

A la destruction des jésuites, il arriva un grand scandale parmi eux qui nuisit beaucoup au parti catholique. Un prêtre de cette société, souillé par les débauches les plus honteuses, n'eut pas honte d'apostasier pour épouser une riche veuve catholique, avec laquelle il vit encore, malgré les censures ecclésiastiques que la cour de Rome a fulminées contre lui.

La ville de Sainte-Marie, sur la rivière de même nom, étoit autrefois capitale de la province ; sa situation dans une pénin-

sule à l'extrémité de la contrée a été cause qu'elle a perdu ce titre. L'emplacement d'Annapolis, au centre de la colonie, sur la riviére de Severn, parut plus convenable pour y établir le gouvernement. C'est une très-belle ville, agréablement située; les rues sont remarquables par leur singularité; elles partent d'un centre commun à la maison de ville, et vont aboutir, comme les rayons d'une roue, aux extrémités de la place. Le terrein dedans et dehors la ville est sablonneux, ce qui est incommode dans les chaleurs excessives de l'été; mais dans l'hiver les routes sont toujours belles.

Il y a deux fois par an aux environs une fameuse course de chevaux.

Annapolis ne conservera pas long-temps le titre de capitale du Maryland. Le siège du gouvernement sera transféré à Baltimore, ville nouvellement bâtie, qui devient de jour en jour plus florissante, sise sur la rivière de Patapsco, avec l'avantage d'une excellente rade et d'un port commode. Il n'y a pas trente-six ans que son terrein étoit encore couvert de bois; aujourd'hui elle contient près de quinze mille habitans.

Son commerce est très-étendu et augmente

tous les jours. Il consiste en blé, farine, etc. La révolution lui a porté un grand préjudice; la ville elle-même a été à la veille d'être en proie aux fureurs de la guerre.

Selon le dénombrement fait par le congrès, le nombre des habitans du Maryland montoit à trois cens vingt mille. Ce calcul paroît exagéré; mais il peut contenir environ deux cens soixante et dix mille ames, en y comprenant les nègres qui en font un sixième.

CHAPITRE LXI.

Rebellion. Opinions politiques. Sentiment impartial de l'auteur. Premier congrès. Mesures politiques. Alexandria.

A mon retour de cette expédition pénible et désagréable dans l'intérieur de la contrée, je me félicitois de pouvoir jouir d'une tranquillité et d'un repos si nécessaires à ma santé. Mais j'appris que le feu de la discorde et de la rebellion commençoit à s'allumer dans tout le continent. J'étois environné d'ennemis du gouvernement britannique. Fier et

inébranlable comme un rocher au milieu d'une mer en furie, je bravai l'orage, et je soutins avec intrépidité les persécutions de cette formidable faction.

Comme le caractère noble et humain et les sentimens délicats du peuple breton, principalement de la classe la plus distinguée, l'ont empêché de publier la conduite peu généreuse des Américains, et les traitemens barbares qu'ils firent endurer à ceux qui eurent le malheur de devenir leurs victimes, je me crois en droit d'éclairer le public sur les faits dont j'ai été témoin. J'éviterai toute personnalité, tout préjugé, tout sentiment vindicatif. Afin de convaincre de ma franchise, je n'hésite point à avouer mon attachement pour cette nation, et l'estime, le respect que plusieurs habitans ont su m'inspirer. Leur société, leurs mœurs, leurs usages avoient des charmes pour moi : en un mot, je m'intéressois à tous leurs événemens, et je projettois de finir mes jours dans cette contrée. Le bonheur et la liberté dont chaque individu jouissoit sous le gouvernement britannique sympathisoient avec mes idées ; il y faisoit régner l'abondance et la richesse ; on n'y rencon-

troit pas un mendiant avant que le feu de la sédition eût détruit et consumé ce bel édifice.

Mon opinion a toujours penché en faveur de la liberté civique, et mon ame se révoltoit à la seule idée du despotisme et du gouvernement démocratique, qui a toujours été nuisible au peuple même.

Une monarchie mixte comme celle de l'Angleterre, m'a paru plus convenable à l'homme vivant en société. Je ne m'écarterai point de mes principes. La franchise et l'impartialité guideront mon pinceau.

Dans la province que j'habitois, j'employai l'éloquence, la persuasion, mon pouvoir, pour détourner mes concitoyens d'établir un comité, un congrès, des assemblées, etc. Je réussis à gagner la majorité; la minorité resta inébranlable. Les partisans zélés, les moteurs de la rebellion établirent un comité, et poussèrent l'audace et le mensonge jusqu'à répandre dans les papiers publics que les membres avoient été élus légalement par le peuple. Voilà le commencement des premières assemblées; car il est prouvé qu'il n'y avoit pas un dixième de la nation qui eût approuvé ces mesures vio-

lentes et séditieuses. Des événemens heureux et accidentels qu'il avoit été impossible de prévoir et d'empêcher, firent réussir la faction au-delà de toute espérance.

Après la tenue du premier congrès, le peuple commença à murmurer. Ce fut la base de son autorité future, de son pouvoir et de ses succès.

Le congrès profita de cet esprit populaire pour l'animer en frappant les plus grands coups. La politique la plus adroite et la plus profonde, les vues les plus ambitieuses furent employées pour préparer cette nation à chérir les chaînes que les factieux vouloient lui imposer : le mot de liberté servit de ralliement pour lever l'étendard de la révolte.

Les provinces répandirent des billets anonymes qui furent affichés dans les places publiques, pour inviter les citoyens à s'assembler sous le prétexte d'affaires importantes. Le jour fut indiqué. Il ne s'y rencontra que des vagabonds, des gens sans aveu ; il s'y trouva très-peu d'honnêtes citoyens ; néanmoins cette assemblée nomma quatre-vingt-dix autres électeurs de tout état et de différens comtés dont plusieurs étoient ab-

sens et désapprouvoient ouvertement cette démarche. Cinq seulement de ces députés donnèrent leur assentiment.

Cette augmentation de membres donna une grande influence au comité, et en imposa à ceux qui auroient pu s'opposer à leurs desseins. Intimidés par les menaces d'une populace échauffée par les chefs, les vrais patriotes gardèrent le silence.

On tint de fréquens comités où les premiers coopérateurs présentoient leur plan sous l'aspect le plus favorable ; mais les derniers élus se contentoient du titre de membres, et de l'ombre du pouvoir ; car dans la réalité ils n'avoient d'autre influence que d'assister aux comités, et d'acquiescer aux projets des factieux. Malgré que je désapprouvasse ouvertement leur conduite, et quoique j'eusse montré l'opposition la plus formelle à leurs décrets, on me fit l'honneur de me nommer membre de ce comité. J'eus encore le commandement de trois compagnies de chevau-léger, et le président se rendit chez moi pour m'en offrir la commission, avec quatre écrits à signer. Le premier avoit pour objet de protéger les habitans révoltés de Boston ; le second contenoit un ordre d'établir des

magasins ; le troisième de contribuer au paiement des membres du congrès ; enfin le dernier exigeoit que je signasse mon association à la confédération. Il vouloit par cette démarche séduire ma bonne foi, et employa l'adresse pour corrompre mes principes, comme il avoit fait à l'égard de plusieurs autres. Il espéroit flatter mon amour-propre en me comblant d'honneur et de gloire. Je lui dis que j'aimois mieux mourir que de m'exposer à rougir d'une foiblesse qui me couvriroit de honte.

Je fus cité à leur tribunal pour rendre compte de ma conduite ; je leur répondis avec franchise que, n'ayant point donné ma voix à l'élection, ils ne pouvoient faire usage de ma personne ni de mes principes ; que je regardois le comité comme un tribunal arbitraire et sans force, à qui je ne devois nulle obéissance ; que cependant j'étois prêt à répondre sur tous les chefs d'accusation devant une cour légale et légalement constituée. Ma hardiesse irrita les esprits. Je repris la parole ; et je leur proposai, tant pour ma propre défense que pour appuyer la puissance royale, une association légitime.

En deux jours j'eus deux cens souscripteurs, qui s'ajournèrent au samedi suivant, à dessein de prendre des moyens pour s'opposer à toutes atteintes contre le gouvernement, et écarter la tyrannie menaçante de ce congrès.

Je m'y pris trop tard ; les mécontens étoient déjà devenus trop puissans. J'eus dans ce temps-là connoissance que, dans l'espace de vingt-quatre heures, ils avoient prévenu tous les citoyens et les avoient forcés par un serment civique à abjurer la fidélité et l'obéissance qu'ils devoient au roi. Deux Écossois ayant refusé de s'y soumettre, leurs maisons furent pillées. On envoya un détachement pour m'arrêter; j'en fus averti. Comme j'étois bien pourvu d'armes et de munitions, et assuré de la fidélité de mes domestiques, je résolus de me défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Le parti craignant une défense vigoureuse, n'osa pas s'exposer à commencer un siège.

Cependant cette première démarche hostile m'alarma ; le danger devenoit de jour en jour plus pressant. Je ne pouvois dormir avec sécurité dans ma maison sans craindre quelque surprise. Je fus plusieurs fois assailli

par des partis de trente ou quarante hommes armés qui avoient un ordre précis de me saisir pieds et mains liés, ou de faire feu en cas de rés'stance. Heureusement un officier m'avertissoit en secret des projets de mes ennemis ; je trouvai le moyen, malgré leur vigilance, de m'échapper en m'embarquant sur le Potomack, qui limite les deux provinces, pour me rendre en Virginie.

Ayant eu l'indiscrétion de dire en présence de plusieurs rebelles, que, bien loin de blâmer la conduite du comte de Dunmore, je regardoissa fermeté comme l'une des actions les plus honorables de sa vie, et qu'il seroit à souhaiter que les autres gouverneurs pour sa majesté eussent rempli leur devoir avec la même fidélité ; le propos se répandit bientôt. Un jour que je passois l'eau pour gagner le côté de la Virginie, le capitaine Veeden, de Frédériksburg, cet aubergiste dont j'ai déjà fait mention, qui depuis fut général américain, s'embusqua avec sa compagnie auprès de la riviere afin de m'arrêter à mon passage ; mais une dame, dont l'habitation étoit située proche cette rivière, eut la générosité de me dépêcher un homme de confiance qui arriva comme j'allois aborder. Il

m'avertit du danger. Dès que Veeden s'apperçut que je regagnois la rive opposée, il courut à la tête de sa troupe en me menaçant de faire feu sur mon canot si je ne me rendois de son côté. A mon refus, il fit tirer plusieurs coups de fusil; mais la distance étoit trop grande pour m'attraper.

Le même jour, de retour dans mon habitation, je fus informé que trois partis devoient le lendemain matin entourer ma maison dans le dessein de s'opposer à mon évasion. A la pointe du jour, je découvris sur la rivière une chaloupe chargée de huit à neuf hommes armés qui faisoient force de rames pour aborder près de mon habitation. Je me saisis de mon fusil, je gagnai le rivage, et leur défendis de prendre terre, avec menace de faire feu. Ils joignirent l'insulte au mépris. Je fis trois décharges derrière un sycomore qui servoit de retranchement à ma petite troupe; ils y répondirent; mais ma bonne contenance les obligea de se retirer à Cedar-point.

Ma maison fut assiégée pendant tout le jour; je trouvai encore le moyen de m'échapper à la faveur de la nuit, en côtoyant à cheval les bancs de sable ou bas-fonds qui s'étendent à près d'un mille le long de la rivière,

rivière, ayant de l'eau par-dessus la croupe de mon cheval. Je fis environ dix milles, ayant évité par ce stratagême les sentinelles placées à toutes les avenues qui répondoient à mon habitation.

Dès qu'ils s'apperçurent le matin que je leur avois échappé, la fureur et la rage s'emparèrent de ces forcenés; ils eurent la barbarie de s'en venger sur mes plantations; ils me pillèrent la valeur de cent barrils de maïs, tuèrent mes chevaux, et maltraitèrent mes esclaves; je fus déclaré ennemi et traître à la patrie, regardé comme incapable de faire aucun acte et d'être reçu en demande du paiement des créances que j'avois déjà obtenues par justice.

Je fus condamné, en outre, à restituer les sommes qui m'avoient été remboursées, quoique dues légitimement; permis à toute personne d'intenter action contre moi, sans qu'il me fût accordé le moindre recours pardevant les cours de judicature.

Dans la matinée de mon évasion, je gagnai Piscattaway, où je rencontrai M. Johnson, Irlandois, déserteur du quatorzième régiment d'infanterie, qui faisoit faire l'exercice à une compagnie de rebelles. Le

danger dont j'étois menacé dans cette place me fit prendre le parti d'aller à Alexandria. Cette jolie ville, autrefois Belhaven, est située dans la Virginie sur le Potomack. L'air y est excellent ; elle passe pour la seconde ville de la province par sa grandeur, sa richesse et son commerce. Les étrangers admirent la beauté des quais et des magasins. Outre un grand nombre de bâtimens qui partent de ce port pour l'Europe, elle envoie à la nouvelle Orléans des vaisseaux chargés de blé et de farine. On y construit des navires de toute grandeur. Elle peut contenir cinq mille habitans ; mais sa population a bien diminué depuis la révolution. Sa situation seroit très-favorable pour l'établissement d'une place d'armes ; elle commande à toute la contrée ; la rivière est si profonde, que les plus gros vaisseaux viennent mouiller le long des quais. La contrée fournit des provisions de toute espèce.

CHAPITRE LXII.

Suite d'Alexandria. Place où Washington commença à appuyer les rebelles. Rivière. La ville de Benedict, etc. Assassinat. L'auteur fuit. Nottingham. Situation périlleuse. Trahison. Il est pris par les rebelles. Son évasion.

CE fut à Alexandria où George Washington se déclara le protecteur de la rebellion, ayant fait sa soumission pour cinquante livres sterlings dans la souscription qui fut ouverte à cinq, et ayant dans le même temps accepté le commandement de la première compagnie des confédérés armés contre le gouvernement britannique, à laquelle il donna l'uniforme de buffle et bleu que portoit dans la dernière guerre le régiment de Virginie. Il souffla le premier l'esprit de désertion dans l'armée royale. Il proposa une souscription en faveur de Johnson, déserteur du quatorzième régiment, et il le choisit pour enseigner aux habitans la tactique et les évolutions militaires.

Quoique cette ville renfermât un grand nombre de loyalistes, il me fut difficile de m'associer avec eux, et de leur parler sans être découvert et sans courir les risques de tomber victime de la frénésie et de la barbarie d'une populace qui ne connoît d'autres loix que sa fureur.

Je ne fus pas long-temps sans m'appercevoir que mes précautions pour rester caché seroient inutiles. J'en reçus la première information du colonel George Mason à un dîner, où il me demanda un jour ma protection pour un infortuné loyaliste abandonné à la fureur du peuple qui se faisoit un spectacle de le promener dans toutes les rues en l'accablant d'insultes, et il m'ajouta d'un ton d'emphase et d'ironie que cette affaire devoit m'intéresser plus que tout autre.

Dès le soir même, le déserteur Johnson, élevé alors au grade de colonel, harangua cette populace pour la soulever contre moi, en me désignant comme ennemi de la liberté américaine. Des citoyens plus modérés s'opposèrent à cette violence, firent taire cet insensé, et m'accordèrent leur protection. J'avois fait choix de cette place dans le dessein de trouver la paix, espérant rester inconnu jus-

qu'à ce que l'orage fût un peu dissipé ; mais le péril me poursuivoit par-tout. Je partis secrètement pour regagner mon habitation, bien résolu de m'y défendre contre toute attaque. J'eus le bonheur de passer sans accident à travers Piscattaway, Port-Tobacco, etc. malgré les partis qui épioient mon retour dans ces deux places.

J'avois à peine mis le pied dans ma maison, que deux habitans, mes intimes amis, s'y rendirent secrètement pour me supplier, les larmes aux yeux, de me rendre aux vœux du congrès ; que ce seroit le comble de la folie de résister ; que tôt ou tard je serois victime de mon entêtement, et mes propriétés saisies et détruites. Je répliquai que, n'ayant jamais pu approuver le congrès, je ne voulois pas me couvrir d'opprobre et de ridicule en paroissant lui donner mon approbation par cette démarche ; que d'ailleurs, comme je ne lui reconnoissois aucune autorité, je préférerois plutôt la mort à la honte de m'y soumettre. Ils se retirèrent en me faisant entendre qu'ils me voyoient peut-être pour la dernière fois.

Ils retournèrent chez le président qui avoit été mon ami, et lui firent part de ma ré-

ponse. Connoissant mon ame fière et inébranlable dans l'adversité, il ne douta pas que je ne soutinsse avec fermeté ma résolution. Le ressouvenir de notre ancienne amitié l'intéressa en ma faveur. Il me fit accorder quelques momens de répit. Deux mois s'écoulèrent sans attaques ouvertes, pendant lequel temps mes ennemis inventèrent toute espèce de ruse à dessein de m'épouvanter ou de me surprendre.

Pendant mes moissons, ils cherchèrent à séduire mes nègres pour me trahir et me livrer. Leur stratagême ne put réussir; la fidélité de mes esclaves me sauva. Je dus peut-être ma sûreté à l'idée qu'ils s'étoient faite de mon courage et de ma résolution désespérée.

A cette époque, je fis un chargement de cinq mille boisseaux sur deux bâtimens frétés pour Baltimore : l'un fut perdu dans une tempête, l'autre fut si avarié que je vendis sa cargaison un shelling le boisseau. J'éprouvai encore d'autres pertes qui dérangèrent ma fortune. Enfin je vis bien qu'il me seroit difficile de goûter chez moi la paix et le repos. Je profitai de la trève pour me rendre à Baltimore par la petite ville de Bénédict, sur le côté sud de la rivière de Patuxent. Son

tabac, le meilleur de la province, fait son seul commerce. Les habitans passoient pour violens et opiniâtres dans leurs principes séditieux; je n'approchai de cette place que pour reprendre un esclave que l'on m'avoit débauché.

Je gagnai Lower-Marlborough sur la même rivière, où je rencontrai M. Buchanan, riche marchand et armateur de Baltimore. Nous allâmes ensemble à Pig-point, à Upper-Marlborough, Queen-Anne, New-London et Annapolis. Le vent et la pluie ne cessèrent point de la journée. Sur le soir il s'éleva un ouragan si furieux, que de mémoire d'homme on n'en avoit éprouvé un semblable dans l'Amérique. Il seroit trop long de décrire les effets extraordinaires et les accidens affreux qu'il produisit. Il emporta toute la couverture en cuivre d'un grand bâtiment public nouvellement achevé, et les feuilles de ce métal furent trouvées roulées comme une feuille de parchemin, à une très-grande distance. En quittant Annapolis, nous trouvâmes la route presque impraticable par les arbres monstrueux déracinés qui l'encombroient. Après avoir passé à Elkridge sur le Patapsco, nous arrivâmes à Baltimore.

Cette ville, bâtie sur la pente d'une montagne, forme un croissant sur le côté nord d'une grande baie qui n'est pas assez profonde pour les gros vaisseaux. La rade est à deux milles de la place, et s'appelle Fells'-point, où les bâtimens chargés peuvent mouiller. En arrivant je fus attaqué d'une violente dyssenterie. Le comité m'envoya trois de ses membres, MM. Tolly, Colquhoon et le Juif Levi à l'effet d'inspecter mes papiers et mes équipages. Le lendemain la populace se saisit de mon valet, et le traita avec tant de barbarie qu'il en mourut.

Cet exemple de fureur et de démence me fut bien sensible. Je m'adressai pour en tirer vengeance au docteur Stephenson, ancien magistrat, plein de probité et de mérite. J'en obtins justice. Par un coup de main hardi, il fit arrêter les chefs des séditieux qui furent conduits dans les prisons publiques. Le surlendemain la populace se porta en force à la geole, les portes furent enfoncées. Je me vis contraint de me tenir caché malgré ma mauvaise santé. Je ne vivois alors que de *laudanum ;* je le prenois à grande dose de demi-heure en demi-heure.

Dans cet état de souffrance, un vertueux

ami, Jonathan Plowman, écuyer, fut assez généreux pour m'accorder quelques secours au risque d'être découvert. Je n'eus d'autre moyen d'échapper à la fureur de ces forcenés qu'en m'embarquant sur un petit bâtiment pour me rendre à mon habitation, et de laisser à l'auberge mes chevaux et mes équipages. J'étois à peine à deux milles, qu'il survint un calme qui dura vingt-quatre heures. A chaque chaloupe qui arrivoit, la frayeur s'emparoit de mon ame, dans la crainte qu'on n'eût reçu des informations sur mon départ.

Dans cette situation alarmante, je pris le parti de payer le fret au capitaine du bâtiment en le priant de me faire conduire à terre. Je regagnai à pied ma maison, accablé de peines d'esprit et de corps, réduit presqu'à la mort par la dyssenterie. Je marchai ainsi l'espace de cent dix milles par un temps excessivement chaud.

Mes forces étoient épuisées ; mon courage seul me soutint, et je fus obligé de prendre des routes détournées, de traverser le Patuxent à Nottingham, jolie petite ville où je pris un peu de repos. A la nuit, j'entrai dans une maison que je rencontrai dans la

forêt de Pátuxent, après avoir fait dans la même journée près de vingt-cinq milles. L'extrême fatigue m'empêcha de goûter les douceurs du sommeil, je souffrois des douleurs inouies dans tous mes membres. Enfin le troisième jour je regagnai mon habitation. Deux heures après mon arrivée je me trouvai si mal, que je me fis mettre dans un bain chaud où l'on me frotta les membres pendant trois heures. Cette friction m'apporta un petit soulagement, et je dormis quelques heures. Ma santé reçut par cette marche forcée une atteinte dont je ne me suis jamais bien relevé. Deux jours après mes douleurs recommencèrent ; je ne les appaisai qu'à force de laudanum que je prenois tous les deux jours.

Indigné contre un pays où mon repos et ma vie même n'étoient pas en sûreté, je me préparai à quitter en octobre cette partie de l'Amérique pour me rendre par terre au Mississipi. Mon projet parvint bientôt au comité, qui se mit en tête que j'allois soulever les nations sauvages et les engager à déclarer la guerre au congrès : en conséquence je reçus défense de sortir de ma province.

Peu après mon retour de Baltimore, un

de mes nègres qui étoit de garde, étant obligé de poser des sentinelles jour et nuit, vint tout hors d'haleine m'avertir qu'il avoit découvert un détachement de quarante hommes armés qui avançoit. Je lui ordonnai de retourner à son poste, et de leur dire de ma part que je ne souffrirois pas qu'ils approchassent de ma maison ; que s'ils étoient assez hardis pour y venir, j'étois résolu à faire feu sur eux. Le commandant me fit demander la permission d'entrer avec six hommes seulement ; qu'il n'avoit aucune intention de m'offenser, mais de remplir sa commission.

J'étois armé de trois fusils avec trois pistolets chargés à cartouches, et deux valets affidés. Je l'attendis à ma porte. Lorsque le détachement fut à soixante pas, je le fis prier de s'arrêter, avec menace de tirer s'il avançoit davantage. Aussi-tôt l'officier fit faire halte à sa troupe, et vint seul au-devant de moi : c'étoit un ancien ami ; il se servit de toutes les raisons que son cœur lui suggéra pour m'engager à embrasser le parti du congrès ; il ajouta que toute la province étoit révoltée de ce qu'on laissoit libre un particulier qui se vantoit si publiquement

d'être attaché aux intérêts de la Grande-Bretagne; que les ordres étoient donnés de me conduire mort ou vif au congrès. Quand il me vit déterminé à sacrifier ma vie plutôt que de me rendre, il me dit : *au reste, votre sang ne rejaillira jamais sur ma tête.* Il commanda ensuite à sa troupe de se retirer.

Quelques jours après cette alerte, ayant été obligé d'aller dans la province de Sainte-Marie, je tombai dans une embuscade au moment où étant désarmé je causois avec un faux ami sur le chemin. Ce traître profita de ma foiblesse pour donner le signal à douze bandits. En me défendant je reçus une blessure dans la cuisse; ils me firent prisonnier, et me portèrent près de trente-six milles. J'eus le bonheur d'être rencontré par M. M'Pherson, écossois, et plusieurs autres loyalistes. Avec leur secours je recouvrai ma liberté, mon cheval et mes armes. Je retournai chez moi où j'arrivai la nuit après avoir encore une fois échappé à deux partis de rebelles qui, dès qu'ils s'apperçurent que je me mettois en défense, abandonnèrent le champ de bataille.

Dans la première attaque j'avois combattu

jusqu'au moment où je me vis dangereusement blessé et mes forces épuisées par la perte de mon sang. Après m'être échappé, comme je regagnois ma maison, la nuit me surprit dans des chemins détournés, au milieu de précipices affreux, où mon cheval tomboit quelquefois de deux ou trois pieds de haut. Je reçus plusieurs contusions, mais je me trouvai encore trop heureux d'arriver. Je fus plusieurs semaines entre la vie et la mort. Les inquiétudes dont mon ame étoit accablée redoubloient mon mal. Dans cet état fâcheux, un détachement vint pour me prendre ; mais j'étois si dangereusement malade, qu'il lui fut impossible de m'enlever. Mon corps tout couvert de plaies, une blessure qui m'ôtoit la faculté de me tenir debout, une fièvre ardente accompagnée du délire, me préservèrent de leur fureur.

J'entrois à peine en convalescence lorsque l'*on* m'informa qu'un capitaine à la tête de quarante hommes projettoit de me conduire devant le congrès dès que je serois en état d'être transporté, et qu'il étoit déterminé à employer la violence en cas de résistance. Il commença ses actes d'hostilités par l'enlèvement d'un de mes esclaves. La colère

me donna des forces ; je montai à cheval, je me fis accompagner d'un valet de confiance et je courus après les ravisseurs que je rencontrai à vingt milles. Je les forçai de relâcher leur proie. Je la ramenois lorsque je fus assailli par dix rebelles qui me désarmèrent, reprirent mes deux nègres, et deux belles jumens angloises. Vers minuit, je vins à bout de m'échapper. Quelques temps après, trois esclaves s'étant laissés séduire à force d'argent et de promesses, je les poursuivis et les arrachai de leurs mains. Je découvris en chemin trente insurgens qui couroient après moi, et qui me forcèrent d'abandonner mes nègres pour préserver ma liberté.

CHAPITRE LXIII.

Départ pour le Mississipi. Port-Royal. Caractère des habitans. Anecdote. Détention. Évasion. Visite au comte de Dunmore. Pris pour espion. Suffolk. Description de Great Dismal, ou grand Marais. Portsmouth. Valet pris et interrogé.

LE mois d'octobre approchant, malgré l'arrêt de défense qui m'avoit été signifié, je fis mes préparatifs pour mon départ; j'écrivis en Angleterre, afin d'avertir mes amis et mes correspondans de ne pas exposer leurs lettres dans le paquet des colonies, de crainte qu'elles ne tombassent entre les mains des rebelles; mais de les envoyer en droiture au Mississipi ou par Pensacola.

Dès que mes arrangemens furent finis, je me mis en route le 15 octobre 1775. Comme je fus informé qu'un corps de troupes étoit en marche pour me prendre le lendemain matin, je traversai dans la nuit la rivière du Potomack. J'emmenai cinq nègres bien armés pour protéger mes équipages. Je fis cette entreprise hasardeuse en-

core convalescent, n'étant pas guéri de mes blessures. Je voyageai par le nord-est de la Virginie; j'arrivai le matin à Port-Royal, après avoir traversé le Rappahannock.

C'est une jolie petite ville sur le côté sud de cette rivière; elle ne fait aucun commerce. Les habitans sont fiers et orgueilleux. La haine, la discorde divisent la société. Ce caractère qui les distingue a donné lieu à cet adage : *un homme qui habiteroit seul Port-Royal, querelleroit avec lui-même.*

Il est arrivé dans cette ville une aventure funeste et bien extraordinaire dans l'Amérique. Un jeune homme éperduement amoureux d'une jeune fille, apprenant que, par une aveugle obéissance aux volontés de sa mère, elle venoit de consentir à épouser son rival, s'empoisonna avec une si grande dose d'opium, qu'il mourut le soir même dans les douleurs les plus aiguës.

Pour soutenir les fatigues du voyage, je fus obligé de me faire saigner en route et de faire usage de temps en temps de mon remède ordinaire. Je le continuai jusqu'à Blandfort sur la rivière d'Appamatox en Virginie.

Ayant appris que le comte de Dunmore,

gouverneur

gouverneur pour sa majesté, venoit d'arborer à Norfolk l'étendard royal, je crus qu'il étoit de mon devoir de me rendre dans cette ville pour lui offrir mes foibles services. Comme on m'avoit informé que la vie de son excellence étoit menacée, et qu'on machinoit différens moyens de l'assassiner, intéressé à sa conservation, et craignant qu'il ne tombât victime de ces scélérats, je partis pour l'avertir du danger.

J'envoyai mes gens et mes bagages dans la Caroline, avec ordre de m'attendre dans une place indiquée, et je me rendis seul à Norfolk.

On publioit par hasard ce jour-là un édit qui ordonnoit d'arrêter tous les voyageurs et de les conduire à Williamsburg, chez M. Patrick Henri, gouverneur de la ville pour les rebelles. Je fus arrêté à Surrey par des bandits qui se préparoient à me mener à cette place. Je m'échappai d'entre leurs mains, après les avoir enivrés avec du punch.

Quand je fus à douze milles, je rencontrai sur la route un commissaire nommé Weels Cooper, qui demeuroit à Suffolk, et Salomon Shepherd, habitant de Sleepy-Holé

sur la rivière de Nansemond ; j'eus l'art de les tromper ; sous leur sauve-garde je passai tranquillement la ville de Smithfield et plusieurs autres endroits où les habitans étoient réputés fanatiques et furieux républicains. Sans cette heureuse rencontre, il m'eût été difficile d'éviter leur rage. A chaque troupe que nous rencontrions, on menaçoit de m'arrêter pour me conduire à Williamsburg ; mais mes compagnons que j'avois su intéresser en ma faveur, s'opposèrent de tout leur crédit à ces actes de violence.

A mon arrivée à Norfolk, ou plutôt à Portsmouth, je me rendis à bord du vaisseau le *William* sur lequel étoit son excellence le comte de Dunmore. J'eus une longue conversation avec le lieutenant-colonel Connolly. Il me présenta ensuite au général, à qui je fis part du sujet de mon voyage au Missisipi ; il eut la bonté de me faire observer que, dans la situation des affaires, il me seroit impossible de traverser cette immense contrée sans courir les plus grands dangers. Je lui parlai ensuite des complots qui se tramoient contre sa personne. La conduite insidieuse de ces rebelles ne parut lui inspirer que du mépris. La sérénité de son visage

annonçoit assez le calme de son ame.

Pendant une heure que je restai sur le bâtiment, son excellence fut le seul à qui je parlai des hasards et des périls que je prévoyois en parcourant cette contrée, avant de rejoindre mes équipages et en poursuivant mon voyage.

Mon silence fit naître des suspicions : ma qualité d'étranger dans la ville excita deux vils intrigans à se rendre à bord du vaisseau pour informer ce gouverneur que j'étois un espion des insurgens. Son excellence rejetta avec dédain cette fausse accusation.

Le lendemain matin, avant de quitter la ville, j'allai prendre les ordres du comte de Dunmore. Dans ma route, mon ame étoit troublée par l'idée des dangers qui m'attendoient, sans que je pusse imaginer aucun moyen de me soustraire aux brigands que je rencontrerois.

A Suffolk, deux hommes vinrent me prendre avec ordre de paroître devant le comité. La vue de mes pistolets les saisit de frayeur; ils se retirèrent sans oser remplir leur mission.

Je profitai de cet intervalle pour décamper à la hâte. Je marchai sans m'arrêter jusqu'à Edouard's-Tavern sur la rivière de Maherren

dans le comté de Brunswick, où je retrouvai mes gens, etc. mais je fus pris à l'improviste par un gros parti de rebelles. Je dus ce malheur à l'indiscrétion d'un de mes domestiques Irlandois, qui apprit que j'étois allé à Norfolk pour voir le comte de Dunmore.

Llewellin, Hopwel et Stanton qui les commandoient, non contens de m'accabler d'insultes, me traitèrent encore avec cruauté : mon argent, mes équipages, mes chevaux furent pillés, mes esclaves enlevés, et mon Irlandois m'abandonna pour s'enrôler avec eux ; un seul domestique écossois me resta fidèle. Il eut l'adresse de gagner deux autres écossois qui facilitèrent pendant la nuit mon évasion, après avoir repris mes trois chevaux et une grande partie de mon argent. Ces dignes amis voulurent m'escorter à quinze milles jusques dans la Caroline septentrionale sur la route de Norfolk. Parmi les bagages que j'enlevai en m'échappant se trouvèrent mes armes et mes munitions.

Forcés par ce contre-temps de renoncer à mon premier projet, je me rendis à Norfolk par les confins de la Caroline nord, dont les habitans étoient plus tranquilles.

J'arrivai à Norfolk après une route de

cinquante milles. L'épuisement et la faim me forcèrent de m'arrêter à la maison d'un Quaker, où, pour éviter toute suspicion, je fis manger mon écossois avec moi. Mais le lendemain au soir je descendis à l'habitation de M. Harris, franc loyaliste. Dans la nuit je fus réveillé par un nègre, ensuite par un parent de mon hôte, qui m'apprirent que M. Copland, ce Quaker, avoit cru reconnoître M. Martin, gouverneur de la Caroline nord, qui étoit déguisé pour se rendre à Norfolk auprès du comte de Dunmore; qu'il avoit sonné l'alarme dans tout le canton; que sur ce bruit trois compagnies de milice s'étoient mises en campagne pour me poursuivre jusqu'à Suffolk; que, comme on me savoit armé, elles avoient ordre de tirer sur moi. Bien assuré du fait, je proposai deux dollars au nègre pour me conduire dans *Great Dismal Swamp* où je me cacherois le jour, ne voyageant que la nuit.

Great Dismal est un marais horrible qui n'a pas de pareil dans aucune autre partie du monde. Sa forme est un grand ovale de trente milles de large sur cinquante de longueur : au centre il y a un lac de sept milles de diamètre, qui abonde en poisson. On ne

découvre ni issue ni pente dans ce marais ; il est toujours couvert d'eau et de grands cyprès fort touffus qui croissent dans toute son étendue, et empêchent de découvrir la moindre apparence de terre. Dans les places où il n'y a pas d'eau, les cyprès sont entrelacés de liane et d'autres productions qui cachent la superficie du terrein, et dont l'ombrage effrayant intercepte même les rayons du soleil. Deux personnes qui s'écarteroient l'une de l'autre d'une centaine de pas ne pourroient plus s'entendre quand ils jetteroient les cris les plus aigus. Les bois sont si épais que l'air n'y peut pénétrer, et que le bruit même d'un fusil y est étouffé. On ne peut entendre le son à une petite distance qu'en se couchant, l'oreille appuyée contre terre ; le bruit est répercuté alors par la commotion.

Il y a un récif qui s'étend à travers le marais ; c'est un banc de rocher qui s'élève hors de l'eau. Les ours, les loups, les panthères, les chats sauvages, les oppossums, les raccoons, les serpens, et quelques autres bêtes sauvages s'y tiennent continuellement; on voit aussi des loutres, des rats musqués, des bièvres et toute espèce d'amphibies.

Dans les étés très-secs il n'est pas rare de voir les rochers s'embrâser par le frottement des pierres et des cailloux qui s'en détachent. Ces accidens causent souvent des incendies dont la flamme dévore tout ce qui se trouve sur son passage, brûle et calcine la terre à une très-grande profondeur. Alors le terrein qui a été la proie du feu se couvre d'eau et se transforme en lac ou en abîme. Dans un été remarquable par sa longue sécheresse, il y eut dans ce grand marais un incendie dont toute la contrée voisine fut épouvantée. Il brûla pendant plusieurs semaines avec une violence terrible, et les terres du voisinage en ressentirent les cruels effets. Toutes les bêtes sauvages abandonnèrent le marais et se jettèrent dans les plantations. L'athmosphère fut dans ce temps-là couverte d'une fumée épaisse qui intercepta les rayons du soleil près de quatre-vingt-dix milles à l'entour.

L'embrâsement creusa un lac d'un mille et demi de largeur sur trois de longueur, et de vingt pieds de profondeur. Cet accident a fait croire que le grand lac central étoit le résultat d'un pareil incendie. La quantité d'arbres brûlés qui se trouvent au fond a

donné lieu à ce système. Le Great Dismal appartient à une compagnie qui a commencé à le mettre en valeur en faisant couper les cyprès qu'on emploie à différens ouvrages. Après des travaux incroyables, elle a réussi à dessécher une partie de ce terrein et à y former des plantations qui produisent beaucoup de blé-d'inde. Pour faciliter l'exportation, on a creusé un canal de neuf milles de longueur, depuis le grand lac jusqu'à l'extrêmité du marais, avec une chaussée en charpente. Le sol qui environne le Great Dismal est sablonneux, pierreux et beaucoup plus élevé.

Les bêtes sauvages et les nègres marrons y trouvent aussi une retraite assurée, où ils vivent tranquillement sans crainte d'être surpris.

On l'appelle aussi *Great desert*, le grand désert.

Deux jours après ma fuite, je passai devant trois corps-de-garde postés pour couper toute communication avec Norfolk. Ils avoient pour consigne d'arrêter les voyageurs.

Je me jettai à la nage pour éviter celui de *Mead-mill.* Je traversai les deux autres sans

être apperçu ; mais quelques minutes après les avoir passés, j'entendis une sentinelle qui cria *qui vive?*

J'arrivai à la pointe du jour à Portsmouth, épuisé de fatigues et mourant de faim, heureux de m'être sauvé des mains de ces bandits, quoiqu'aux dépens de ce que j'avois de plus précieux.

J'étois hors d'état de me présenter chez son excellence le comte de Dunmore. Mais le même jour, M. Squire, capitaine de la corvette du roi la Loutre, me fit menacer de me faire conduire prisonnier à bord de son bâtiment comme espion, sur les soupçons qui avoient couru sur mon compte, à mon premier voyage, et parce que je ne m'étois pas rendu chez lui à mon arrivée. En même-temps vint de la part du gouverneur un garde muni d'un ordre de me conduire à son bord avec mon fidèle Ecossois. Il s'étoit porté à cette extrémité sur la simple plainte d'un impudent dont je n'avois pas voulu souffrir les insultes et les fanfaronnades.

J'avois alors avec moi le lieutenant-colonel Connolly, qui logeoit dans la même maison. J'ignorois absolument les informations intentées contre moi.

Le garde ne me dit rien en me montrant l'ordre, ce qui me fit présumer que son excellence, sans ajouter foi à ces rapports calomnieux, agissoit forcément pour céder aux instances de ce faussaire. Mon valet comparut le premier devant le lord. Le scélérat, présent à l'interrogatoire, employa les menaces afin de l'intimider et de l'engager à former quelques accusations contre moi. Le gouverneur interposa son autorité pour le faire taire. Dans ce même moment, un ami du lieutenant-colonel apporta à son excellence une lettre de M. Connolly, pour le prévenir que la plainte étoit dénuée de fondement, et le dénonciateur un faussaire. Le témoignage et la fermeté de mon valet appuyèrent encore cette lettre, et prouvèrent la droiture de ma conduite.

CHAPITRE LXIV.

Expédition. Frédérick. L'auteur prisonnier et pillé. Évasion. Périls et fatigues. Blessure. Passage chez les Illinois. Il est repris.

LE comte de Dunmore rendit publiquement justice à mon innocence ; il déclara que les soupçons étoient imaginaires, et qu'il me reconnoissoit comme un sujet fidèle à son roi. Ensuite le lord s'ouvrit à moi sur une expédition secrette aux ordres du lieutenant-colonel Connolly, alors commandant du régiment des chasseurs de la reine. Le colonel me pria de l'accompagner ; il fit les mêmes instances à M. Cameron ; en conséquence on nous expédia des brevets d'officiers à la suite du régiment. Le lendemain je reçus ordre de choisir un bâtiment dans le port et les pilotes de la corvette du roi que je jugerois propres à notre expédition. Cette confiance dédommagea mon amour-propre des désagrémens que je venois d'é-

prouver ; elle servit encore à convaincre le capitaine Squire que je n'étois pas un espion. Mes gens et mes chevaux furent envoyés sur la plantation de M. Atchison par les conseils du lord. Mais depuis je n'en ai eu aucune nouvelle.

Nous embarquâmes un seul domestique du colonel et les chevaux pris dans le régiment. La goëlette devoit faire voile de la Chesapeak, entrer dans le Potomack, et mouiller entre mon habitation et Port Tobacco-creek. Nous avions dessein de traverser à cheval toute la contrée jusqu'au détroit en Canada. Il fut arrêté que je passerois par Pittsburg avec des dépêches pour M. M'Kie, gouverneur, et pour les autres alliés des loyalistes ; que, descendant ensuite l'Ohio jusqu'à l'embouchure de la Siotto, de cette rivière à travers les Shawnèses, les Délawares et les Wiandoth, le fort Sanduski, je traverserois le lac Erie par *Rattle Snak Island*, ou île aux serpens sonnettes, pour me rendre au détroit. MM. Connolly et Cameron devoient passer la rivière d'Allegany à Kitanning, et prendre la route la plus directe afin de gagner le détroit. Nous devions relever tous les postes les plus près, en former un corps

considérable qui, au commencement du printemps, marcheroit par le lac Erie pour se rendre à la presqu'île où je devois commander tout l'hiver un détachement de deux cens hommes afin de protéger la construction des bateaux, faire les provisions qu'on enverroit à Pittsburg par French-creek, Venango et la rivière d'Allegany. C'est dans cette place que nous devions établir notre quartier-général jusqu'à la défaite entière des mécontens.

Après avoir laissé dans cette ville une garnison suffisante, nous aurions traversé les montagnes d'Allegany avec toutes nos forces pour marcher par les derrières de la Virginie. Établissant ensuite un bon poste au fort Cumberland, nous nous proposions de descendre le Potomack et de nous emparer d'Alexandria où le comte de Dunmore devoit nous rejoindre avec son escadre et toutes les forces de la province. La position avantageuse d'Alexandria avoit décidé ce général à la fortifier et à en faire une place d'armes dans le dessein de couper la communication entre la partie nord et celle du sud de ce continent.

Si l'événement nous eût forcés d'abandon-

ner cette entreprise, notre retraite étoit assurée en nous repliant sur les différens postes occupés par notre arrière-garde ; et si nous avions échoué devant Pittsburg, notre marche étoit de descendre l'Ohio dans nos bateaux pour nous rendre au Mississipi, où nous aurions été renforcés par la garnison, l'artillerie et les munitions de guerre du fort Gage de Kiskuskias chez les Illinois ; toute l'armée auroit gagné la Floride occidentale par l'embouchure du Mississipi où nous devions trouver des bâtimens de transport pour rejoindre le comte de Dunmore à Norfolk.

Le lieutenant-colonel Connolly, chef de cette entreprise hardie, avoit reçu les pouvoirs les plus étendus du général Gage et du comte de Dunmore, avec des instructions particulières pour sa conduite, et l'ordre de former un régiment complet au détroit ou à Pittsburg.

Ce plan contenoit seize feuilles de papier qui furent cachées dans le coussin de bois qui sert à soutenir le porte-manteau du domestique : on avoit eu soin de le creuser et de le couvrir d'une plaque de cuivre, doublée d'un canevas gommée. Cette invention

ingénieuse qui venoit du lord, mit nos papiers à l'abri de l'examen le plus strict.

Nous nous embarquâmes sur le Potomack, près de Lower-cedar-point. Il s'éleva un vent violent du nord-ouest qui nous obligea de redescendre la rivière, et nous poussa dans celle de Sainte-Marie, en Maryland. Nous prîmes terre le douze de novembre, sans donner le moindre soupçon, ayant eu la précaution de renvoyer notre bâtiment. Je servis de guide dans une marche de deux cens milles ; après bien des difficultés et des périls, nous passâmes sains et saufs à travers cette vaste contrée où ma personne et mes principes étoient connus. Nous essuyâmes de fréquentes alarmes, particulièrement à Frédérick-town où nous y arrivâmes le soir de la revue générale. A l'auberge, on parut inquiet sur notre compte, et il fut décidé que nous serions conduits le lendemain devant le comité. Pour déconcerter leur projet, nous quittâmes la ville à la pointe du jour. Le comité avoit tenu table une partie de la nuit; nous étions déjà bien loin lorsqu'on pensa à nous poursuivre.

Nous traversâmes Middle-town ; arrivés à la montagne sud, nous reprîmes la grande

route qui nous mena droit à Funk's-town. A quelques milles d'Hagar's-town nous fîmes la rencontre d'un marchand de Pittsburg qui connoissoit le colonel.

Cet incident m'inspira quelques craintes. Je proposai à M. Connolly de changer notre marche. Il combattit mes raisons, et traita mes appréhensions de chimères. Mon amitié pour lui ne me permit pas de l'abandonner pour pourvoir à ma sûreté. Plusieurs motifs s'opposèrent à ce dessein : étant sous ses ordres, je ne pouvois lui désobéir sans me rendre coupable d'indiscipline ; je lui étois aussi redevable d'avoir échappé aux soupçons ridicules formés si injustement contre moi. Mon cœur, incapable d'ingratitude, se détermina à partager avec lui tous les périls qui nous menaçoient, la captivité, la mort même.

Comme nous étions chez le docteur Snavelleys, Allemand, sur les bords de la rivière de Connegocheague, nous fûmes arrêtés dans nos lits par une compagnie de fusiliers qui, sur la déposition du marchand, avoit reçu ordre de nous poursuivre. Ce détachement, au nombre de trente-six, entra dans notre appartement, la bayonnette au bout du fusil.

fusil. Ce malheur nous arriva le 19 novembre 1775.

Ce parti composé de scélérats, tous Allemands, nous traita avec la dernière barbarie ; ils joignirent les insultes les plus outrageantes. On nous conduisit à Hagar's-town. Le comité nous examina scrupuleusement, et nos papiers furent confisqués, nos équipages fouillés exactement ; mais rien ne déposa contre nous. Ce comité ignorant et grossier nous fit marcher, sous bonne garde, à Frédérick, afin d'être examinés de nouveau. Les mêmes coquins nous escortèrent : les uns menaçoient de nous massacrer ; les autres, pour nous effrayer, tiroient des coups de fusil si près que les balles siffloient à nos oreilles. On m'annonça en arrivant que je ne devois m'attendre à aucune grace, étant noté comme un partisan du gouvernement anglois, que l'on cherchoit depuis long-temps.

Nous fûmes dépouillés une seconde fois, nos effets pillés. Le comité étoit présidé par le plus violent et le plus inexorable rebelle, M. Samuel Chase, avocat et membre du congrès, fils d'un digne et respectable ecclésiastique. La crainte qu'on ne découvrît

nos instructions, nous jetta dans des alarmes continuelles. Nos selles furent examinées pièce à pièce. Par la négligence du valet du colonel, on trouva dans un porte-manteau un vieux papier déchiré qui décela une partie de nos projets. M. Connolly, pour éviter la fureur aveugle d'une populace effrénée, donna au comité la connoissance de notre commission. Sur cet aveu, on nous enleva notre argent à l'exception d'une guinée chacun. M. John Hanson, depuis président du congrès américain, fut nommé le chef de cette commission. Nous fûmes gardés dans la maison de Charles Beatty, à un troisième étage, les fenêtres scellées, sans plumes, ni encre ni papier. On donna la consigne de ne nous laisser parler à personne.

Nous y restâmes sept semaines, en butte à mille dangers, à la veille de nous voir égorgés. Notre fidèle valet fut élargi. Il retira du coussin les papiers. Ce service signalé diminua nos alarmes. Frédérick est une grande et belle ville bâtie en pierre et en brique, à cinquante milles de George-town, qui est le port le plus proche. Le sol, très-montagneux, produit beaucoup de froment. La montagne sud en est à douze milles.

Derrière cette montagne se trouve Elisabeth-town ou Hagar's-town, ville étonnante par sa grandeur et sa beauté, située dans une grande plaine de trente milles d'étendue, entre la montagne sud ou *Blue-ridge*, et la montagne nord ou *Great-ridge*.

Ces deux villes et tout l'intérieur du Maryland et de la Pensylvanie ne sont habitées que par des Allemands ou Irlandois, qui y ont établi des métiers de toute espèce. Ils entretiennent aussi des forges et des fourneaux.

Les Irlandois parlent un anglois corrompu. Les Allemands n'entendent que la langue de leur pays. Ce peuple, très-laborieux, s'est rendu célèbre par son industrie; mais il n'a pas le moindre principe de la politesse. Les habitans peuvent plutôt passer pour des brutes que pour des humains. Le bruit de notre arrivée attira de tout côté des curieux qui vinrent nous voir comme si nous eussions été des animaux étrangers, et nous accablèrent d'injures.

Le 15 décembre, arriva un ordre du congrès de nous transférer à Philadelphie. Notre départ fut fixé au lendemain.

Nous étions convaincus que, si on nous

faisoit prisonniers dans le cours de l'expédition, nous prendrions des mesures pour instruire la garnison du détroit des projets des rebelles sur Pittsburg, afin qu'elle eût le temps d'évacuer le fort Gage, de transporter l'artillerie, les munitions, etc. par la rivière du Mississipi au golphe du Mexique, afin de se rendre par mer à Norfolk.

J'imaginai un moyen de m'échapper, et je fus secondé par un habitant nommé Barclay, à qui j'avois promis une récompense proportionnée au service qu'il me rendroit. Je n'avois pas de temps à perdre si je voulois réussir. En conséquence, la nuit du 15 au 16 je ne me couchai pas, afin d'épier l'instant où les deux sentinelles s'endormiroient à leur poste. Sur les minuits je défis les vis de la serrure, et je profitai de leur sommeil pour m'échapper, emportant avec moi les lettres, les dépêches et les instructions. Mais par un malheureux incident, je fus obligé de laisser une partie de mes équipages. Après quelques difficultés, je me rendis à la maison de Barclay qui m'attendoit.

Nous nous mîmes aussi-tôt en route. La terre étoit couverte de neige, et les chemins impraticables; et comme nous étions forcés

de marcher à pied, notre voyage fut très-pénible. L'homme le plus intrépide n'auroit jamais osé de sang-froid, au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, entreprendre de traverser les montagnes d'Allegany.

Pour plus de sûreté, je passai le Potómack; je côtoyai cette rivière du côté de la Virginie, de crainte de rencontrer par le Maryland des particuliers qui m'eussent connu pendant ma détention à Frédérick ou à Hagar's-town. Cette rivière étoit gelée, la glace se rompit plusieurs fois sous nos pieds; le hasard seul nous sauva.

Il neigeoit et geloit; j'avois sept milles à faire dans les montagnes avant de découvrir une maison pour me réchauffer, car mon corps ne formoit qu'un glaçon; mon compagnon ne se trouvoit pas plus à son aise. La première hutte que je rencontrai, je ne trouvai point de feu, et les gens n'entendoient pas un mot d'anglois. Contraint d'aller en avant, il étoit déjà tard quand j'atteignis la maison d'un pauvre Hollandois qui eut pitié de notre état. Il nous alluma un grand feu qu'il entretint toute la nuit, et devant lequel je me couchai sur une mé-

chante peau d'ours. Je dormis profondément, tant mon corps étoit exténué des fatigues d'une marche pénible, dans des chemins couverts de deux pieds de neige qui n'étoit pas assez gelée pour nous porter ; de sorte qu'à chaque pas nous enfoncions jusqu'aux genoux, au risque de nous couper les jambes ou d'être engloutis dans des abîmes. Pendant quinze jours nous eûmes les mêmes risques à courir.

Le premier janvier 1776, au soleil levant, j'arrivai à l'embouchure de la rivière de Cunnigocheague qui se jette dans le Potomack. Elle étoit à moitié gelée, nous fûmes obligés de la traverser à la nage en rompant les glaces.

Ayant été informés là que l'on me poursuivoit, nous prîmes le parti de nous enfoncer dans la montagne du nord où nous marchâmes tout le jour dans la neige, et la nuit cachés sous un rocher. Le 2, nous voyageâmes dans cette montagne ; le soir nous allumâmes un grand feu au pied d'un arbre où je dormis un peu. Le 3, le détachement se trouvant alors bien loin devant nous, je regagnai la route. Nous nous arrêtâmes à une misérable cabane où on nous donna une

nourriture que la faim nous fit trouver délicieuse, car depuis deux jours nous n'avions vécu que de quelques fruits sauvages. Nos hôtes nous entretinrent de mille faussetés qui s'étoient répandues contre moi. Je n'eus d'autre parti à prendre pour écarter toute suspicion, que de me joindre à eux et de renchérir sur leurs calomnies. L'un disoit hardiment qu'il me connoissoit bien; l'autre m'attribuoit une multitude d'actions singulières et d'exploits dont je n'avois pas la moindre idée. Toutes les voix se réunissoient pour soutenir qu'il étoit absolument nécessaire de me mettre à mort, dans la crainte que je ne fisse beaucoup de mal par la suite si je venois à m'échapper.

Cependant notre marche étoit retardée par la quantité de petites rivières à demi-gelées qu'il falloit passer à la nage. Le 4 janvier, en passant un large ruisseau, je fis sur la glace trois chûtes : j'attrapai une blessure profonde et une entorse. Il ne me resta d'autre alternative que la mort ou de continuer ma route. Malgré mes douleurs aiguës le courage me donna des forces pour gagner une habitation où je fus forcé de m'arrêter, étant épuisé de fatigues et tourmenté par mes blessures.

En cet endroit Barclay eut l'inhumanité de m'abandonner : il mit le comble à sa perfidie en me dérobant une partie des effets précieux que j'avois sauvés, des diamans et des bijoux dont je devois faire de l'argent.

J'appris par la suite de sa propre bouche l'étrange raison qui lui avoit inspiré ce mauvais procédé. Ayant réfléchi qu'il me seroit impossible d'exécuter mon entreprise téméraire, et que tôt ou tard je tomberois entre les mains de mes ennemis, il avoit conçu le projet de me quitter et de garantir mes effets du pillage en se les appropriant. En effet, quelle autre pensée pouvoit le porter à faire cette démarche ? Après m'avoir suivi si loin et avoir supporté tant de fatigues, un intérêt si médiocre ne pouvoit pas tenter sa fidélité. Les dépouilles dont il s'étoit emparé auroient pu suffire au plus pour les frais de sa route.

Aucun événement de ma vie n'avoit si douloureusement affecté mon ame. L'esprit accablé par mille soupçons, par mille craintes alarmantes, redoubloit l'horreur de ma situation. Victime de sa trahison, je m'attendois à être arrêté. Tout ce que je voyois, tout ce que je rencontrois me devenoit suspect.

Mes facultés anéanties, mes forces épuisées, dans un pays ennemi, sans argent, sans ami, sans ressource, est-il une position plus malheureuse? Mon courage ne m'abandonna pas. Je me déterminai à poursuivre ma route. Je traversai plusieurs rivières en rompant les glaces. J'arrivai au fort Cumberland où je commençai à gravir la haute montagne d'Allegany. Après avoir marché tout le jour, je vins à l'habitation de Gregg, située au milieu de la montagne. J'y passai la nuit dans un effroi continuel que me causoit le hurlement des bêtes féroces. Je n'eus pas plutôt descendu les Alleganys que je fus fait prisonnier sur les bords d'Yohiogeny, branche de l'Ohio, le 12 de janvier, par un parti de neuf rebelles qui revenoient de Pittsburg.

CHAPITRE LXV.

Circonstance heureuse. Mauvais traitement. On l'enchaîne. Comité de Frédérick. Danger de sa vie. Prison à Yorck. Arrivée à Philadelphie. Congrès. Prison.

Pour mettre ma vie en sûreté contre la fureur de ces scélérats, il ne fallut rien moins que l'espoir de la récompense promise à ceux qui me présenteroient au congrès. Mais rien ne les empêcha d'exercer à mon égard les cruautés les plus atroces et de me couvrir d'ignominie. Ils me firent monter sur un cheval de bât, les mains liées derrière le dos, les jambes attachées sous le ventre du cheval avec une clochette pendue à son col. On le conduisoit ainsi par la bride à travers des chemins couverts de glaces au milieu des précipices des montagnes d'Allegany et de Blue. Notre première marche fut de vingt-quatre heures sans arrêter que pour rafraîchir. Dans le reste du voyage, ces bandits me firent coucher la nuit sur la terre.

Je ne dus la vie qu'à la rapidité de notre marche ; car j'ai appris depuis qu'une autre bande de ces assassins, au nombre de trente, sur le bruit que l'on avoit pris un homme qui vouloit soulever les Indiens, nous poursuivoit pour me massacrer. Mais au bout de deux jours, désespérant de nous rejoindre, ils prirent le parti de retourner à Pittsburg.

Dans cet état d'humiliation, je traversai Tumbleston, le fort Cumberland, Cressop ou Oldtown, etc. Dans plusieurs villes, ma garde eut bien de la peine à arrêter la fureur de ces habitans forcenés. L'appât de la récompense fut ma sauve-garde. On m'accordoit pour toute nourriture quelques restes de leur table ; l'eau étoit ma seule boisson. Cette grande sobriété contribua peut-être à me rétablir, en dissipant l'inflammation de mes blessures et de mon entorse qui me privoit du sommeil, et m'auroit mis dans l'impossibilité de faire cent pas, même pour sauver ma liberté et ma vie.

A Hagar's-town je fus conduit au comité ; j'y comparus quatre fois dans un jour : artifices, promesses, menaces, il mit tout en œuvre pour me séduire, me faire changer de principes, et m'attacher à sa propre cause.

Furieux de mon inflexibilité, il ordonna que je *serois* chargé de chaînes et traîné au congrès à Philadelphie. On augmenta ma garde de douze hommes, commandée par un major, deux capitaines et quatre lieutenans. On me fit grace des fers; mais je fus garrotté comme auparavant; deux fusiliers tenoient la bride de mon cheval, et la marche étoit précédée d'un fifre et d'un tambour.

Je fis ainsi mon entrée à Frédérick, et fus conduit au comité composé d'un tailleur, d'un mégissier, d'un cordonnier, d'un épicier, d'un boucher, et de deux hommes de la lie du peuple. Comme ils étoient Allemands, ils m'interrogèrent dans un patois mêlé de mauvais anglois, et tout-à-fait inintelligible. Je fus contraint d'essuyer leurs ridicules sarcasmes et les invectives les plus humiliantes. Après que ces orateurs eurent épuisé leur éloquence triviale, ils me forcèrent à y répondre. Je leur dis que je n'avois rien à leur repliquer. Mais les apostrophant chacun en particulier, je leur fis sentir que n'ayant rien à démêler avec eux par le peu de rapport qui existoit entre leurs métiers et le mien, je ne pouvois que les prier de ne pas me retenir plus long-temps. Ma fermeté et

mon ton ironique ranimèrent leur rage. Un détachement de la ville eut ordre de me remettre en prison. Mes premiers sbires, qui craignoient que je leur échappasse, s'y opposèrent, et jurèrent qu'ils ne souffriroient pas que d'autres fussent chargés de me garder. Cette conduite m'évita bien de mauvais traitemens.

Dès le lendemain nous partîmes. Nous n'avions pas fait quinze milles que nous fûmes joints par cinquante hommes armés, envoyés à dessein de m'enlever. Je fus ramené à Frédérick où je trouvai deux cens hommes sous les armes qui demandoient ma tête.

Ma garde étoit résolue de me défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. L'appât de la récompense ranima son courage.

J'usai de beaucoup d'adresse pour appaiser cette populace effrénée, en lui persuadant que rien ne pouvoit me soustraire à la mort ; mais que le congrès tireroit peut-être de moi des informations nécessaires à leurs affaires. Ce détour me réussit, on nous laissa continuer notre route. Arrivé à York-town en Pensylvanie, on me mit dans une chambre à côté d'un respectable loyaliste, le docteur Kearsley, qui, après avoir été

traîné de prisons en prisons, succomba victime de l'iniquité et de la barbarie.

Quoique resserré dans un lieu solide, j'avois corps-de-garde en bas et sentinelle à ma porte. La nuit fut extrêmement froide. Mon sentinelle s'enivra, et devenu furieux dans son ivresse, il vomit mille imprécations contre moi, et tira un coup de fusil à travers ma porte. A ce bruit toute la garde se releva ; on remit un autre factionnaire qui, ayant tenu la même conduite, m'empêcha de fermer l'œil. Nous passâmes le lendemain la Susquehannah sur la glace pour arriver à Lancaster, la plus grande ville de l'intérieur des terres, habitée par des Allemands et des Irlandois. Cette rivière forme la tête de la baie de Chésapeak.

A Lancaster, j'avois au-dessus de ma chambre deux cens barrils de poudre à canon. Enfin, après une marche de cinq cens milles, lié et garrotté comme un criminel, j'arrivai avec mon escorte à Philadelphie.

Le congrès marqua son contentement à ces bandits, en faisant distribuer à chacun cinquante dollars ; et le chef en reçut, pour sa part, deux cens, avec une commission de capitaine.

Je fus conduit au congrès qui m'envoya au comité criminel, et de-là dans les prisons, les fers aux pieds et aux mains. Sur les représentations de M. Courtney et d'un officier d'artillerie, on m'ôta les fers. Ils me jettèrent dans une espèce de cellule humide, destinée aux femmes. Il y en avoit à cette époque soixante et dix qui étoient détenues.

La porte ferrée de ma prison étoit encore attachée avec des chaînes. Personne n'eut permission de me parler; et il y avoit défense de me répondre si j'appellois.

On ne m'accorda ni chaise, ni lit, ni paille. Le plancher servoit de couche, et une pièce de bois, d'oreiller. Au milieu d'un hiver rigoureux, sans une étincelle de feu, environné de glaçons qui pendoient le long de la voûte, j'étois quelquefois deux jours sans une goutte d'eau.

Trois semaines s'écoulèrent dans cette situation horrible ; estropié, malade, privé de linge et d'habit ; sans cesse tourmenté par des cris effrayans qui se mêloient au bruit continuel des clefs et des verroux de ces portes de fer roulant sur leurs gonds.

Quand la soif dévorante et le froid excessif m'auroient permis quelques instans de

repos, le tapage, que le silence de la nuit rendoit plus épouvantable, eût suffi pour m'interdire tout sommeil. Le désespoir s'empara de mon ame ; chaque minute sembloit m'annoncer ma dernière heure ; ma santé devenoit tous les jours plus alarmante ; mes forces m'abandonnoient. Au milieu de l'orage mon courage me resta : l'innocence de ma conduite et la justice de la cause me préparoient à entendre sans effroi la sentence qui devoit finir mes maux.

CHAPITRE LXVI.

Sévérité. Il paroît au congrès. Promesses. Général Prescott maltraité. Danger. Visite. Donjon. Philadelphie craint une attaque. Congrès transféré à Baltimore. Philadelphie et la Delaware. Richesse, commerce de la Pensylvanie.

L'ÉTAT humiliant et cruel où j'étois réduit toucha le cœur d'airain de mon geolier, la pitié vint pour la première fois habiter dans cette ame grossière. Il m'engagea à présenter

présenter une requête au congrès, avec promesse de me fournir un pinceau et une carte, puisque l'encre et le papier m'étoient interdits.

Quoique déterminé à ne jamais reconnoître l'autorité de ce congrès, je me vis cependant forcé d'y avoir recours pour faire presser mon jugement, préférant une mort prompte à ma situation. Je remis donc ma requête, écrite sur le dos d'une carte, entre les mains de mon geolier. Sur ma demande, le congrès ordonna que l'on m'amenât devant son tribunal. A l'exception de quelques tentatives insidieuses pour corrompre mes principes, il me parla avec douceur, et me promit un meilleur traitement à l'avenir. Plusieurs membres me marquèrent leur étonnement sur l'extravagance de mon entreprise, d'avoir osé hasarder de me rendre au détroit, seul, à pied, dans la saison la plus rigoureuse, à travers un pays ennemi, sans argent, sans ressource.

Quoiqu'il m'eût promis d'adoucir la rigueur de ma prison, on me reconduisit dans mon cachot, où j'éprouvai la même inhumanité.

Duncan Campbell, capitaine du quatre-

vingt-quatrième régiment, et lieutenant-colonel de milice dans un canton de la province de New-York, se trouvoit dans la même prison. Ayant entendu parler de la sévérité qu'on exerçoit contre moi, il me rendit tous les services qui dépendirent de lui et que ma situation permettoit. Je dois ici aux vertus de cet ami respectable l'hommage qu'il mérite.

Ce capitaine, détenu depuis quatre mois, se trouva sur le point de succomber à une maladie grave. Il ne dut son élargissement qu'à cette extrémité, les médecins ayant décidé qu'ils ne pouvoient en répondre tant qu'il ne changeroit pas d'air. On me donna la chambre qu'il occupoit, et le général Prescott fut transféré dans la mienne. La fraîcheur des murailles et l'insalubrité de l'air r'ouvrirent ses blessures. On le transporta dans la ville, avec une sentinelle à sa porte.

Je ne fus nullement surpris de me trouver avec le colonel Connolly et le capitaine Cameron dans la même prison; mais lorsque j'entendis dire que le faussaire qui s'étoit rendu à Norfolk pour former des inculpations calomnieuses contre moi habitoit

les mêmes prisons, je ne pus me défendre d'un mouvement de satisfaction mêlé d'étonnement. Faisant le métier d'espion, il trahissoit les insurgens comme il trahissoit le comte de Dunmore et les officiers commandans pour sa majesté; courant tantôt dans un parti, tantôt dans un autre, non-seulement il avoit averti le général Washington et le congrès de notre expédition secrette, mais il avoit trouvé le moyen d'intercepter les lettres et les dépêches expédiées au général Gage et à l'armée royale, et de les remettre entre les mains de l'ennemi. Son air d'assurance en avoit imposé à plusieurs amis du gouvernement qui le regardoient comme une personne essentielle et un bon loyaliste.

Au bout de quelques jours, le geolier m'apporta un papier à signer, et promit de me dédommager des duretés exercées contre moi; l'on m'avertissoit en même-temps que le colonel Nixon s'intéressoit vivement en ma faveur. Cet écrit contenoit des articles contraires à mes sentimens; je refusai de le signer; il me fut présenté jusqu'à trois fois, avec menace de me traiter avec plus de rigueur.

On me sépara de MM. Connolly et Cameron. Nos fenêtres furent clouées, et les portes de fer fermées avec des chaînes; tout commerce nous fut interdit avec le reste de l'univers.

Nous restâmes six mois comme ensevelis dans cette espèce de tombeau. Cependant MM. Benjamin Rush, Cadwalleder et Bond, trois célèbres médecins, représentèrent au congrès que nous étions sans ressource. Sur cette observation, la cabale soupçonna quelque intrigue. On nomma une députation composée de MM. Wilcot, de Connecticut, Thomas Mac-Kean, de Newcastle sur la Delaware, pour visiter les prisons et examiner notre état. Le premier se conduisit très-poliment, et nous parla avec beaucoup de modération, tandis que la rage et la fureur animoient Mac-Kean, qui se permit les expressions les plus grossières et les plus outrageantes contre le roi, le parlement, les ministres, les troupes de terre et de mer, particulièrement contre le comte de Dunmore et le général Prescott.

Pour nous rassurer, il nous dit que si Allen, Proctor ou quelques-uns de leurs chefs, faits prisonniers par les troupes de

sa majesté, étoient exécutés, nos têtes en répondroient. Il nous félicita même de n'être point enchaînés, tandis que les leurs gémissoient dans les fers (ce qui étoit une fausseté notoire.)

Cependant on usa de condescendance en faisant ouvrir nos fenêtres. Il vint ensuite un ordre du congrès pour nous laisser promener deux heures par jour sur le préau, sous l'inspection de deux sentinelles; mais cette grace ne dura que peu de jours.

Pendant cette longue détention, le geolier, abusant de notre détresse, exerça sur nous un monopole bien punissable. Il nous faisoit payer au poids de l'or la nourriture extraordinaire, le bois et les petites douceurs que nous pouvions nous procurer, outre les gages qu'il recevoit du congrès pour notre traitement. Par cette odieuse tyrannie, il vint à bout de soustraire l'argent que nous possédions et celui que je devois aux bienfaits de M. Campbell. Déterminé à ne contracter aucune dette, je refusai de payer au-delà de la taxe fixée par le congrès, et je vécus au pain et à l'eau pendant sept semaines. Ce geolier, qui s'appelloit Thomas Devees, étoit un vrai juif, taquin, cruel,

dur, crapuleux, bref, ayant les graces de son état. A cette époque, le brigadier-général Mac-Donald et vingt-cinq officiers, presque tous Ecossois, du nombre desquels étoit l'honnête Michel Holt, dont il est fait une honorable mention dans le premier volume, furent conduits ici; ils avoient été contraints de faire la route à pied depuis la Caroline, où on les avoit fait prisonniers de guerre. En juillet, le congrès créa deux autres geoliers, les frères Jewell, encore plus barbares et plus tyrans que le premier. On plaça celui-ci à la prison des criminels et des personnes détenus pour dettes. Les deux autres furent réservés pour les prisonniers de guerre.

L'inquisition d'Espagne peut seule être comparée aux cruautés qu'on exerçoit envers nous. On y tenoit une forte garde toujours prête à exécuter les ordres les plus iniques; et elle fournissoit tous les postes intérieurs et extérieurs.

La consigne la plus sévère fut donnée pour nous empêcher de parler les uns aux autres, soit par les fenêtres, soit à travers les murs.

Le 20 de septembre, le geolier m'accusa

d'avoir conversé avec le colonel Connolly, dont la chambre étoit voisine de la mienne. Sur sa plainte, un sergent et neuf hommes me conduisirent au corps-de-garde, d'où on me mit dans un cachot froid et humide, où j'eus pour lit le plancher ; ce qui m'occasionna des coliques violentes, et à la suite une dyssenterie qui dura sept semaines.

Le docteur Benjamin Rush, membre du congrès, célèbre médecin, plus fameux encore par son fanatisme, profita de ma foiblesse pour tenter de me séduire. Il m'assura que le congrès, vivement touché de mes maux, étoit décidé à me traiter favorablement, qu'il travailloit même à me donner la liberté sur ma parole, en attendant que je fusse échangé. Mon inflexibilité le démonta. Désespéré de ne pas réussir par les voies de la douceur, il crut me gagner par la crainte ; il vint un jour me dire que plusieurs membres du congrès déclaroient publiquement qu'ils me connoissoient pour être un ennemi implacable de l'indépendance américaine ; que je ne devois plus espérer aucune grace, pas même celle de sauver ma vie.

Heureusement, et par un miracle de la pro-

vidence, ma santé se rétablit. Je fus enfermé dans la même chambre avec MM. Cameron et Mac-Kean; mais ayant une sentinelle extraordinaire pour nous interdire toute communication avec les autres. En décembre, le geolier, escorté d'une garde, vint nous piller, sous prétexte de faire des recherches dans nos effets; il se conduisit de la manière la plus insolente et la plus injurieuse.

Ce fut à cette époque que l'armée royaliste marcha à travers les Jerseys pour s'emparer de Philadelphie. Le congrès, frappé d'une terreur panique, se retira à Baltimore. Le 10 du même mois, on y transféra les prisonniers de la Caroline septentrionale; et le 11, on en fit partir soixante, presque tous quakers, de la province de Jersey, enchaînés deux à deux. Notre prison devenoit si insupportable, que nous desirions la mort comme une faveur. Le désespoir nous suggéra un plan pour rompre nos fers; les difficultés, les dangers, le travail, rien ne nous parut difficile; ce qui dans un autre temps nous auroit semblé impossible ne parut qu'un jeu à des hommes que la rage et la fureur faisoient agir. A force de per-

sévérance, nous parvînmes à ouvrir un passage à travers la voûte ; avec nos couteaux, nous coupâmes une porte de bois de chêne de deux pouces d'épaisseur pour gagner la coupole qui rendoit au toît de la prison. Notre dessein étoit de descendre par une corde, et de traverser la Delaware pour joindre l'armée du roi campée à Burlington et à Mountholly, à seize milles de la rivière. Notre corde faite avec nos couvertures et nos chemises se rompit. Le capitaine Cameron, qui descendit le premier, tomba de quarante-huit pieds de haut sur le pavé. Il se brisa tous les membres, et resta longtemps perclus.

Je n'attendois plus que la mort pour voir finir mes misères ; dans cet état d'insouciance, le sort du pauvre capitaine occupoit seul mon ame. J'entendois la populace crier : *laissez le crever ; qu'il soit damné comme un chien.* Du haut de la maison je la suppliai les mains jointes de le secourir par charité ; j'offris deux cens dollars pour sauver la vie de mon ami. Sur ce prétexte, on saisit le peu d'argent que je tenois caché, en m'annonçant qu'il étoit mort. Le capitaine Mac-Kean et moi nous fûmes jettés

dans un donjon destiné aux criminels condamnés, sans lit, sans aucun meuble pour reposer notre tête. On enleva jusqu'au manteau qui servoit à nous garantir contre le froid et l'humidité ; et nous fûmes trente-six heures sans boire ni manger. Enfin, on nous transféra aussi à Baltimore, à la veille de l'entreprise sur Philadelphie.

Nous sortîmes au nombre de vingt-deux, dont sept officiers, le reste soldats ou matelots, enchaînés deux par deux comme des criminels qui vont au supplice. Une garde de soixante Allemands d'élite nous escortoit; nous marchâmes ainsi à pied jusqu'à Baltimore. La première nuit on nous logea dans les prisons de Chester avec nos fers, lesquels se trouvant trop courts, nous coupoient les chairs et nous causoient des douleurs inouies; pendant la route, des baïonnettes pointées continuellement sur nos poitrines nous forçoient de marcher jusqu'à dix heures du soir sans arrêter. Une prison de trente mois m'avoit tellement attendri les pieds, qu'ils étoient couverts d'ampoules, et déchirés au point que le sang ruisseloit dans mes bottes.

Je ne passerai pas sous silence le nom de mes compagnons d'infortune. MM. William

et Bridger-Goodrich, Bridger-Jones de Virginie, Abraham Winant de *Staten-Island*, Thomas Slater, de Baltimore, le capitaine Neal-Mac-Kean, du quatre-vingt-quatrième régiment ; John Gée de Stockport, près Manchester en Angleterre ; Serjeant White, officier du vingt-troisième régiment ; Kirby et Barlow, etc. du seizième régiment de chevau-léger. Le colonel Connolly et le capitaine Cameron restèrent sur leur parole à Philadelphie.

Nous passâmes par Marcus-hook à l'embouchure de Brandywine, où sont situés ces fameux moulins économiques si étonnans par leur rapport. Nous vînmes à Wilmington; à dix heures du soir nous arrivâmes à Newport, petite bicoque qui a été le foyer de la rébellion et le siège de la licence, de la discorde et de la persécution. Je fus témoin d'un exemple de brutalité dont les sauvages rougiroient. Il y avoit dans la maison où nous étions une servante, angloise pour son malheur, douée de cette sensibilité naturelle à son sexe ; elle s'affligea de nous voir dans les fers : quelques mots qu'elle laissa échapper la trahirent. Ses maîtres, furieux de cette audace, après l'avoir châtiée

avec ignominie, la chassèrent honteusement de leur maison au milieu de la nuit. Dans un froid rigoureux, seule, sans protection, sans amis, elle fut rencontrée par une escouade de notre détachement qui faisoit la patrouille, conduite au corps-de-garde, et livrée à la merci de seize coquins qui n'eurent pas honte d'assouvir leur brutalité, et ensuite de l'outrager.

Le lendemain nous continuâmes notre route par la petite ville de Christeen-Bridge.

La Pensylvanie, que nous traversâmes en entier, renferme onze comtés riches et fertiles. Le pays est agréablement coupé de montagnes et de plaines. Rien n'est plus délicieux que les bords de la Délaware qui baigne un grand nombre de charmantes villes. Philadelphie surpasse toutes celles de l'Amérique septentrionale par sa grandeur, sa beauté, son luxe, son opulence, et par l'élégance de ses bâtimens. Elle est située au fond d'un isthme formé par les rivières de Schuylkill et de Délaware. La largeur de cette presqu'île est de deux milles. La ville s'étend jusqu'aux bords des deux rivières. Les rues, larges et régulières, se coupent à angle droit. Elle contient plus de

trente-cinq mille habitans. Les maisons sont toutes en brique ; les bâtimens publics annoncent le goût et la magnificence. Cette belle ville, dont les citoyens s'étoient toujours distingués par leur philanthropie, et par toutes les vertus sociales, a été la première victime de la révolution. La discorde, la confusion ont pris la place de l'harmonie et de l'ordre. L'altération dans leur caractère, l'inhumanité, la cruauté ont éclaté par les traitemens barbares que nous avons essuyés pendant l'espace d'un an.

Cette province renferme deux grandes rivières, la Susquehannah et la Délaware. Les bâtimens remontent cette dernière près de deux cens milles. Elle a dans quelques endroits jusqu'à trente milles de large. Sa source est aux environs d'Albany. Elle sépare la Pensylvanie de la nouvelle Jersey.

J'ai vu la Délaware et le Potomack geler entièrement dans une nuit. Lorsque nous traversâmes la Susquehannah, chevaux, voitures, tout passa sur la glace. Au dégel, les glaces se rompent avec un bruit épouvantable, et entraînent tout ce qui s'oppose à leur passage.

Le commerce de la province est concentré

dans cette ville. Il peut monter annuellement à seize cens mille livres sterlings en exportation, et environ six cens mille en importation. Ses principales denrées consistent en froment, farine, bœuf, porc salé, fromage, beurre, savon, bougie de cire (*) végétale, amidon, pommes, cidre, cuir tanné, suif, cire, bierre double, huile de lin, peaux, fourrures, castors, tabac, cuivre et fer. On peut ajouter les bois de charpente, le bardeau, le bourdillon, les mâtures, les drogues médicinales, comme le sassafras, le calamus aromatique. On construit aussi des vaisseaux dans son port. Elle emploie pour sa marine sept à huit mille matelots.

La sûreté de son havre et la bonté des eaux ont beaucoup contribué à peupler cette ville. Le négociant y est très-riche; les magasins sont solidement bâtis, les quais très-beaux. Les vaisseaux de 500 tonneaux viennent mouiller à terre. Mais dans l'hiver les glaces rendent le port très-dangereux. On a construit de très-belles casernes pour les troupes, un hôpital pour les fous, le seul

(*) Cire qui enveloppe le noyau du fruit de l'arbre qu'on appelle arbre cirien.

établissement de ce genre qui soit dans l'Amérique.

La province entière peut contenir trois cens mille ames, y compris les comtés de Newcastle, de Kent et de Sussex, dont la plus grande partie est habitée par des Allemands, Suédois et Irlandois.

CHAPITRE LXVII.

Description de notre garde. Le capitaine. Leur conduite. Rebelles. Scène curieuse. L'auteur est mis aux fers dans un corsaire. Insulte. Arrivée à Baltimore. Générosité des habitans. Le congrès désapprouve cette douceur. On change la garde. Ordre sévère. Il s'échappe. Situation alarmante. Amis. Bonne réception.

NOTRE garde, composée de dragons à pied, étoit commandée par trois officiers, capitaine, lieutenant et cornette. Mais les sergens paroissoient avoir le principal commandement, car les officiers étoient forcés de leur obéir.

Le capitaine, nommé Jacobs, porte-faix de Philadelphie, Allemand de naissance, ne démentoit point sa profession ni son origine. A une ame vile il joignoit un cœur féroce et un esprit borné. Sept d'entre nous lui furent recommandés en qualité de gentilshommes, avec ordre de nous traiter avec ménagement et respect. Je dirai à sa louange qu'il ne s'écarta jamais de son devoir dans les circonstances particulières; les officiers nous servoient eux-mêmes, et ne nous parloient jamais le chapeau sur la tête. Mais dans la marche ils ne se relâchoient en rien de leur sévérité. La troupe avoit ordre, en cas de révolte ou d'évasion, de faire feu sur nous. Nous rencontrâmes plusieurs détachemens de rebelles vêtus comme des gueux, qui rejoignoient l'armée de Washington, entr'autres le capitaine Cook, du Maryland, à la tête de deux cens hommes morts ivres.

Cette troupe bigarrée, appercevant de loin des habits rouges, nous prit pour l'avant-garde de l'armée royaliste, elle se prépara à faire feu de toute son artillerie et à s'enfuir. Nous ayant reconnus ensuite comme prisonniers, elle vint droit à nous sans ordre; quelques-uns oublièrent de remettre

leurs

leurs armes au repos, de sorte qu'à son passage plusieurs fusils partirent ; les balles sifflèrent à nos oreilles. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur.

Le capitaine, leur intrépide chef, voulut haranguer mes pauvres camarades ; il usa tantôt du langage de la douceur, tantôt il employa les menaces. Il ressembloit dans sa fureur à un énergumène. Il fut interrompu par des cris réitérés de *vive le roi*. Irrité de cette audace, il tira son épée contre ces malheureux enchaînés ; mais notre garde s'opposa à ses violences.

Arrivés à la source de l'Elk, nous fûmes embarqués sur un corsaire, soit par vengeance, soit à dessein de nous réduire à force de mauvais traitemens. Nos petits bagages furent chargés sur un autre bâtiment.

Ce nouveau genre de tyrannie ne suffit pas pour assouvir la méchanceté de ces rebelles ; on nous enferma à fond de cale, obligés de nous coucher sur les pierres et les morceaux de fer qui servoient de lest, enchaînés deux à deux, quoique nous eussions une garde de soixante Allemands. Malgré la rigueur de la saison, les écoutilles restèrent ouvertes.

Pendant quarante-huit heures de traversée, nous n'eûmes d'autre nourriture que le biscuit et l'eau que nous achetions. Nous payâmes jusqu'à celle de notre garde, tandis que les chefs vivoient dans l'abondance.

Lorsque nous fûmes arrivés à Baltimore, le comité fit éclater son mécontentement de nous voir chargés de chaînes, et nous les fit ôter. Un détachement d'artillerie du Maryland fut commandé pour nous garder. Les deux Goodrich furent mis dans les prisons de la ville avec les officiers de la Caroline septentrionale.

Cette ville avoit bien changé de sentiment. Le parti royaliste s'étoit fortifié, et les mécontens paroissoient plus modérés.

Notre garde d'artillerie fut relevée par la milice de Baltimore. Ses bons procédés diminuèrent nos maux et nous firent bientôt oublier les rigueurs passées. Libres sur notre parole, nous eûmes la permission de nous promener hors de la ville. Les habitans s'empressoient d'adoucir notre sort, et de nous rendre toute sorte de service. Cette indulgence fut de courte durée. Dès que le congrès en fut instruit, la milice fut remplacée par un piquet de cinquante hommes

d'artillerie qui reçut les ordres les plus sévères ; John Hancock, depuis président, et Charles Thompson, secrétaire du congrès, se rendoient tous les jours à la prison pour examiner si les ordres étoient exécutés strictement. Nos fenêtres furent clouées, on usa à notre égard de la même rigueur qu'à Philadelphie.

Mais les habitans du Maryland continuèrent de nous donner des marques de générosité. Notre garde étoit composée en grande partie d'Européens si attachés au roi, que plusieurs me firent pressentir qu'ils me suivroient si je pouvois m'échapper.

Ayant été informés que la frégate la Perle étoit mouillée dans la baye de Chésapeak, nous réfléchîmes sur les moyens d'en gagner le bord. Quelque difficile que fût l'entreprise, rien ne nous arrêta. Je louai secrètement un sloop pour la valeur de trois livres sterling, qui nous attendit à sept milles du fort.

. La nuit du dix janvier 1776, après nous être pourvus de cordes et de tout ce qui étoit nécessaire à notre évasion, nous nous assurâmes d'un guide pour nous conduire chez un ami ; nous corrompîmes les deux senti-

nelles qui nous laissèrent entrer dans la chambre voisine. Avec le secours de nos cordes nous descendîmes par la fenêtre. Comme elles étoient trop courtes, nous courûmes les plus grands dangers. Nous n'échapâmes de celui-ci que pour tomber dans un plus grand. Nous n'avions pas pu gagner les trois sentinelles extérieures qui accoururent au bruit. J'eus le bonheur d'échapper avec le capitaine Mac-lean et Slater. Jones fut repris ainsi qu'Abraham Wynant qui étoit resté malade. Nous évitâmes les patrouilles et les rondes en nous couchant ventre à terre : après une route fatigante nous arrivâmes au sloop un peu avant minuit. Nous descendîmes la rivière par un vent favorable. A la pointe du jour nous avions doublé Annapolis distant de cinquante milles de Baltimore; vers midi, nous découvrîmes un petit corsaire qui paroissoit porter son cap sur nous; faisant semblant de ne pas l'appercevoir, nous continuâmes tranquillement notre route sans chercher à l'éviter; et la nuit, le sloop jetta l'ancre à Hoopers-Straits près Tangier-island, à cent milles de Baltimore, où nous eûmes connoissance qu'il n'y avoit aucun vaisseau de

roi dans la baie de Chesapeak ; cette triste nouvelle déconcerta nos projets.

Dans notre petit conseil il fut décidé que le bâtiment iroit sur la côte est, et que nous gagnerions par terre Lewis-town et le cap Hinlopen à l'embouchure de la Délaware pour attendre le (*) Roëbuck qui y étoit en station ; en conséquence notre sloop entra dans la rivière de Nanticoke où je quittai mes compagnons avec promesse de leur donner de mes nouvelles le lendemain. Je louai un guide et une chaloupe pour redescendre la rivière et entrer dans celle de Wicocomico. Malgré la franchise et la loyauté de mon conducteur, je n'osai pas lui confier mon secret, dans la crainte de causer sa perte, si on découvroit qu'il m'eût rendu service. Je m'embarquai la nuit ; le froid étoit si rigoureux que la superficie de la rivière étoit gelée, la neige se congeloit sur mes habits, et les glaçons arrêtoient notre marche. J'abordai à la maison du fils de mon guide. Il étoit alors absent. Il fallut enfoncer les fenêtres pour entrer ; ensuite le père alla chercher son fils, promettant de revenir dans une demi-heure.

(*) Chevreuil.

Trois heures s'écoulèrent, la frayeur me saisit; quoique ce fût la quatrième nuit que je passois sans dormir, je résistai et je me tins sur la défensive.

L'appât d'une récompense promise à celui qui me prendroit mort ou vif, l'idée d'être seul au milieu d'un pays hostile, sous la sauve-garde d'un homme qui m'étoit étranger, que la pauvreté pouvoit porter à me trahir, toutes ces réflexions augmentoient mes soupçons et mes alarmes.

Enfin à quatre heures du matin, mon conducteur revint accompagné de son fils et de sa famille. Son retour rendit le calme à mon ame. Les bonnes gens me firent mille excuses, en m'offant leurs services.

A la pointe du jour le jeune homme me conduisit à l'habitation d'un loyaliste. Nous fîmes seize milles sans nous arrêter, je trouvai des amis auxquels je me confiai. Ils me comblèrent d'attentions. Je renvoyai mon compagnon de voyage avec ordre de prier son père d'aller chercher mes deux camarades, et de les conduire dans sa maison.

Je leur fis tenir des chevaux tout prêts à la maison du jeune homme, d'où ils devoient me rejoindre. Ils arrivèrent le lende-

main matin. Pour déconcerter l'ennemi, je fus forcé d'agir avec précaution ; effectivement un détachement avoit reçu ordre de se rendre dans la rivière de Nanticoke où notre vaisseau étoit à l'ancre, et d'entrer dans celle de Wicocomico : mais après les recherches les plus exactes, il étoit retourné sans avoir rien découvert. Ce ne fut qu'au bout d'un an que l'on eut par hasard avis de notre marche. Le bonhomme Timmons ayant été arrêté, on l'obligea d'affirmer par serment en justice qu'il ne nous connoissoit pas, et qu'il ignoroit notre retraite.

CHAPITRE LXVIII.

On lui offre une garde. Il n'accepte que deux guides. Hospitalité. Indian-river. Arrivée de la frégate le Faucon. Inquiétude. Zèle des loyalistes. Caractère des femmes américaines. Neige épaisse. Découverte d'un bâtiment. Le canot poussé en pleine mer. Horrible situation. Le Preston. Il est reçu à bord. Ouragan.

Ces amis du gouvernement ne savoient comment me remercier de la confiance que je leur avois montrée en me livrant à eux. Ils m'offrirent un corps de deux cens hommes pour m'escorter au cap Hinlopen. Il eût été imprudent de s'exposer à marcher ainsi en troupe à travers un pays ennemi. Je leur représentai le danger. J'acçeptai seulement deux guides. Ces deux zélés et braves loyalistes, qui avoient une parfaite connoissance de la contrée, nous furent d'un grand secours. Ils s'appelloient Hugh Dean et Robert Campbell, Ecossois, l'un résidant à la

nouvelle Ecosse, l'autre officier du 70e régiment. Cette habitation étoit voisine de Princess-Ann, capitale du comté de Sommerset. Tous les soirs nous avions la visite de quelques loyalistes, entr'autres de M. Ingram, ancien négociant de Norfolk en Virginie, de M. Sheritt, marchand, de M. Jones, d'abord grand shérif de la province, et alors capitaine dans l'armée royale.

Pour mieux cacher notre marche, nous ne voyagions que la nuit, et nous fîmes de cette manière quatre-vingt-cinq milles. Arrivés à la baie de Rehoboth à l'embouchure d'Indian-river, nous apprîmes que le Roëbuck avoit levé l'ancre, mais que le Faucon, corvette du roi, venoit de mettre à terre des prisonniers et de brûler un bâtiment à l'embouchure de la rivière. Nous dépêchâmes M. Slater afin de supplier le capitaine d'envoyer sa chaloupe pour nous mener à bord; ainsi que deux autres gentilshommes de considération, MM. Thomas Robinson et Boaz Manlove, écuyers, qui se trouvoient contraints d'abandonner leurs femmes et leurs enfans. M. Linzée, le capitaine, refusa d'envoyer son canot et de nous attendre. M. Slater lui représenta que nous étions des pri-

sonniers anglois qui, au hasard de leur vie, après une longue et dure captivité, avoient échappé comme par miracle, et que les deux gentilshommes riches et de naissance avoient été forcés de s'expatrier pour se soustraire à la fureur des rebelles.

L'humanité, la pitié ne purent adoucir le cœur du capitaine ; nous étions alors au vingt janvier, nous restâmes deux mois sans appercevoir de bâtiment. Dans cet intervalle la frégate américaine le Rodolphe descendit la Délaware pour une croisière de trois jours aux environs du cap. Nous la prîmes pour une frégate du roi, elle en avoit la légéreté et la forme ; nous nous préparions déjà à nous rendre à bord, lorsque des amis nous détrompèrent. Il me seroit difficile d'exprimer le zèle des loyalistes à nous obliger. Il n'y en avoit pas un qui n'eût versé son sang pour son roi.

De plusieurs milles à la ronde ils venoient secrètement la nuit nous entretenir des dispositions favorables de la majorité des colons, me demandant conseil sur leur conduite future. Ils me chargèrent de commissions importantes pour le commandant général. En soutenant leur ardeur, je leur

conseillai d'éviter et de prévenir les insurrections jusqu'à une époque plus favorable.

Les rebelles, ayant été informés que M. Déan nous avoit accueillis, commirent plusieurs actes de violence, et opprimèrent ceux dont la conduite et les sentimens étoient suspects. Aussi-tôt onze cens loyalistes prirent les armes et vinrent camper à Parker'smill, aux environs de Salisbury, sur la rivière de Nanticoke, comté de Sommerset en Maryland, où ils tinrent bloqués les rebelles qui, de leur côté, s'étoient amassés au nombre de trois cens dans Salisbury, bien munis d'artillerie, de provisions, etc.

Le 9 février, à minuit, un officier fut député du camp pour me faire part de leur position, et me prier de prendre le commandement de cette armée. Je pris conseil des principaux habitans ; il fut décidé que nous ferions nos efforts pour garder la neutralité, jusqu'à ce qu'il arrivât de nouveaux secours : que la réunion d'un corps de troupes indisciplinées, sans ordre, sans munitions, sans officiers, n'ayant ni tentes, ni fourrages, ni provisions, qui se mettroit en campagne et agiroit hostilement dans une saison rigou-

reuse, s'attireroit bientôt sur les bras toutes les forces du congrès; que non-seulement il seroit impossible de leur résister et d'éviter une déroute complette, mais que cette démarche imprudente et téméraire nuiroit infailliblement aux intérêts de sa majesté, et écraseroit sans ressource le parti des loyalistes qui étoit considérable à la baie de la Chésapeak.

Sur cette décision, j'écrivis aux chefs des loyalistes du Sommerset d'employer les voies de la douceur et de la persuasion pour obtenir une trève par laquelle les deux armées consentiroient à se disperser, et à respecter les personnes et les propriétés de part et d'autre, en prenant toutes les sûretés que la prudence exige contre la mauvaise foi des insurgens. Si les rebelles eussent refusé ces conditions, nous devions nous emparer des magasins et de l'artillerie de Lewis-town, former un corps d'armée de tous les loyalistes de la province de Sussex, et tomber avec toutes nos forces sur les rebelles. La copie de cette lettre fut envoyée au commandant-général qui approuva notre projet.

Comme la province étoit infestée de partis

ennemis qui auroient intercepté nos dépêches, j'imaginai de les enfermer dans un bâton creux. Hoffington, notre fidèle messager, fut arrêté cinq à six fois dans sa route, et fouillé par différens détachemens de loyalistes et d'insurgens; il fut assez heureux pour arriver à sa destination sans avoir été découvert. Il traversa même Salisbury pour examiner les dispositions et les forces des rebelles.

Le 16, Hoffington à son retour nous apprit que les chefs étoient parvenus à dissiper les deux partis, et que chacun avoit été gagner son habitation. La suite prouva la sagesse de cette démarche; car le congrès, au premier bruit de cet attroupement, avoit détaché deux régimens, cinq compagnies d'artillerie, six pièces de campagne aux ordres du général Smallwood et du colonel Guest, pour marcher par la partie est de la Virginie afin d'arrêter l'insurrection. Cette petite armée devoit être soutenue par six frégates; mais à leur arrivée, ayant trouvé la tranquillité rétablie, ils s'en retournèrent après avoir commis quelques actes d'hostilités.

Quoique bien assurés de la fidélité des

loyalistes, nous crûmes qu'il étoit de la prudence de ne pas nous découvrir. Nous ne confiâmes le lieu de notre retraite qu'à quelques amis affidés. Je marchois toujours armé d'un fusil et d'une baïonnette, une paire de pistolets à ma ceinture, un sabre et des munitions. Après les cruautés que j'avois souffertes, j'aurois préféré la mort à une captivité; comme j'étois déterminé à défendre ma vie, cinq cens hommes n'eussent pas été capables de me prendre vivant.

Nous étions exposés à de continuelles alarmes: un jour, entr'autres, le maître de la maison vint nous éveiller vers minuit pour nous avertir que l'habitation étoit entourée par les ennemis. Effectivement, à la clarté de la lune on appercevoit une troupe nombreuse; nous nous préparions à la défense, et nous allions faire feu de toute notre artillerie, lorsque M. Manlove reconnut son frère. Cette découverte évita bien des malheurs; le hasard seul les avoit rassemblés en si grand nombre pour nous donner connoissance de la situation des rebelles. Sans faire tort à la franchise et à la loyauté des habitans de cette contrée, je dois dire à la louange des femmes, que nous devons à leurs

bontés et à leurs soins tous les agrémens dont nous y avons joui. Les difficultés, les dangers de notre position furent bien compensés par la douceur de leur société, l'aménité de leurs mœurs, leur générosité et les attentions les plus délicates. Ce sexe sensible a su conserver, au milieu de la brutalité sauvage, caractère distinctif des américains, les vertus de la bienfaisance. Séduites, d'abord, par l'étendard de la liberté, elles ne se sont jamais déshonorées par les mêmes forfaits. On a vu les épouses des plus violens factieux, même des chefs, fournir des secours aux loyalistes, et entretenir des intelligences avec les amis du gouvernement, au hasard de leur liberté et de leur vie. J'avois été nourri dans le préjugé généralement répandu que ce sexe foible étoit incapable de garder un secret, j'ai été convaincu dans mille circonstances de la fausseté de cette assertion. Je me suis livré plusieurs fois à leur discrétion, aucune ne m'a trahi ; quelques-unes m'ont caché dans leurs maisons, tandis qu'elles recevoient leurs amans rebelles ; elles trouvoient même des expédiens pour abréger ces momens précieux à l'amour, tant le génie féminin est fertile en ressources.

Le 17 février, le docteur P. Kennedi, de Baltimore, vint nous rejoindre à dessein de s'embarquer sur un vaisseau de roi. Le 5 mars il tomba pendant trois jours une si grande quantité de neige que la terre en fut couverte à deux pieds et demi de hauteur. Trente-deux daims furent trouvés étouffés sous la neige dans notre voisinage.

Notre genre de vie venoit de plus en plus critique ; nos pas, tracés sur la neige, pouvoient nous trahir, sans nul espoir de voir arriver un vaisseau dans ces parages. Nous prîmes le parti de traverser toute la nouvelle Jersey pour nous rendre à New-York. Mais le 11 on apperçut deux corvettes qui croisoient vers le cap Hinlopen. La journée fut employée à tout préparer pour notre départ. Dans la nuit du 12 nous nous embarquâmes à la baie de Rehoboth dans un canot, au nombre de onze : Thomas Robinson, Boaz Manlove, de Sussex, écuyers ; le docteur Kennedy, capitaine dans le régiment des loyalistes du Maryland ; M. Kollock, officier du même régiment ; moi, trois blancs et trois Indiens.

Notre canot étoit fait d'un seul tronc d'arbre, et à rames ; car ces espèces de chaloupes

chaloupes étant sujettes à chavirer, ne portent jamais de voiles. Nous partîmes de la baie de Rehoboth pour gagner Indian-river, à quatre milles de son embouchure, où nous entrâmes dans l'océan après une route de vingt milles en doublant le cap Hinlopen et Whorekill-road; nous regagnâmes la baie de la Délaware, où nous espérions trouver les deux corvettes.

A l'embouchure de l'Indian, les brisans étoient furieux, le ciel couvert, la nuit obscure, tout présageoit une tempête. Mes compagnons vouloient retourner; je m'y opposai vigoureusement; j'employai prières et supplications, tout fut inutile. Comme je tenois le gouvernail, je manœuvrai de façon que le canot se trouva engagé dans les brisans avant qu'ils eussent eu le temps de la réflexion. Il n'étoit plus possible de revirer, autrement notre canot auroit péri infailliblement. Par cette manœuvre hardie, nous passâmes la barre sans autre incommodité que le mal de mer, occasionné par le tangage et le roulis. Les courans et la marée nous firent perdre en un clin-d'œil la vue de la terre. Guidés par le phare du cap, nous portâmes dessus. A trois ou quatre milles de ce

fanal, nous essuyâmes un coup de vent de nord-ouest, accompagné d'éclairs et de tonnerre qui furent suivis d'une pluie abondante.

Mes compagnons effrayés crioient qu'ils vouloient regagner la terre, et se saisirent des rames. Nous fîmes sept milles sans réfléchir comment, dans une nuit obscure et orageuse, on pourroit reprendre le canal et repasser la barre. Le point de direction manqué, les brisans auroient mis en pièces le canot, et tout l'équipage eût été englouti sous les flots; mais la réflexion diminua leur ardeur. Je profitai de ce moment d'incertitude pour leur persuader d'aller à la recherche des frégates, en leur représentant que les brisans rendoient l'attérage si dangereux, que la chaloupe seroit perdue avant d'arriver à la côte. En effet, quand par miracle nous aurions évité ce péril, nous n'étions pas en état de faire remonter le canot à un mille et demi du rivage par-dessus des montagnes de sable qui s'y sont accumulées : en abordant même nous avions à redouter une terre habitée par les rebelles. Environnés de dangers, ne voyant de tous côtés qu'une mort assurée, nous étions forcés de prendre un

parti. Je ranimai leur courage en conseillant de gagner la Délaware. Je repris le gouvernail. Nous doublâmes le cap Hinlopen pour arriver sur Whorekill-road sans appercevoir de vaisseaux. La nuit étoit obscure ; le tonnerre grondoit sans discontinuer ; nous n'avions d'autre clarté que celle des éclairs ; la grêle nous coupoit le visage ; nous avions encore à combattre contre la violence du vent qui nous poussoit en pleine mer. A trois heures du matin nous abordâmes près de la côte de Lewis-town, à peu de distance d'un corps-de-garde ennemi : nous n'osâmes pas allumer de feu ni faire le moindre bruit, dans la crainte d'être découverts.

La nuit se passa dans cette position, à la merci du vent, de la pluie, et de toute l'intempérie de la saison. Nous envoyâmes à la découverte des vaisseaux le capitaine Kollock et un de nos Indiens déguisé.

Ils revinrent au bout d'une heure nous informer que les frégates avoient mouillé la veille dans la rade ; mais que l'une avoit remis à la voile, et que l'autre étoit à l'ancre près du cap.

A la pointe du jour nous remontâmes dans notre canot pour nous exposer encore une

fois en pleine mer. A peine eûmes-nous fait un demi-mille qu'il s'éleva un brouillard si épais que l'on ne pouvoit rien distinguer à vingt pas ; mais ayant de tomber dans cette brume, j'avois cru appercevoir un vaisseau. Avec le secours d'un compas de poche je dirigeai ma route vers cet endroit. Après une heure de marche, n'entendant et ne voyant rien, les murmures recommencèrent, et le découragement s'empara des esprits. Le sang ruisseloit de nos mains déchirées par les rames ; nos corps épuisés par le froid et la fatigue étoient incapables d'agir. Dans cette situation, un petit bruit vint frapper nos oreilles, et nous apperçûmes quelques morceaux de bois flottans sur l'eau. Ces indices ranimèrent notre espoir, qui augmenta en entendant le chant d'un coq ; mais la crainte que ce ne fût une frégate américaine fit renaître nos frayeurs. Dans cette perplexité, notre petit conseil décida que nous passerions pour des gens navigeant du cap Mai à Lewis-town, qui, étant tombés dans une brume, avoient perdu leur route. Cependant nous approchions toujours du vaisseau, et nous reconnûmes le Preston. A ce moment j'éprouvai un sentiment de

bonheur et de joie qui saisit tous mes sens.

Quand nous arrivâmes sur le bâtiment, l'équipage marqua le plus grand étonnement de nous voir. Le digne commodore Hotham et tous les officiers nous reçurent à bord avec tous les témoignages de satisfaction et d'amitié. Ce bon accueil efface bientôt le souvenir de nos peines et la barbarie du capitaine du Faucon.

Il n'y avoit pas une demi-heure que nous étions sur le vaisseau, qu'il s'éleva du nord-ouest un ouragan épouvantable. On n'avoit pas encore eu le temps de hisser à bord notre canot. A l'instant où on le remontoit, le vent brisa les boucles des panneaux, le fit retomber contre le bordage, en un instant nous le perdîmes de vue. Le Preston, emporté par la force de la tempête, fila sur ses ancres, et regagna la pleine mer. Les officiers sembloient oublier leur situation pour ne penser qu'à nous féliciter sur notre bonheur. En effet si nous n'eussions pas rencontré le Preston, le canot n'auroit jamais résisté à la violence de cet ouragan; éloignés de cinq lieues de la côte, il nous eût été impossible de faire deux milles sans être engloutis dans les flots.

CHAPITRE LXIX.

Prise. Le Daphné, frégate. Histoire d'une jeune femme. Le bâtiment fait voile pour la nouvelle York. Arrivée. L'auteur visite l'amiral et le général. Rencontre agréable.

L'OURAGAN dissipa la brume, et nous fit bientôt perdre la côte de vue. Sur le soir, le vent fléchit; le Daphné et le Hotham, qui voyageoient de conserve, vinrent nous rejoindre avec deux prises.

M. Brown, officier du Preston, eut ordre d'aller à bord du Hotham pour croiser autour du cap; je l'accompagnai dans cette course. A la pointe du jour, nous donnâmes la chasse à un bâtiment que nous découvrîmes près de l'embouchure. Nous gagnions insensiblement sur lui. En arrivant aux environs du cap Mai, nous apperçûmes distinctement que l'équipage se préparoit à se défendre; au moment que nous étions prêts à l'aborder, le vent nous manqua. Le calme

obligea le capitaine d'envoyer une chalonpe armée pour s'emparer du vaisseau. Nous vîmes alors seize hommes qui se préparoient à faire feu sur notre canot. M. Graves, capitaine du Hotham, fit aussi-tôt tirer sur le bâtiment. A la première décharge, on amena le pavillon, en même-temps l'équipage descendit au nombre de vingt-six dans une chaloupe, après avoir amaré le gouvernail à dessein de touer le navire jusqu'au Capemai qui n'en étoit éloigné que d'une portée de canon, et où il auroit été protégé par deux à trois cens insurgens sous les armes. Mais le bâtiment ne put résister au courant; loin d'obéir, il dériva sur le Hotham qui l'aborda et le prit.

Cette prise nous donna une grande satisfaction, car le Hotham n'étoit qu'une petite corvette portant quatre canons. Nous trouvâmes une artillerie considérable, avec des munitions de toute espèce; cinquante tonnes de plomb, des toiles à voile, des tentes, des équipages de campagne, des papiers et des lettres de conséquence.

Cette prise peu importante pour sa valeur fit un tort considérable aux ennemis; c'étoit le Sully de Nantz, du port de deux

cens cinquante tonneaux , chargé pour Philadelphie.

Nous regagnâmes la haute mer, et à la faveur d'un vent favorable nous rejoignîmes bientôt nos deux vaisseaux de guerre.

Le Daphné eut ordre de convoyer les prises à New-York. Le capitaine Chinnery me reçut à son bord. Une grave indisposition m'empêcha de jouir de toute la satisfaction et de la joie que mon ame ressentoit d'être échappé des mains barbares et vindicatives des rebelles. Je vis avec douleur que ma santé étoit entièrement ruinée par le long et rigoureux traitement de ma prison. Les accidens affreux que j'endurois depuis plus de seize mois devinrent si sérieux que j'envisageois la mort de sang froid.

Je fus extrêmement surpris de rencontrer sur le vaisseau une jeune femme belle et aimable. Je ne puis m'empêcher de faire le récit de l'histoire de cette malheureuse créature, exemple révoltant de la brutalité presque inévitable dans les contrées où est située le siège de la guerre.

« O vous, peuples qui habitez les bords » de la Tamise, ô mes concitoyens, ne soyez » plus jaloux de la fortune et de la félicité

» de cette nation. Eloignés de ces climats,
» vous n'êtes pas témoins des scènes d'hor-
» reur et de cruauté qui ont ensanglanté
» l'Amérique ».

Cette dame descendoit d'une honnête famille de New-Jersey. Elle s'étoit mariée fort jeune à un officier américain qui fut assez dénaturé pour l'abandonner dans le fort Washington, île d'York; l'horreur de sa situation, la perfidie de son époux, son cœur en proie aux réflexions les plus affreuses, la réduisirent au dernier désespoir; se voyant au moment d'être livrée à l'insolence du soldat, elle ne vit plus que la mort pour la fin de ses malheurs. Résignée à périr de faim, elle courut se réfugier dans un magasin à poudre, où elle fut trouvée par un Hessois. Ce misérable, dénué de tout sentiment, fut sourd aux prières d'une infortunée qui le supplioit pour toute grace de la rendre à ses amis. Les larmes qui couloient de ses beaux yeux, la sensibilité qu'inspirent la beauté et l'innocence, ne purent fléchir cette ame féroce. Son cœur osa brûler d'une flamme impure et criminelle, il la força de satisfaire sa brutale passion.

Il n'appartient qu'à un vil débauché des-

titué d'humanité de ne pas se laisser attendrir aux pleurs de la vertu malheureuse. Quand il eut assouvi ses desirs crapuleux, il mit encore le comble à son forfait. Trouvant que sa belle captive ne pourroit lui être d'aucune utilité, qu'elle seroit incapable de porter son butin, il la vendit pour un shelling à un officier anglois sur la route de New-York.

Ce digne officier, instruit par elle-même de ses malheurs, la conduisit à New-York, et la traita avec tous les égards dus à son sexe. Mais son nouvel amant ayant péri dans une affaire, cette pauvre infortunée se trouva une seconde fois abandonnée au milieu d'un monde étranger, sans amis, sans argent, sans habits; manquant des choses les plus nécessaires. Dans cette déplorable situation, elle devint victime de l'avarice et de l'iniquité d'une de ces appareilleuses qui se font une gloire et un état de déshonorer la vertu et d'immoler l'innocence : telle étoit sa position lorsqu'elle monta à bord du Daphné. Le vaisseau ayant eu ordre de lever l'ancre pour donner chasse à un corsaire, elle fut obligée de rester sur le bâtiment à l'insçu du capitaine. On l'appelloit Sukey Washington, à cause du

fort où elle avoit été trouvée; elle n'étoit connue que sous ce nom à New-York.

Le quinze mars à midi, étant, par nos observations, arrivés à la hauteur de cette ville, sur les trente-huit degrés trente minutes de latitude, nous changeâmes de route pour porter notre cap vers la côte, le vent étant favorable. Nous découvrîmes le lendemain matin, sur les neuf heures, Never-Sink-Kills, les premières terres élevées de l'Amérique au nord-ouest du cap Floride.

Nous mouillâmes à Sandy-Hook où nous passâmes la nuit. Le jour suivant les vents contraires forcèrent le Daphné de jetter l'ancre dans North-River. Le dix-huit je descendis à terre où je rencontrai Caleb-Jones, de Princess-ann dans le Maryland, qui étoit arrivé avant moi à New-York de la baie de Chesapeak sur la frégate la Brune.

J'allai saluer le lord Howe et sir William Howe le commandant en chef, j'y rencontrai le brigadier général Mac-Donald, le capitaine Campbell et plusieurs autres de mes amis. Nous ne pensâmes qu'à nous féliciter du bonheur de nous retrouver sains et saufs, contre toute espérance, sous le gouverne-

ment britannique, après les indignes traitemens que nous avions éprouvés de la part d'un ennemi implacable et barbare. Nous fûmes bientôt obligés de nous séparer pour nous rendre à nos destinations où nous rappelloit le service du roi.

CHAPITRE LXX.

Il visite les postes et les travaux des insurgens. Expédition. Nouvelle-Angleterre. Description du pays, etc. Grossiéreté des habitans. Rivière de Connecticut. Habitans, etc.

LA continuation du mauvais état de ma santé ne m'arrêta pas. Je visitai les différens postes de New-York occupés par les troupes de sa majesté, et tous les ouvrages de l'île faits par les insurgens. Ils serviront de monument pour attester la folie et la pusillanimité des Américains.

Malgré les conseils de mes amis, je voulus être de l'expédition de Danburg dans Connecticut, où nous détruisîmes une grande

quantité de magasins et les munitions que les rebelles y avoient déposées comme dans une place de sûreté.

Les affaires importantes dont j'ai été chargé pendant mon séjour dans la Nouvelle-Angleterre ne m'ont permis de prendre qu'une idée légère et superficielle de la topographie de ce pays. Quoique j'aie voyagé plus agreablement dans cette contrée que dans les provinces méridionales, je n'ai pu étudier avec la même attention les mœurs, les coutumes, le caractère, les sentimens de ces peuples, la base de leur commerce, le sol, le produit de la terre et les rivières.

Toute la face de la nature, les mœurs, le dialecte de cette partie de l'Amérique sont tout-à-fait différens de ceux des provinces du sud, et tout est au désavantage de la Nouvelle-Angleterre.

Le sol en général est montagneux, pauvre, pierreux, excepté les bords des rivières qui arrosent de riches prairies. Le bois y est inférieur en grosseur et en qualité ; il en est de même des autres productions. Les habitans sont très-grossiers et superstitieux ; ils poussent la religion jusqu'au fanatisme ; leurs opinions respirent le puritanisme.

Ils sont absolument étrangers aux devoirs de l'hospitalité. Ils ne connoissent point ces prévenances de société, ni cette cordialité qui font l'essence du caractère des provinces méridionales ; ils poussent la curiosité jusqu'à l'impertinence. Un étranger voyagera long-temps dans la Nouvelle-Angleterre sans être invité à se reposer nulle part ; mais il ne pourra visiter aucun habitant sans être persécuté par des questions fatigantes et inciviles. Dans sa route il est continuellement arrêté pour essuyer les mêmes questions. Chacun vous demande : d'où venez-vous ? où allez-vous? quelles sont vos affaires ? combien comptez-vous rester ? où irez-vous ? On est forcé de décliner son nom, son état, sa famille, sa fortune, jusqu'à ses opinions et même ses intentions. Le samedi il ne vous est permis ni de voyager ni de changer de logement, sous quelque prétexte que ce soit.

Les propriétés sont divisées et subdivisées ; il n'y a aucune habitation considérable. Quoique chaque famille ait dans les villes ou villages qu'elle habite quelques acres de terre annexées à sa maison, ces petites portions de terrein ne sont pas cultivées en pro-

portion de la bonté du sol. L'agriculture y est encore dans son enfance, et n'a pas acquis le même accroissement que dans les autres provinces.

Hormis Boston, Newport, etc. les villes ne sont, à proprement parler, que des villages. Dans une étendue aussi immense cependant que celle de la Nouvelle-Angleterre, il se trouve d'excellentes terres et des habitans qui exercent les droits de l'hospitalité ; mais en général le sol est médiocre, et le colon passe pour être peu généreux.

Les habitans de cette contrée sont méprisés par les autres provinces, qui les appellent par dérision *yankeys*.

Tout paroît contribuer à leur humiliation, à laquelle ils donnent en quelque sorte lieu eux mêmes ; car ils sont dans l'absolue dépendance des provinces du sud pour les besoins de première nécessité. Dans l'hiver, leurs sloops, leurs petits bâtimens navigent sans cesse dans les ports et dans les rivières pour acheter des grains : en retour, ils exportent du rhum, des sirops, du poisson salé, et des denrées européennes. Ils passent pour les Hollandois de l'Amérique, parce qu'ils

se sont emparés dans ce climat du même genre de commerce que ces derniers font en Europe.

Quand vient la saison de la pêche, ils se rendent sur le banc de Terre-Neuve ; le reste de l'année ils commercent dans les provinces du sud, dans les Antilles et dans l'Europe. Leur usage est de ne donner à l'équipage d'autre paie qu'un intérêt dans la cargaison.

La nouvelle Angleterre renferme d'excellentes rades pour les petits bâtimens. Les rivières les plus considérables sont Connecticut dans la province de ce nom, Merry-Mack, Sagahadock, Kenebeck, et Penobscot dans la nouvelle Hampshire.

Celle de Connecticut est la plus belle, la plus commerçante et la plus considérable. Son cours est de trois cens milles. Elle prend sa source près du lac Saint-Pierre à la rivière Saint-Laurent dans le Canada, et a son embouchure entre les petits bourgs de Say-Brook et de Lyme dans le détroit qui sépare Long-Island du continent. Elle est navigable pour les petites barques jusqu'à la ville d'Hartford, située à trente-cinq milles du détroit.

Dans le dénombrement publié par le congrès, cette province contient cent quatre-vingt-deux

vingt-deux mille ames ; celle de Rhode-Island, cinquante-neuf mille six cens soixante-huit ; celle de la baie de Massachuset, quatre cens mille, et la nouvelle Hampshire, cent cinquante mille, formant ensemble huit cens mille six cens soixante-dix-huit habitans. Ce calcul est exagéré ; car dans le recensement fait depuis par ordre du congrès, en 1785, pour la cottisation des impôts, le nombre des contribuables n'a monté qu'à six cens quatre-vingt-huit mille six cens, dont la vingtième partie est composée de nègres et d'Indiens.

Hartford, capitale de Connecticut, est moins considérable que New-London et New-Haven. Ce fut en 1635 qu'une flotte de vingt voiles aborda sur cette côte : une partie des passagers allèrent s'établir sur les bords de cette rivière, et y jettèrent les fondemens de plusieurs villes. Ils se formèrent une constitution particulière, et s'engagèrent par serment d'obéir aux loix qui passeroient à la pluralité des voix dans leurs assemblées d'état.

Newport, capitale de Rhode-Island, est une belle et grande ville avec un bon port. Excepté la Providence, les autres villes ne

méritent pas d'être citées. Cette province a eu aussi ses loix et ses magistrats particuliers ; mais Charles II, qui avoit accordé toutes ses chartes, les révoqua en 1684, et changea leur constitution. Il les priva du droit d'élire leurs magistrats, et leva des impôts de sa seule autorité sur la colonie. Guillaume III, en 1699, rétablit une partie de leurs priviléges.

Boston, capitale de la baie de Massachuset, est une des plus grandes villes et des plus peuplées de l'Amérique septentrionale, avec un excellent port. Salem est la plus considérable après Boston : viennent ensuite Charles-town, Dorchester, Watertown, etc. Elles doivent toutes leur origine à une colonie de non-conformistes ayant à leur tête John White, ministre de Dorcester, qui vint tenter un établissement dans cette baie en 1628. Cette colonie y débarqua avec des bestiaux, des provisions de toute espèce, six pièces de canon, des munitions de guerre, etc.

La petite ville de Portsmouth est la capitale de la nouvelle Hampshire. Cette province, vu son étendue, n'est pas peuplée. Sa culture et son commerce n'ont pas atteint la perfection des autres.

Boston, cette ville si célèbre dans la dernière guerre, est bâtie au fond de la baie de Massachuset. Des rochers à fleur d'eau et un petit archipel n'en laissent approcher que par un passage étroit où trois vaisseaux auroient peine à passer de front. Au sortir de ce détroit, on trouve un large bassin qui peut contenir cinq cens voiles. Guillaume III y a fait élever une forteresse régulière. Au fond de la baie on a construit un mole qui s'avance assez pour que les plus grands vaisseaux puissent débarquer leurs cargaisons sans allège. On compte dans la ville trois à quatre mille maisons. L'aspect en est riant. Outre cette ville, on en compte douze à quatorze autres dans la baie.

La nouvelle Angleterre produit plusieurs espèces d'arbres, le chêne, l'orme, le sapin, le frêne, le cyprès, le pin, le noisetier, le noyer, le cèdre, le hêtre et le shumach. Ce dernier sert pour la teinture et la tannerie. Le chêne est propre aux constructions de marine, ce qui forme une des branches de leur commerce.

Toutes les plantes et les racines de l'Europe y réussissent. On y voit une variété étonnante d'oiseaux. Les bestiaux et les chevaux

y sont très-communs ; ceux-ci supportent bien la fatigue : quoique leur allure ait quelque chose d'embarrassé, ils vont néanmoins fort vîte.

Les forêts qui environnent cette colonie nourrissent des ours, des loups, des renards, des onces. On y prend des animaux dont la peau est un objet de commerce considérable, tels que le castor, la loutre, la martre, le lièvre, le lapin, le daim et l'orignal.

Les pelleteries qu'ils vendent viennent de différentes nations sauvages qui ne chassent, pour ainsi dire, que pour eux.

Il y a aussi des sauneries bien entretenues qui ne suffisent pas pour les salaisons, et des mines de fer considérables.

CHAPITRE LXXI.

Description de la nouvelle York. Le fort Washington. Long-Island. Détroit dangereux. Insecte singulier. Banc de sable. Perte du Liverpool. Staten-Island. North-river, etc. Commerce. Habitans.

AYANT fait plusieurs incursions dans Long-Island, Staten-Island, York-Island, et dans le comté de West Chester, dont le continent dépend du gouvernement de New-York, je vais tâcher d'en donner une description exacte.

New-York, la capitale de la province, est agréablement située à l'extrêmité méridionale d'une île de même nom, qui a seize milles de longueur sur environ trois milles de largeur.

Cette île est formée par la rivière de Hudson ou de North du côté de l'ouest; par la rivière d'Est, qui est le nom du détroit ou bras de mer qui sépare Long-Island du continent, au sud-est; et par une petite branche

de rivière appellée Haerlem ; ou Kinds-Bridge, ou Spiking-Devil, sur la côte nord, et est près de Hell-Gates.

Il n'existe pas de situation plus agréable que celle de New-York ; elle commande à des sites charmans par la variété et la beauté du paysage. La principale partie de la ville est bâtie sur la rivière d'Est où il y a un port large d'un demi-mille, le meilleur de l'Amériquo, avec un excellent ancrage, et une profondeur suffisante pour que les vaisseaux de ligne puissent mouiller près des quais, et être à l'abri de tous les vents. La rade de la rivière de North s'étend jusqu'à Powles-hook, forte redoute à deux milles de New-York ; mais elle est exposée aux vents de nord et à la dérive des glaces, ce qui empêche les vaisseaux d'y rester pendant l'hiver. Le long de cette rivière les terres sont très-élevées. Sur celle de l'Est, le sol présente une pente agréable jusqu'au bord de la rivière.

La ville est commandée par une éminence située à Long-Island, appellée *Brook-land-heights*.Les troupes britanniques y ont élevé dernièrement un fort très-régulier, défendu par quatre bastions.

Peu de temps après que l'armée de sa majesté eut pris possession de cette ville, la plus belle partie, formant à-peu-près le tiers, fut consumée par un incendie. On n'eut aucun doute que les insurgens y avoient mis eux-mêmes le feu. On en surprit plusieurs lançant dans les maisons des matières inflammables; ils furent sur-le-champ précipités dans les flammes par les soldats de la garnison.

Cette cité pouvoit contenir environ trente mille ames; mais depuis que les loyalistes l'ont évacuée, le nombre en est diminué de plus d'un tiers.

De tous les ouvrages faits par les Américains, il n'y a de remarquable que le fort Bunkers-hill, situé à l'entrée de la ville, et le fort Washington ou Kniphausen, sur le Hudson, à dix milles nord de la ville, dont la situation, singulièrement forte et avantageuse, le fait passer pour imprenable.

L'île est jointe au continent, du côté du nord, par un pont de bois appellé Kings-Bridge.

Le pays est montagneux et plein de rochers. Entre les sites agréables de cette île, on en admire quatre qui font l'étonnement

des étrangers, savoir dans l'habitation du gouverneur Elliot, dans celles de MM. Jones, Morris, écuyer, et Bateman.

New-York est à trente milles de la mer qui baigne les murs du Sandy-Hook. Il y a peu de villes si avantageusement situées pour la navigation.

Long-Island, qui dépend du même gouvernement, est l'île la plus considérable du cap Floride au cap Sable. Elle a cent trente milles de long, sur quinze dans sa plus grande largeur. Elle s'étend depuis Staten-Island et Sandy-Hook dans le Jersey jusqu'à Montock-Point, situé entre Connecticut et Rhode-Island. La partie sud de Long-Island, du côté de la mer, est fort basse ; les terres en sont très-légères, sablonneuses et stériles ; la partie du nord qui regarde le continent est haute et montagneuse. Il y a d'excellentes rades, des baies, des anses ; le sol est riche et fertile. Le milieu de l'île est coupé par une chaîne de hautes montagnes.

Les deux tiers des habitans sont d'origine hollandoise ; ils ont conservé leurs coutumes, et parlent leur langue de préférence à l'angloise qu'ils entendent aussi. Mais ils n'ont pas hérité de cette extrême propreté

qui fait l'essence du Hollandois ; leurs maisons sont sales, et leur nourriture grossière et dégoûtante ; ils n'ont pas d'autre société que leurs porcs et leurs bestiaux avec lesquels ils ont beaucoup de ressemblance. Cependant il y a plusieurs familles opulentes qui vivent avec somptuosité.

Cette province est divisée en quatre comtés, dont trois dans Long-Island, savoir : King, Queen et Suffolk ; les habitans du comté de King sont tous Hollandois ; dans celui de Queen les quatre cinquièmes sont Anglois ; celui de Suffolk n'est habité que par des Bretons d'origine.

Toutes les villes de cette île, comme dans la Nouvelle-Angleterre, ne sont que de gros villages habités par des gens grossiers et rustiques ; mais s'ils manquent d'urbanité et de cette politesse si nécessaire à la vie sociale, ils n'ont pas cette insensibilité et ce génie étroit qu'enfante le fanatisme dans la Nouvelle - Angleterre. Ils connoissent les devoirs de l'hospitalité, et sont francs et généreux. Ces dernières vertus se rencontrent plutôt chez les Anglois que chez les Hollandois.

Si plusieurs de ces insulaires ont fait d'im-

menses fortunes pendant la guerre, un plus grand nombre a été cruellement opprimé, pillé, saccagé, et victime des deux partis.

Ces exemples révoltans de la barbarie et de la brutalité se sont souvent fait sentir dans les différens cantons de Long-Island durant la rebellion; mais il me seroit odieux de retracer ces scènes sanglantes qui feroient rougir les sauvages mêmes. On voit près de cette île deux endroits remarquables qui méritent l'attention des voyageurs.

Le premier est un détroit ou passage dangereux et effrayant, appellé *Hell-Gate* (*), entre la rivière d'Est et le Sound. Lorsque les deux marées viennent à se rencontrer, elles forment un tournant horrible que l'on nomme *Pot*, qui attire et engloutit tout ce qui a le malheur d'en approcher, et le précipite au fond de l'abîme, où il est aussi-tôt brisé contre les rochers. Dans de certains périodes de marée, ce gouffre bout comme une chaudière; dans d'autres temps il forme un entonnoir. Au côté opposé est un récif de roches, appellé *Frying-Pan*, sur lequel la marée se précipite avec fureur, et fait un bruit horrible semblable à de l'eau

(*) Porte de l'enfer.

qu'on verseroit sur un fer rouge ; ce récif attire les plus gros vaisseaux qui sont bientôt mis en pièces contre ces rochers. Dans une direction oblique entre ces deux écueils, il y a d'autres rochers à fleur d'eau aussi dangereux, appellés *Hogs-Back*.

Ce détroit exige une grande connoissance et une attention particulière pour piloter un bâtiment. Il y a peu de marées où il n'arrive quelque accident. Souvent un navire qui manœuvre en voulant éviter le *Pot* se trouve emporté sur *Frying-Pan*. Lorsqu'il a été assez heureux pour les passer tous deux sans péril, il a encore besoin des plus grandes précautions pour ne pas être entraîné sur le *Hogs-Back*, placé au milieu de ce canal étroit, à une petite distance des deux tournans. Le lit de ce détroit est rempli d'énormes rochers pointés en toutes sortes de direction.

Il faut traverser ce *Sound* par une forte brise à la marée montante ; encore est-il nécessaire d'avoir un pilote savant pour ne pas toucher les écueils qui, étant couverts d'eau, rendent ce passage très-dangereux.

Avant la dernière guerre, on avoit vu rarement un vaisseau oser le franchir toutes voiles dehors ; mais depuis, les bâtimens de

transport, convoyés par des frégates, l'ont souvent hasardé avec succès. Le *Niger*, belle frégate de trente-deux canons, touchoit toutes les fois qu'elle y passoit.

Ce qui paroîtra plus extraordinaire, c'est la hardiesse du vieux capitaine sir James Wallace qui, au grand étonnement des spectateurs, traversa sans accident *Hell-Gates* sur l'Expériment, de cinquante canons, depuis l'extrémité est du détroit jusqu'à New-York. Lorsque l'escadre françoise commandée par le comte d'*Estaing* étoit mouillée à Sandy-Hook et tenoit bloqué le port et la ville de New-York, ce général détacha quelques vaisseaux de ligne pour croiser dans le détroit; l'Expériment auroit été pris infailliblement sans la belle manœuvre de son brave capitaine qui osa franchir ces écueils redoutables.

La seconde place remarquable est *Hampstead-Plains* qui commence à quatorze ou quinze milles de New-York. Cette plaine renferme *Brushy-Plains*, qui a vingt milles de longueur, sur huit de largeur. Le terrein est parfaitement uni; on n'apperçoit pas un seul arbre dans toute cette vaste étendue; ce qui passe pour un phénomène dans l'Amérique.

On dit dans le pays que le sol ne peut produire ni arbre ni aucune espèce de végétaux, excepté quelques herbes sauvages. Le seul canton de *Brushy-Plains* est couvert de méchans arbrisseaux ou buissons dont les tiges n'ont jamais plus de trois à quatre pieds de hauteur. Le sol n'est qu'un lit de gravier ou de sable couvert légèrement d'une espèce de mousse noirâtre, d'une nature spongieuse. Elle absorbe les eaux de pluie qui, par ce moyen, ne peuvent pénétrer dans la terre pour la fertiliser. Voilà pourquoi dans la saison pluvieuse il pousse une grande quantité d'herbes qui sont brûlées et desséchées par l'ardeur du soleil pendant la saison sèche.

Ces plaines servent de communes, et sont couvertes toute l'année d'un nombre prodigieux de bestiaux, de chevaux, etc. On a creusé, dans différentes places, des abreuvoirs et des marres, dont le fond est enduit d'argile pour amasser et retenir les eaux. Malgré l'étendue de ce terrein, il ne se trouve pas une seule source; aussi est-il inhabité, à l'exception de quelques petites huttes éparses, bâties pour la commodité des voyageurs.

Cette plaine nue, aride, et dont la surface est parfaitement unie, offre l'image d'une mer tranquille entourée de tout côté par l'horizon. Le voyageur ne peut traverser ces landes sans un compas de poche ou boussole. S'il vient à s'égarer, les habitans qui indiquent la route ne peuvent lui indiquer d'autre direction que celle des vents, suivant la place où il veut aller, comme sud, sud-ouest, nord-est, etc.

Dans la partie du nord, le terrein commence à s'élever; on y rencontre quelques monticules dont le sol est très-pierreux.

Hampstead ou *Great plains* est entouré extérieurement de petits villages ou hameaux auxquels on a donné des noms tirés de l'écriture, comme Jerusalem, Jericho, Barsheba, Bethsaïda, etc. Les habitans sont tous Quakers. Les premiers Hollandois ou Germains qui s'établirent vers l'extrémité occidentale de cette île donnèrent à leurs villes les noms des Provinces-Unies de l'Europe, telles que Flushing, Brooklyn, Wolabacht, Haerlem, etc.

On trouve dans Rhode-Island un insecte particulier que je n'ai vu dans nulle autre partie de l'Amérique; on l'appelle *katydid's* à cause de son cri fort et aigu qui ressemble

à ces mots. Il est d'un beau verd clair ; il a un pouce et demi de long sur six lignes de large, avec deux grandes aîles transparentes. Ce petit animal ne fait aucun mal, mais son chant est insupportable. Il commence à se faire entendre au milieu de l'été, et se tient sous les feuilles des jeunes arbres fruitiers, principalement sur les cerisiers, qu'il paroît choisir de préférence. Il se cache dans le feuillage, et sa couleur fait qu'on l'apperçoit difficilement. Il chante jour et nuit sans interruption, et répète continuellement les mêmes notes, lesquelles, proférées alternativement par les autres insectes, forment dans les bois un accord avec les mots *katy-did*, ou *katy-katy-did*. A la chûte des feuilles il disparoît jusqu'à la belle saison.

Toute la côte sud-est est dangereuse pour la navigation ; les vaisseaux n'y trouvent aucun port contre les vents. On n'y rencontre que de petites anses pour les chaloupes et les petits bâtimens de cabotage. La côte septentrionale offre plusieurs grandes baies.

Dans la partie du sud, les bancs de sable et les bas-fonds s'étendent jusqu'à deux milles, ce qui empêche les vaisseaux d'approcher. Les vagues qui viennent se précipiter en furie sur cette côte ouverte la rendent

très-dangereuse, sur-tout la nuit, lorsque le vent du sud souffle, et que les bâtimens n'ont pu prendre connoissance de la terre pendant le jour : c'est ce qui causa la perte du vaisseau de roi le Liverpool, dont on voit encore les débris sur *Rockaway-Beech* dans les basses eaux.

A l'extrémité occidentale de Long-Island je traversai ce que l'on appelle le *narrows* (*) pour gagner Staten-Island, qui en est éloigné d'environ trois milles. Cette île est du gouvernement de New-York; elle a seize milles de longueur sur dix dans sa plus grande largeur. La partie du nord est montagneuse; celle du sud basse et unie, mais le sol en est léger et stérile.

Arrivé à Richmond, la principale ville de l'île, je n'eus rien de plus empressé que de me faire conduire à la maison de M. Abraham Wynant, mon malheureux compagnon de prison, que j'avois laissé malade à Baltimore lors de mon évasion. Je desirois en savoir des nouvelles. Ma surprise égala ma satisfaction en apprenant qu'il étoit de retour. Il me seroit impossible de peindre la

(*) Détroit.

situation de nos cœurs à notre entrevue ; ce pauvre Wynant ne pouvoit revenir de sa joie en me voyant, le bruit ayant couru que j'avois été tué dans ma fuite. Il m'informa qu'il étoit arrivé long-temps avant que je me fusse embarqué sur le *Preston ;* qu'il devoit sa liberté à la générosité du peuple de Baltimore qui s'étoit vivement intéressé en sa faveur ; que ces honnêtes citoyens, assurés de son innocence, et attendris sur le mauvais état de sa santé, avoient demandé au congrès son élargissement.

La rivière de North ou de Hudson sépare le gouvernement de New-York de celui du nouveau Jersey jusqu'à la grande baie de Topham-sea, située à trente milles de New-York. La terre, le long des bords de cette rivière, n'est pas de la même qualité partout ; mais elle est généralement forte et pierreuse, excepté dans les terres hautes et montagneuses

Derrière la ville d'Albany, sur le Mohawk, le sol est riche et fertile. Les allemands composent la plus grande partie de ses habitans ; l'hiver, long et rigoureux, rend le climat très-désagréable. Les côtes de cette rivière diffèrent des autres de ce continent. Le pied

des montagnes vient aboutir aux bords. Cette grande rivière roule ses eaux avec majesté ; les bâtimens la remontent jusqu'à Albany avec le secours de la marée qui se fait sentir à quinze milles au-dessus, vers le confluent du Mohawk et du Hudson, deux grandes branches de la rivière de North.

Par celle du Mohawk, qui prend sa source près le lac Oneyda, il y a une communication avec le lac Ontario et le Canada. Elle a une belle cataracte appellée le saut de Cohoès. L'on m'a assuré que l'eau y tomboit perpendiculairement de soixante pieds dans un endroit où la rivière s'est creusée un lit d'un quart de mille de large.

Par celle de Hudson on communique à travers le lac George et le lac Champlain dans le cœur du Canada, en descendant le Sorel et le fleuve Saint-Laurent. C'est même la route la plus courte, et celle qu'on prend ordinairement. Sa source se trouve à peu de distance de Cadarakui ou Saint-Laurent. Elle parcourt trois cens milles en ligne directe jusqu'à son embouchure dans l'océan, à Sandy-hook.

Albany est une belle et grande ville, la seconde de cette province, contenant six

mille ames. Excepté Montréal en Canada et Augusta dans la Georgie, elle est le seul entrepôt du commerce des pelleteries pour toutes les places du continent. Les sauvages qui viennent du lac Erie, du lac des Hurons, de celui des Illinois et du lac Supérieur, passent près du lac Ontario.

Avant la malheureuse guerre de la liberté, le commerce étoit très-considérable à New-York; il consistoit en blé, farine, orge, avoine, maïs, bœuf, porc, peaux et fourrures. L'exportation montoit annuellement à cinq cens trente mille livres sterlings, et l'importation de la Grande-Bretagne à la même somme.

Le premier dénombrement des habitans, publié par le congrès, fut porté à deux cens cinquante mille ames; mais celui qui fut fait en 1783, pour l'égale répartition des taxes et impositions, n'a monté qu'à deux cens mille, en y comprenant les nègres qui forment un tiers de la population.

CHAPITRE LXXII.

Le nouveau-Jersey. Parth-Amboy. Burlington, etc. Commerce. Cataracte. Dégât fait par la guerre.

LA dernière province qu'il me reste à décrire est le nouveau-Jersey : je ne puis en donner qu'une description très-superficielle, d'après les observations que j'ai faites dans différentes expéditions à la tête de plusieurs détachemens de l'armée britannique, aussi-bien que pendant la marche de la grande armée depuis Philadelphie jusqu'à Sandy-hook et le nouveau-Jersey. Cette province faisoit partie autrefois de la nouvelle Belgique lorsque les Anglois la prirent sur les Hollandois.

Les Suédois furent les premiers Européens qui y formèrent des établissemens, vers l'an 1639. Ils bâtirent trois villes : Christiana, Elsimbourg et Gottembourg ; du reste, ils ne poussèrent pas plus loin leurs plantations. Les Hollandois, plus industrieux, se hâtè-

rent tellement de s'étendre, qu'ils occupèrent en peu de temps toute la partie septentrionale de cette contrée.

Charles II comprit ce canton dans la concession qu'il fit de la nouvelle York à son frère. Ce prince en investit le lord Bercley et sir George Carteret. En 1676, le lord vendit ses droits à William Pen, chef des Quakers en Angleterre. Quelques années après, sir George Carteret étant mort, le comte de Bath, un de ses parens, du consentement de la veuve et des exécuteurs testamentaires, vendit l'autre part à différens particuliers, la plupart Ecossois, Anabaptistes ou Quakers.

Le nouveau-Jersey a pour borne l'océan au sud-est ; la rivière de Délaware à l'ouest ; celle de Hudson à l'est, et les terres inconnues au nord. Il est par les 39 et 40 degrés de latitude nord. L'étendue de ces côtes est d'environ cent vingt milles.

Perth-Amboy, capitale de la partie orientale, et Burlington sur la Délaware, de la partie occidentale, commencent à sortir de l'engourdissement où elles étoient plongées, et à tirer quelques avantages de leur heureuse position, dont ils auroient joui plutôt

s'ils avoient su en profiter ; car ce peuple, accoutumé depuis long-temps à envoyer ses denrées aux marchés de New-York et de Philadelphie dont il est voisin, trouve fort dur d'abandonner ce trafic facile et qui favorise son indolence, pour courir les mers, et entreprendre des voyages pénibles et hasardeux en étendant son commerce. En effet, son crédit établi, ses habitudes, un marché voisin qui lui fournissoit toutes les denrées de première nécessité, tout concouroit à l'entretenir dans son assoupissement. Mais la soif de l'or, ce mobile universel, quelques fortunes rapides faites par plusieurs citoyens plus entreprenans, réveillèrent sa jalousie et son activité. Depuis cette époque, le commerce de Perth-Amboy devient de jour en jour plus considérable.

Cette capitale est agréablement située sur une belle baie à l'embouchure de la rivière de Rariton avec un excellent port. Elle a extrêmement souffert par les ravages de la guerre, ainsi que Brunswick, Prince-town, Newark, Elisabeth-town, Bergen, Wood-Bridge, etc. Le pays est très-agréable, et les terres qui l'entourent sont fortes et fertiles.

Dans l'est du nouveau Jersey il y a cinq

comtés : Montmouth, Middlesex, Sommerset, Essex et Bergen. Huit dans la partie occidentale : Cape-May, Cumberland, Salem, Glocester, Burlington, Hunterdon, Sussex et Morris. Burlington, la capitale, est bâtie sur la Délaware, à seize milles de Philadelphie. C'est une très-petite ville comme toutes celles de la province. Prince-town a un collége très-renommé, le plus célèbre de l'Amérique. Il fut fondé en 1746 par le gouverneur Belcher. Il a le pouvoir de conférer les mêmes grades qu'à Oxford et Cambridge.

Dans la partie sud et est le terrein est bas, uni, sablonneux comme dans la Virginie et la Caroline septentrionale ; mais ces deux provinces lui sont supérieures pour la fertilité du sol et la richesse. Depuis le Cape-Mai, à l'embouchure de la Délaware, jusqu'à la rivière de Shrewsbury, à peu de distance de Sandy-hook, la côte est remplie de baies.

Les terres hautes commencent à la montagne de Neversink ; ce sont les premières que l'on découvre du cap Floride à Montock-Point et à la rivière Ancocus du côté de la Délaware. Toute cette contrée nord est montagneuse et garnie de rochers. Lors-

que l'armée britannique marcha de Philadelphie à New-York, elle occupa les hauteurs de Mount-Holl, près de Burlington, et celles de Middle-Town, près de Sandy-Hook. Ce fut sur Short-Hills, montagnes aux environs de Morris-Town, que le général Washington établit ce camp si bien fortifié qui lui servit de retraite dans les Jerseys, outre le fort Lée sur les hauteurs de la rivière de North vis-à-vis celui de Washington.

Les rivières de cette province ne méritent pas d'être décrites. Rariton est la principale ; celle de Passaick a une cataracte remarquable dont l'eau se précipite de soixante-dix pieds d'élévation.

Cette province fait un assez gros commerce de fourrures, de peaux, de farine, de blé et autres grains, de bœufs, de porcs, de cidre, de lin, de chanvre, de fer et de bois de charpente. Les habitans vendent aussi quelque peu de tabac, et chargent de l'huile, du poisson salé et quelques autres provisions pour le Portugal, l'Espagne et les Canaries ; mais leur principal trafic se fait à la Nouvelle-York. C'est là qu'ils se défont de la plus grande partie de leurs denrées, et qu'ils

achètent les marchandises d'Europe dont ils ont besoin, autant que leur commerce le permet. Il est impossible d'évaluer l'exportation annuelle de cette province ; elle a supporté plus qu'aucune autre les ravages de la guerre. Il lui faudra bien des années avant qu'elle puisse recouvrer son état florissant.

CHAPITRE LXXIII.

Hiver rigoureux. Vent et température des montagnes. Habitans. Etats-Unis. Esclaves. Dépopulation. Leurs ressources.

DANS la partie septentrionale du nouveau-Jersey et de la Pensylvanie, ainsi que dans les gouvernemens de la Nouvelle-Yorck et de la Nouvelle-Angleterre, la saison de l'hiver est très-rigoureuse ; le froid s'y fait sentir avec tant d'âpreté que les plus grandes rivières gèlent dans une nuit, ce qui rend ce pays moins agréable que les provinces méridionales ; mais les étés y sont également chauds et étouffans. On a observé que dans

l'Amérique les grandes tempêtes viennent de sous le vent. Ainsi un ouragan du nord se fera sentir un jour plutôt en Virginie qu'à Boston.

On éprouve tous les trois ou quatre jours à Philadelphie des changemens subits dans le degré de chaleur ou de froid.

La navigation sur la Délaware est interceptée par les glaces presque tous les hivers pendant deux ou trois mois ; la rivière de North reste plus long-temps gelée. On ne voit point dans les rades de la Délaware et de la Nouvelle-York de ces vers qui piquent les vaisseaux et infestent tous les ports et les rivières d'eau salée de la partie du sud. Dans la saison sèche les vents de terre amènent les brouillards, en pompant l'humidité des rivières et des marais. Ils sont si épais, que jusqu'à ce qu'ils soient dissipés par le soleil ou autres causes, le jour en est obscurci. Lorsqu'ils disparoissent, la chaleur est extrême, et souvent le tonnerre gronde le soir ; les orages viennent ordinairement de la compression des nuages de la mer avec ceux de terre.

Les vents de terre, en traversant ce grand continent et ces vastes et étonnantes mon-

tagnes des Apalaches ou d'Algany couvertes de glaces et de neiges, sont toujours secs et froids. Ceux de mer, au contraire, sont chauds et humides. En général dans l'Amérique les vents de terre règnent les trois quarts de l'année.

Il y a derrière la Virginie, le Maryland, la Pensylvanie et le nouveau-Jersey une immense chaîne de montagnes appellée *Endless-Mountains*, ou autrement montagnes bleues.

Elles ne sont pas éparses çà et là, et ne présentent pas, comme celles d'Europe, des pics qui menacent les cieux et qui se surpassent sans ordre ; c'est une longue chaîne uniforme dont la hauteur n'a pas plus d'un demi-mille en perpendiculaire.

Ces montagnes donnent lieu à beaucoup de spéculations pour le système et la théorie de la terre. Il paroîtroit que le monde a éprouvé plusieurs changemens, et est à présent fondé sur les ruines de son premier état. Les ossemens, les coquillages, qui n'éprouvent pas le sort des substances molles, s'y rencontrent fréquemment mêlés avec d'autres matières, et conservés dans les pierres détachées, ainsi que dans les rochers qui forment la base des plus hautes mon-

tagnes. Elles existoient certainement avant le déluge universel ; mais elles n'étoient pas probablement si arides. La chaîne qui s'étend dans la partie ultérieure, quoique beaucoup plus haute et portant son inclinaison vers la mer, est couverte de terres riches jusqu'au sommet, tandis que de l'autre côté le sol paroît avoir été entraîné dans les vallées. On en peut conclure que la hauteur excessive de ces montagnes les garantit de toutes dévastations et de tout dommage, tandis que le sol et les parties plus légères des basses montagnes et des vallées, agités continuellement par le poids des eaux qui tombent en torrens, s'étendent en couche dans les plaines qu'elles élèvent et fertilisent. Mais dans le nouveau-Jersey et sur le côté sud et est des rivières de Rariton et de la Délaware, les terres sont composées des sables que l'Océan y porte journellement. Quand on fouille la terre à seize pieds de profondeur, on arrive à un lit d'écume de mer mêlé de coquillages et de plantes marines qui s'étend jusqu'à trente milles de l'Atlantique.

La longue chaîne appellée Alganys se trouve derrière *Endless - Mountains*. Les Senekas et les Onondagaes, nations qui ha-

bitent ces montagnes, conservent une tradition très-extraordinaire. Ils disent qu'au pied d'une de ces montagnes, nommée *Onugarexnae*, près de la source d'une petite rivière qui se jette dans la branche est de la Susquehannah, à Osewingo en Pensylvanie, on a trouvé du blé d'inde, du tabac, des gourdes et des citrouilles.

Revenons à la population du nouveau-Jersey et de toutes les provinces ci-dessus mentionnées.

On a avancé que le nouveau Jersey contenoit cent trente mille habitans. Ce calcul paroît exact si l'on y comprend les noirs qui en composent la moitié. Non-seulement j'ai donné le recensement exagéré des habitans des treize cantons unis, tel qu'il a été publié par le congrès au commencement de la rebellion, à dessein d'exalter leurs ressources et de tromper les différentes puissances de l'Europe qui avoient les yeux ouverts sur l'événement étonnant de cette formidable et imprévue révolution, mais j'ai établi aussi le nombre effectif des habitans de ces provinces avec vérité, et d'après des actes authentiques.

Conformément à ce premier dénombre-

ment du congrès, le nombre monte à trois millions cent trente-sept mille huit cens soixante-neuf habitans, y compris les nègres, les mulâtres et les indiens civilisés.

En Georgie, les deux cinquièmes sont noirs, et montent à quatre-vingt-mille huit cens soixante. Dans la Caroline méridionale, les esclaves sont dans la même proportion que les blancs, et par conséquent au nombre de cent quatre-vingt mille quatre-vingt-treize. Dans la Caroline septentrionale les deux tiers sont noirs; on en compte deux cens mille. En Virginie la même proportion fait quatre cens trente-trois mille trois cens trente-quatre; et dans le Maryland, deux cens treize mille trois cens trente-quatre. En Pensylvanie et dans la contrée basse sur la Délaware, il y a un tiers d'esclaves qui monte à cent seize mille six cens soixante-six. Dans le nouveau-Jersey, la moitié est esclave, et monte à soixante-cinq mille. A la nouvelle-York on compte plus d'un tiers de nègres, faisant quatre-vingt-trois mille trois cens trente-trois. Enfin les quatre provinces de la nouvelle Angleterre contiennent plus d'un vingtième de noirs et d'Indiens civilisés, qui fait quarante mille quatre-vingt-

trois. Ces nombres ajoutés ensemble ne forment qu'un million quatre cens vingt mille sept cens trois habitans, dont la plupart sont à charge en quelque sorte, lorsqu'il s'agit de forces et de ressources dans un état. Déduction faite des esclaves, il ne reste d'effectif qu'un million sept cens seize mille cent soixante-six blancs, en y comprenant hommes, femmes et enfans. Sur ce nombre ôtez tout ce qui est incapable de porter les armes, il restera au plus trois ou quatre cens mille hommes en état de servir.

L'étonnement est extrême quand on vient à réfléchir que, avec une si petite population et si peu proportionnée à l'étendue du pays, ce peuple ait réussi à couronner sa rebellion, et soit parvenu à un degré de puissance et de succès qu'il n'osoit espérer; comment une armée sans discipline, sans loix, manquant d'armes, de munitions, a-t-elle pu résister à la plus belle armée, redoutable par ses généraux et par elle-même? La postérité ne le croira pas. Mais tirons le voile sur cet événement, ayant pris le parti de ne jamais hasarder la moindre réflexion sur la politique.

Ce décroissement étonnant de population

depuis le commencement de la guerre est évidemment prouvé, lorsqu'on a comparé le dénombrement fait et publié par le congrès en 1775 avec celui qui fut ordonné en 1783 pour la levée des impositions.

Après huit ans de guerre, la population s'est trouvée réduite à sept cens quarante-huit mille cinq cens quatre-vingt neuf ames.

CHAPITRE LXXIV.

Récapitulation. Voleur. Pauvre fille. Geolier. Cap Cameron. Résolution du congrès. Prisonnier de guerre.

Comme pendant le cours de la guerre j'ai été assez heureux pour obtenir une ample satisfaction de plusieurs particuliers Américains qui avoient été les instrumens et quelquefois la cause des indignes traitemens que j'avois éprouvés dans ma détention, je ne veux pas passer sous silence ces événemens, et ce qui arriva à mes coprisonniers que j'avois laissés à Philadelphie. Le lecteur ne sera pas fâché d'apprendre quel fut leur sort.

Pendant

Pendant l'embarquement de la grande armée pour la Chésapéak et Philadelphie, qui dura plusieurs semaines, comme je retournois du fort Washington à New-York, je rencontrai sur la route un homme dont la figure ne m'étoit pas étrangère; en l'approchant je reconnus Barclay qui m'avoit abandonné dans les montagnes, après m'avoir volé dans le temps de ma première évasion. Entendant prononcer son nom, il s'arrêta, saisi de terreur et de surprise; le remords et la honte s'emparèrent de son cœur, il se prosterna à mes genoux pour implorer son pardon.

Egalement interdit de le rencontrer dans cette province, je lui promis de tout oublier, s'il vouloit m'avouer avec franchise les motifs qui l'avoient porté à se rendre coupable d'une action aussi basse, en me volant et m'abandonnant lâchement dans la situation désespérée où je me trouvois.

Comme ses raisons sont tout-à-fait singulières, je les rendrai mot pour mot: « Hélas! monseigneur sait que je marchai » plusieurs milles épuisé de lassitude, que » je passai à gué plusieurs grandes rivières » sur la glace, au risque d'être englouti

» tout vif, couchant dans les montagnes
» sur la terre couverte de neige, mourant
» de faim et dénué de tout secours. Je pen-
» sai alors qu'il nous seroit impossible d'a-
» chever notre route sains et saufs, lors-
» que je m'apperçus que vos jambes com-
» mençoient à vous refuser le service; et
» votre excellence étant toujours décidée
» à marcher en avant, je réfléchis que,
» ne pouvant en venir à votre honneur,
» nous serions infailliblement arrêtés, et
» moi massacré, si l'on me trouvoit dans
» la compagnie de votre grandeur. Je crus
» plus prudent de vous laisser dans ces
» déserts. Comme je prévoyois avec dou-
» leur que vous ne pouviez éviter une
» mort certaine, je m'emparai de vos ef-
» fets pour les garantir du pillage de ces
» voleurs rebelles qui n'en auroient su au-
» cun gré à votre excellence. Hélas! mon
» Dieu, j'en jure par mon ame, et par le
» respect que je dois à votre grandeur,
» voilà mes raisons et les vrais motifs de
» ma conduite. J'ose espérer que votre ex-
» cellence voudra bien les trouver bonnes,
» et m'accorder mon pardon par pitié pour
» ma femme et mes pauvres petits enfans;

» nous ne cesserons de prier Dieu, qu'il
» daigne accorder à votre grandeur une
» longue vie. Car, ma foi, je vous avoue-
» rai que je suis très-bien ici. Ma femme
» et ma petite famille sont retirées dans
» la maison d'un rebelle qui est abandonnée,
» et j'ai obtenu un petit terrein où je cul-
» tive des patates et quelques légumes ».

Le raisonnement original de ce coquin me divertit beaucoup. Comme je lui trouvai les principes d'un bon loyaliste, la colère céda à la pitié. Je l'assurai de son pardon, et je le renvoyai en lui donnant un dollar.

A Kenneth's-Square en Pensylvanie, il m'arriva l'aventure suivante. La nuit qui précéda l'affaire de Brandy-Wine, l'armée vint camper dans cette place. En me promenant, j'apperçus plusieurs officiers rassemblés autour d'une jeune personne, dans une maison qui avoit été abandonnée par le propriétaire. Les propos indécens, la conduite leste et familière de ces jeunes gens attirèrent ma curiosité, je m'approchai pour voir la figure de cette fille. Quelle fut ma surprise quand je reconnus cette pauvre créature qui avoit été traitée avec

tant d'inhumanité, et chassée honteusement par ses maîtres, et qui avoit servi ensuite à assouvir la brutalité de notre garde Hollandoise à Newport, n'étant accusée d'autre crime que d'avoir fait éclater ses sentimens généreux à la vue de nos fers! Animé par mon premier mouvement, je repoussai avec rudesse les officiers, pour demander à cette fille si elle se rappelloit de m'avoir vu. Après m'avoir considéré un instant, elle se jetta à mes pieds, des larmes de joie coulèrent en abondance de ses yeux, par le plaisir excessif qu'elle éprouvoit de me savoir vivant, ainsi que mes autres compagnons; car elle avoit imaginé que nous devions succomber sous le fer de nos bourreaux.

Je lui offris trois guinées comme une légère compensation des humiliations qu'elle avoit souffertes, et comme une récompense due à sa loyauté. Cependant les officiers que j'avois insultés, dans un premier mouvement involontaire, étoient partagés entre la colère qu'avoit excitée mon injure et la surprise produite par le merveilleux de l'aventure. Mais quand ils furent bien au fait de l'histoire, la compassion, la gé-

nérosité prirent dans leur cœur la place du ressentiment. Ils oublièrent bientôt mon excès de vivacité, pour ne s'occuper que des moyens de contribuer au soulagement de cette trop malheureuse fille. Ils lui donnèrent dix guinées.

Cette jeune personne, émue par la reconnoissance et la sensibilité, ayant su que je me trouvois sans tente et sans lit, me pressa d'accepter sa chambre ; mon refus parut même l'affecter très-vivement.

Le lendemain, l'armée s'étant mise en marche à la pointe du jour, elle fit sentinelle sur la route : lorsque je passai, elle me combla de bénédictions en me souhaitant santé et prospérité. Ses vœux furent pleinement exaucés, car le même jour il y eut une action très-meurtrière entre nous et les rebelles, où je vis tomber à mes côtés un grand nombre de mes camarades ; je ne reçus pas la moindre blessure.

Le matin du jour où l'armée royale entra dans Philadelphie, je fis plusieurs prisonniers, parmi lesquels je reconnus Thomas Dewees, ce geolier cruel et tyrannique qui m'avoit traité avec tant de sévérité. Dès qu'il apprit que je commandois ce détachement,

la terreur s'empara de son ame ; il ne vit plus qu'une mort certaine. Se jettant à mes pieds, il me conjura de lui accorder au moins la vie. Il m'avoua qu'il ne méritoit ni compassion ni grace ; qu'il avoit reçu du congrès les ordres les plus rigides ; qu'à la vérité il les avoit exécutés dans toute leur rigueur ; mais qu'il attendoit son pardon de ma clémence.

Je lui dis que par commisération pour sa femme et sa nombreuse famille, et pour convaincre les rebelles entêtés et séduits que la passion et la vengeance n'entroient jamais dans l'esprit d'un véritable Anglois, comme on cherchoit à leur persuader, je voulois bien lui accorder sa grace et sa liberté. Il ne savoit comment m'exprimer les sentimens de son cœur ; sa voix étouffée sur ses lèvres ne pouvoit rien articuler. Après un moment de silence, pour manifester son repentir, il me proposa de prêter le serment de fidélité au roi. Je le lui fis faire au milieu de mes soldats. Il eut depuis la hardiesse de se présenter au comte de Cornwalis pour la place de prevôt maréchal des prisonniers rebelles dans Philadelphie. Le général ne jugea pas à propos, dans la conjoncture

présente, de confier à ce misérable un emploi de cette importance.

On fit aussi prisonniers le capitaine Jacobs et toute la garde allemande qui nous avoient escortés et si maltraités dans notre marche à Baltimore. Ma vue leur inspira la terreur et le désespoir ; ils restèrent une demi-heure à mes pieds en faisant leurs prières. Je ne conçus pas d'abord le but de cette action. Je les questionnai pour savoir ce qui les déterminoit à prier si long-temps. On me dit que, s'attendant à mourir, ils recommandoient leur ame à Dieu.

Un officier écossois tira aussi-tôt son épée sur le capitaine Jacobs ; la tenant levée sur sa tête, il lui demanda comment des coquins de son espèce osoient détenir dans les fers des officiers anglois. Soyez sûrs, dit Jacobs, que ce n'est pas ma faute ; nous sommes de pauvres Allemands qui n'en savons pas davantage, et nous en sommes très-repentans. Ces paroles furent répétées par les autres.

Je les rassurai sur leurs craintes, en leur disant que je n'en voulois point à leur vie ; que je leur pardonnois volontiers leurs mauvais traitemens et leurs injures ; qu'ils pouvoient retourner chez eux après avoir fait le

serment de fidélité à leur légitime souverain. Bien loin de contraindre leur conscience, je déclarai qu'ils étoient libres de le prêter, et que ceux qui le refuseroient seroient seulement détenus prisonniers.

La joie et la reconnoissance prirent la place de la terreur ; ils s'en retournèrent après avoir juré l'obéissance à sa majesté. Je suis convaincu qu'ils y auroient été fidèles, s'ils ne fussent pas retombés entre les mains des insurgens. On va voir dans les pièces rapportées ci-après ce qui arriva au lieutenant-colonel Connolly et au capitaine Cameron.

Pendant que les troupes britanniques étoient en possession de Philadelphie, le capitaine Cameron eut la permission d'y venir sur sa parole. Il fut peu de temps après échangé avec un officier américain du même grade.

Le dur traitement qu'éprouva le lieutenant Connolly est suffisamment confirmé par le décret suivant du congrès américain, ainsi que par la réponse qui fut rendue publique.

Résolution extraordinaire du congrès américain, dans le congrès du 12 novembre 1778.

En conséquence d'une lettre de John Beatty, commissaire des prisons, en date du 15 septembre 1778; de deux autres lettres de Joshua Laring, écuyer, des 1 septembre et 28 octobre, et de plusieurs lettres de John Connolly, le congrès déclare authentique l'état des faits suivans : Que le docteur John Connolly, soi-disant lieutenant-colonel au service du roi d'Angleterre, fut, vers la fin de novembre 1775, arrêté dans le comté de Frédérick, au Maryland, avec un certain Allen Cameron et J. F. Smith, par le comité d'inspection dudit comté.

Qu'il n'étoit alors ni armé en guerre, ni à la tête d'aucun corps de troupes; mais qu'il se rendoit clandestinement au détroit, à dessein de donner intelligence aux ennemis, et de porter du secours à la garnison de cette place, comme il appert par les lettres interceptées du 16 décembre 1775.

Qu'un nombre considérable d'officiers du roi, faits prisonniers long-temps avant la

détention de John Connolly, ont été échangés, mais qu'aucun général anglois n'a encore réclamé le susdit prisonnier, pour demander son élargissement ou son échange.

Quant au traitement dudit lieutenant-colonel, le comité déclare :

Qu'à l'époque où il fut arrêté par le comité d'inspection, il fut conduit à Frédérick et enfermé dans une chambre séparée de ses compagnons, sans y essuyer aucun mauvais traitement, privé seulement de plumes, papier et encre.

Que, malgré cette défense, il a trouvé le moyen d'écrire plusieurs lettres d'intelligence aux officiers anglois qui commandoient au détroit et à Kuskuskis; que lesdites lettres ont été trouvées sur la personne du docteur Smith, un de ses associés; lequel, s'étant évadé de la ville de Frédérick, fut arrêté une seconde fois.

Que, par un ordre du Congrès, daté du 8 décembre 1775, il fut conduit dans les nouvelles prisons de Philadelphie, et détenu jusqu'au mois de novembre 1776; qu'à cette époque, sur le rapport du mauvais état de sa santé, il obtint la permission de résider, sur sa parole, chez son beau-frère,

qui habite auprès de la rivière de Susquebannals, où il demeura environ deux mois. Sur une information donnée au comité de sûreté de Pensylvanie, et sur sa conduite suspecte, il reçut ordre de se rendre en prison ; qu'il y est resté jusqu'en avril 1777, auquel temps il lui fut permis de sortir, sur sa parole, et de retourner dans la maison de son beau-frère.

Que pendant son emprisonnement dans la nouvelle geole, il a presque toujours eu une chambre séparée, la permission de se promener dans la cour avec une sentinelle, et son domestique la liberté de lui apporter tout ce qu'il desiroit.

Que pendant ce temps il a fait deux tentatives inutiles pour s'évader.

Que sur une information authentique donnée au congrès, que ledit John Connolly abusoit de sa liberté, tramoit des complots pendant que les frontières étoient menacées d'une attaque dont on le suspectoit d'être l'instigateur, il avoit reçu ordre de se rendre dans les prisons d'York-Town. Que le 17 mai, ledit lieutenant-colonel et plusieurs autres prisonniers avoient présenté une requête au congrès, pour se

plaindre des mauvais traitemens et des cruautés exercées à leur égard.

Qu'en conséquence de cette requête, d'après le rapport du colonel Pickering, membre du conseil de guerre, qui fut envoyé pour la vérification des faits, il paroît que les plaintes alléguées sont fausses et dénuées de tout fondement. Le 23 mai il fut ordonné que le procès-verbal du conseil de guerre seroit rendu public.

Que depuis l'évacuation de Philadelphie, ledit John Connolly a été conduit dans la nouvelle prison de cette ville; qu'excepté l'espace de quatorze jours, où on fut forcé de mettre les prisonniers deux à deux, il eut toujours une chambre commode et séparée, avec la liberté de se servir de son domestique, et de prendre l'air le jour dans la cour.

Que ledit John Connolly déclare dans sa lettre, en date du 12 octobre 1778, que les besoins de première nécessité lui sont inhumainement refusés; et il peint sa situation sous les couleurs les plus noires, et avec des expressions qui peuvent persuader qu'il est victime de la barbarie et de la férocité.

Que sur une requête de John Connolly,

pour être entendu en personne, le comité lui avoit accordé sa demande, et qu'en présence de ce même comité il avoit déclaré : qu'à l'exception de la contrainte de sa prison, qui minoit insensiblement sa santé, il n'avoit éprouvé que les seules privations ordinaires des prisonniers.

Que John Laring, écuyer, commissaire des prisons pour le roi, dans sa lettre à M. Beatty, en date du premier septembre 1778, menace d'exercer les mêmes traitemens sur un prisonnier de guerre américain de même grade, pour user de représailles.

Sur ce, le congrès a décrété et décrète :

Que le lieutenant-colonel John Connolly ne peut être considéré ni traité comme prisonnier de guerre, mais comme espion et un émissaire de l'armée britannique, et que les représentations et les griefs de John Connolly ne sont fondés sur aucun fait.

Le général Washington est autorisé à envoyer cette résolution au commandant en chef des troupes de sa majesté à New-York ; à informer le susdit commissaire que si, sous le prétexte de représailles pour les prétendues souffrances d'un particulier qui,

par la loi des nations, ne doit pas être considéré comme un prisonnier de guerre; quelque officier prisonnier de guerre se plaint avec droit de traitemens rigoureux, le congrès est déterminé d'exercer la même sévérité sur un officier du premier rang qui se trouvera en son pouvoir.

Extrait de la minute.

Signé Charles Thompson, Secrétaire.

Cette résolution du congrès Américain fut réfutée par un des officiers intéressés et cités dans ce pamphlet; l'original envoyé au congrès, et une copie adressée au commandant en chef de l'armée Angloise, et incluse dans la lettre suivante.

A sir Henri Clinton, commandant en chef, etc.

Il m'est tombé dans les mains un décret du congrès Américain qui ordonne au général Washington d'envoyer à votre excellence le rapport d'un de ses comités, concernant le lieutenant-colonel Connolly, pour l'échange duquel officier j'ai eu l'honneur de vous adresser un mémoire, daté du mois d'août dernier.

Comme ce rapport est de toute fausseté, les faits inventés, et qu'ils ne sont connus que de M. Cameron et de moi ; ledit Cameron étant repassé en Angleterre, je me reprocherois toute la vie une négligence impardonnable, si je balançois un instant à prendre la défense de ce malheureux officier, en vous déclarant la fausseté des faits, en rendant publique la perversité de l'accusation, et en dévoilant une vérité qui n'est connue de personne.

Je ne crains point de me rendre responsable du récit des faits. La franchise, l'impartialité avec lesquelles j'en combats les assertions erronées et ridicules, de manière à ne leur permettre aucune réplique, ne doivent laisser aucun louche sur la conduite de cet officier. J'y découvre aussi les cruautés atroces exercées contre lui, sans égard aux droits de l'humanité, de la raison, et à ceux des nations.

J'ai pensé qu'il étoit de mon devoir de mettre ma réponse sous les yeux de votre excellence. Je me flatte que la sagesse et l'humanité engageront votre grandeur à

préserver les jours d'un prisonnier infortuné, en demandant son échange.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. Ferdinand, D. Smith, cap. Q. R.

Oyster Bay, Long-Island, 17 décembre 1778.

Au congrès américain, à Philadelphie.

Lorsqu'il s'agit de démontrer un fait, il est du devoir d'un honnête homme de discuter les opinions, en employant les moyens qui peuvent en développer l'authenticité ; mais lorsque des assertions fausses et erronées se propagent, que des faits sont tronqués, des conclusions diamétralement opposées, et que la vérité est fondée sur des principes illusoires, les loix sacrées de la société obligent alors tout citoyen à dévoiler la mauvaise foi, et à couvrir de honte et de confusion les détracteurs de cette même vérité.

Ce sont ces motifs qui m'induisent à faire mes efforts pour instruire votre comité des fausses inculpations intentées contre le lieutenant-colonel John Connolly, votre prisonnier.

Il

Il m'est bien facile de réfuter toutes ces calomnies, ayant été prisonnier avec lui l'espace de quinze mois, où j'ai éprouvé les traitemens les plus rigoureux; mais sans entreprendre de démontrer le despotisme de votre comité des recherches, je dois rendre justice à trois de ses membres qui ne se sont jamais écartés des devoirs de l'honnêteté et de l'humanité, et qui ont été même offensés et vivement pénétrés de la rigueur de notre traitement. M. Wilcot, de Connecticut, MM. Morris et le colonel Ross, de Pensylvanie. Je ne puis aussi m'empêcher de dénoncer les persécutions cruelles de Mac-Hean.

Votre comité ose avancer que le lieutenant-colonel John Connolly, Allen Cameron, et J. F. Smith ont été arrêtés par le comité des recherches comme espions, sans armes, etc. et vous concluez que leur délit est du ressort du tribunal de votre loi martiale. Je vais vous démontrer la fausseté de ces assertions. A l'époque du 20 novembre 1775, où vous déclarâtes l'indépendance de l'Amérique, jurant cependant fidélité à votre souverain en affectant de résister seulement aux ministres et au parlement, nous fûmes faits

prisonniers par un détachement de fusiliers de trente-six hommes, commandé par un capitaine et deux lieutenans. Nous étions armés, et nous nous défendîmes jusqu'à ce que, vaincus par le nombre, nous fûmes pris, désarmés et emmenés prisonniers de guerre. La vérité de ce dernier fait est suffisamment prouvée par l'échange d'Allen Cameron. A la fin de 1777, ou au commencement de 1778, à Philadelphie, vous proposâtes l'échange du lieutenant-colonel J. Connolly contre un officier d'égal grade. Des commissaires nommés par le congrès se rendirent à notre prison pour nous prévenir que nous serions échangés comme prisonniers de guerre.

Vous avancez que, dans le peu de mois qui s'est écoulé, il n'a été demandé aucun échange pour le lieutenant-colonel Connolly.

Cette assertion est absolument fausse ; car en 1775 et en 1776 le lord Dunmore proposa à votre gouverneur de Virginie des officiers américains de même grade pour le lieutenant-colonel et nous ; mais vos craintes ridicules empêchèrent l'échange, et sont encore cause de la détention de cet infortuné officier.

Vous dites qu'il traversa les provinces, déguisé et se cachant, à dessein de donner des informations aux garnisons du détroit et de Kiskuskès. Pour prouver ce fait, vous mentionnez une lettre de lui trouvée sur le docteur Smith, qui s'est échappé de Frédérick-town, et fut arrêté une seconde fois ; laquelle lettre vous assurez avoir été écrite postérieurement à la détention du lieutenant-colonel. Il est très-vrai que le lieutenant-colonel partit de Norfolk en Virginie pour se rendre au détroit dans le Canada, où il devoit prendre le commandement des troupes pour une expédition, ayant sur lui les instructions du commandant général, qui lui avoit donné le choix de se rendre dans le Canada, en prenant la route du nord par la rivière Saint-Laurent et Quebec, ou par celle du sud par le cap Floride et le Missis-sipi, où il devoit trouver un bâtiment armé à ses ordres, ou de gagner le détroit en traversant par terre toute la contrée. La saison trop avancée, c'étoit en novembre, le détermina à prendre cette dernière route. Nous crûmes pouvoir passer sans crainte à travers ce pays, persuadés que nous étions en état de supporter les fatigues d'un tel

voyage : l'événement parut justifier la hardiesse de l'entreprise, puisque nous fîmes environ quatre cens milles sans aucun accident, quoique chaque ville où nous passâmes fût autant de dangers qu'il falloit éviter. Un pur hasard causa notre malheur.

La preuve que vous alléguez pour nous traiter d'espions est fausse et absurde, puisque la lettre du lieutenant-colonel trouvée sur moi, et écrite un mois après son arrestation, étoit adressée aux officiers commandans du détroit et de Kiskuskès, pour les engager d'ajouter foi à mes informations. La prudence nous obligeoit à ne pas nous faire connoître, étant hors d'état de résister à des forces supérieures. Il est faux aussi, comme vous l'avancez, que nous prîmes des chemins détournés : la trace de notre route suffit pour le prouver.

Vous dites que nous devons être jugés par vos loix, parce que nous avons habité dans vos colonies révoltées. Vous n'ignorez pas cependant que dès le commencement de la rebellion nous nous sommes ouvertement déclarés ennemis de la révolution ; que nous avons même pris les armes pour nous y

opposer; que nous ne reclamâmes jamais la protection du congrès ou de votre gouvernement, ayant publiquement renoncé à tout commerce avec vous, jusqu'à abandonner nos maisons pour fuir une domination usurpée et contraire aux loix.

La demande qui fut faite aux mois d'août et septembre derniers pour l'échange du lieutenant-colonel Connolly fut mon ouvrage. Je crus qu'il étoit de mon devoir de faire connoître la position affreuse de mon infortuné ami. En conséquence j'adressai à sir Henri Clinton, notre commandant en chef, un mémoire où je traçai avec vérité la tyrannie et les traitemens cruels qu'on exerçoit à son égard.

Je désavoue formellement la seule pensée de représailles; je frémis à l'idée de rivaliser en barbarie et en cruauté. Votre génie, fertile en ressources, vous rend seul capables de nous vaincre dans ce genre d'horreur et d'inhumanité.

Quant aux mauvais traitemens et aux plaintes qu'il a portées sur ce que les droits les plus communs de l'humanité lui ont été refusés, je ne puis avérer cet article, n'ayant eu connoissance que des faits suivans. Pen-

dant notre détention, hors deux ou trois jours que nous fûmes séparés, on nous enferma dans la même chambre; durant les sept premières semaines son domestique n'eut point la permission de le servir; nous souffrîmes toute espèce d'insultes, menacés chaque nuit de périr sous le glaive de nos bourreaux. Jettés dans les prisons de Philadelphie en janvier 1776, on refusa de lui laisser son domestique, et il éprouva un an entier les traitemens les plus rigoureux, manquant des choses les plus urgentes, n'ayant pas la liberté de nous parler quoique nous fussions dans la même prison, où le geolier, dur et avare, se servoit des moyens les plus bas et les plus iniques pour lui extorquer son argent.

Vous avancez qu'en novembre 1776, les médecins ayant déclaré que sa santé étoit détruite, il fut renvoyé sur sa parole. Il me sera facile de démontrer la fausseté de cette assertion; car dans le mois de décembre de la même année, lorsqu'on me fit changer de prison, ainsi que vingt-quatre autres officiers et soldats, j'apperçus cet infortuné qui fondoit en larmes à la vue des chaînes qui nous coupoient les chairs. Son cœur noble

et compatissant se laissa attendrir à ce spectacle; il me jetta une paire de gands, ainsi qu'au capitaine Mac-Léan, pour garantir nos mains du supplice que nous endurions.

Comme j'ai été transféré dans une autre ville, la suite n'est pas venue à ma connoissance; mais j'ai su que peu de temps après il fut conduit, par vos ordres, dans les prisons d'York-Town.

Il est donc évident que ce malheureux officier, pendant toute sa captivité, a souffert les affronts les plus outrageans.

Enfin votre dernière résolution est toujours une suite de votre conduite à son égard, puisque vous finissez par l'avilir aux yeux du monde entier, en le dénonçant comme un espion et un émissaire de l'armée royaliste, tandis que pour prouver cette assertion vous soutenez qu'il est sujet de votre gouvernement; mais vous ne dites pas que cette nouvelle administration est fondée sur des loix ridicules et bizarres, qui même ne sont faites que depuis sa détention. Non contens de ces vexations, vous osez encore insulter à l'humanité Angloise, aux droits des nations, en ordonnant à votre général d'ins-

truire de vos résolutions le commandant en chef des troupes de sa majesté.

Votre général, qui ne manque ni de discernement ni de sensibilité, n'a jamais eu de fonctions si pénibles à remplir ; s'il a conservé ces sentimens d'honneur et de générosité qui l'ont toujours distingué, il doit rougir de jouer le rôle d'un vil délateur.

Il est inutile de combattre la résolution prise par votre congrès, d'user de représailles sur l'officier du plus haut grade qui se trouvera dans vos fers : ce trait est bien digne de votre cause. On a toujours observé que les hommes se passionnent pour le parti qu'ils embrassent, et que les factieux sont avides de commettre des atrocités et de s'en faire un trophée ; delà vient votre ardeur pour répandre le sang d'un innocent. La soif du sang est chez-vous un besoin que vous cherchez à satisfaire : il vous faut des victimes ; mais l'idée horrible d'une rivalité, en fait de cruauté, révolte la nature.

Les personnes qui, séduites par de faux principes, embrassent une cause qu'elles croyent la meilleure, cherchent encore à le disputer en générosité avec leurs ennemis même. Cette idée vous étonnera sans

doute, et paroîtra trop sublime à des hommes vaincus par leurs passions et par le fanatisme. Tout le monde sait que depuis long-temps vous vous jouez de la vie de vos semblables. Les Anglois, que vous regardez comme vos ennemis, ont été plus généreux envers vos frères, puisque vous n'avez pas craint d'opprimer l'innocent et de tremper vos mains dans le sang du Quaker paisible, du citoyen vertueux, du paysan ignorant, dont vous affectez de défendre la vie et la religion.

Enfin, pour combler la mesure de vos forfaits, vous êtes prêts à faire périr un innocent qui a été honoré d'un grade supérieur dans les troupes de votre roi légitime, après trois ans d'une prison cruelle, sous la sanction de votre tribunal, sans autre crime que de n'avoir pas observé des loix proposées depuis sa détention. J'espère, cependant, que l'amour de l'humanité et de la justice vous fera considérer préalablement les conséquences d'une telle démarche.

Comme rien ne peut me surprendre dans vos procédés iniques, j'ai la ferme conviction que si tel est le destin malheureux de mon ami, il soutiendra au milieu de ses

bourreaux cette grandeur d'ame et cet héroïsme digne de la noble cause du souverain que nous avons l'honneur de servir.

J. Ferdinand, D. Smith, capitaine, Q.R.

A Oister-Bay, Long-Island, ce 17 décembre 1778.

Peu de temps après que cette réponse fut parvenue au congrès, le susdit officier fut traité comme prisonnier de guerre, et il lui fut permis de travailler à son échange.

CHAPITRE LXXV *et dernier.*

Fin de la guerre, défavorable aux deux contrées. Conséquence de la séparation et de l'indépendance, et de leur alliance avec la France. Oppression. Dépopulation. Réflexions sur les Américains loyalistes.

CETTE guerre malheureuse fut donc enfin terminée en 1782; la paix, qui ramena le calme, fit ouvrir les yeux aux plus fiers rebelles; mais ils reconnurent trop tard combien cette révolution alloit être nuisible

à la prospérité des deux nations, principalement à celle de l'Amérique, en se séparant du gouvernement, et en divisant les intérêts et les liaisons intimes de deux peuples qui ont la même origine, qui sont soumis aux mêmes loix, aux mêmes coutumes, aux mêmes usages, parlant la même langue, et professant la même religion. Les nouveaux Etats-Unis de l'Amérique ont donc acquis ce titre idéal aux dépens de la vraie liberté et de ce bonheur qui doit être l'attribut de toute société réunie, de leur commerce et de leur population. Sous la sauve-garde des loix et d'un gouvernement respecté dans les quatre parties du monde, ils vivoient dans l'opulence, tandis que la personne et les propriétés étoient inviolables et sacrées. Cette puissance, devenue illusoire et mal organisée, n'est plus qu'une ombre, un vrai fantôme. L'expérience et la raison démontrent cette vérité. Ils se sont forgés des fers, de manière que chaque effort qu'ils feront pour les rompre en augmentera le poids.

Car lorsque l'on considère la charge énorme de leurs dettes contractées pendant la

guerre de la rébellion, dont les intérêts sont seuls capables de causer la ruine d'un empire ; les dépenses nécessaires et inévitables pour soutenir la dignité qui convient à chaque gouvernement ou état ; les établissemens civils et militaires, une marine dispendieuse, les présens annuels destinés aux nations sauvages, l'entretien des ambassadeurs,ou envoyés, dans les cours étrangères, pour favoriser le commerce ; enfin les forces nécessaires pour appuyer leur puissance, faire connoître leur indépendance, et forcer les autres nations à conserver le respect dû à un état libre; ces dépenses, dis-je, continuelles et exorbitantes, mises en parallele avec les ressources d'un gouvernement précaire et pour ainsi dire douteux, élevé sur des bases mal affermies, destitué d'énergie, sans vigueur, sans harmonie, incapable de donner la force à ses moindres décrets, effrayeroient la nation la plus florissante. Considérez encore un commerce incertain et languissant, les deux tiers des sujets infracteurs des nouvelles loix, desirant secrettement la restauration de l'ancien gouvernement, tandis que l'autre tiers profite de l'anarchie, ne

vit que de rapine et de vols, et se plonge dans les excès et dans les crimes les plus honteux ; le citoyen sans cesse dans la défiance et en opposition contre les loix nouvelles, une nation dépourvue d'ouvriers et d'artisans, sans aucune manufacture, la main-d'œuvre portée à un prix énorme, des citoyens sans ouvrage, les denrées excessivement chères : voilà le tableau fidèle des Etats-Unis de l'Amérique. Lorsque tous ces maux se trouvent réunis dans un même gouvernement, quelle conséquence douloureuse ne doit-il pas en résulter ?

Quand le bandeau fut déchiré et que ce peuple, sorti de cette première ivresse qu'entraîne nécessairement un triomphe inattendu, vit évanouir ce fantôme de liberté ; quand il se vit, pour ainsi dire, pressuré par le fardeau des impositions, après avoir été long-temps séduit par l'espoir d'en être soulagé, c'est alors qu'ouvrant les yeux sur sa situation, il a dû regretter ce temps heureux où il jouissoit, au sein de la paix et du bonheur, d'une sécurité et d'une aisance honnête sous la protection du gouvernement doux et libre de la Grande-Bretagne.

Ce peuple maudit déjà les principes destructeurs de sa félicité, et gémit sur l'époque fatale où il fut séparé de la mère-patrie.

Egarés dans le dédale de la politique françoise, asservis par des obligations ruineuses et par une alliance perfide avec une nation de caractère, de mœurs et d'inclinations si opposés ; si différens par le langage, les sentimens de religion et la forme de gouvernement ; attachés à des loix corrompues par l'or de la France ; enivrés par la fausse grandeur ; captivés par les fausses démonstrations d'amitié d'un peuple artificieux, rusé et fastueux ; trop foibles pour le disputer en politique avec cette nation subtile, infiniment supérieure en richesse et en puissance ; enchaînés enfin par des liens enchanteurs, les états-unis ne se délivreront jamais de l'engagement auquel ils se sont soumis ; ils ne pourront plus réclamer ce vain titre de peuple libre, qui a servi de ralliement pour fomenter la rebellion. Ils ont ouvert les yeux, mais trop tard, sur la fausse politique qui les a rendus victimes de la jalousie des François.

A en juger par cet enchaînement de cir-

constances et de faits nullement exagérés ; il ne faut qu'un peu de discernement et d'esprit pour voir clairement que les états-unis de l'Amérique sont loin d'atteindre au but qu'ils s'étoient proposés. Ils manquent des ressources et des agrémens que cherchent à se procurer tous ceux qui veulent former des établissemens. Les moyens de s'enrichir, une protection efficace accordée au commerce, la garantie des loix, la sûreté des propriétés et de la vie des citoyens, toutes ces circonstances concourent à faire fleurir un état ; mais il est aussi impossible d'acquérir une fortune brillante dans cette contrée, que d'empêcher le dépérissement de celles qui existent ; le commerce et le travail pénible peuvent à peine procurer les besoins de pure nécessité.

Toutes ces observations sont appuyées sur la dépopulation étonnante de ces provinces ; l'histoire ne fournit aucun exemple d'un décroissement si subit. En général il n'y a que l'avidité du gain et l'espoir d'un bonheur réel qui puissent engager les hommes à abandonner leur pays natal, leurs amis, leurs habitudes, les liaisons les plus chères, leurs foyers, pour s'expa-

trier, affronter les périls de la mer, et s'établir dans un nouvel hémisphère où tout est inférieur à ce qu'ils quittent ; au milieu d'étrangers où il faut essuyer le changement de climat, l'intempérie de l'air, l'inclémence des saisons, dans une région enfin toujours couverte de neige et de glace.

Ainsi, au lieu de s'accroître par ces émigrations nombreuses qui peuplèrent d'abord l'Amérique, et augmentèrent ses forces et ses ressources avec une rapidité qui n'a pas d'exemple dans les annales du monde entier, cet état se trouve aujourd'hui renversé ; une multitude d'habitans s'en sont bannis volontairement pour se soustraire à l'anarchie et à la domination toujours despotique d'une nouvelle administration.

Les loix versatiles de ce pays, ou plutôt son gouvernement sans cesse flottant et agité, parce qu'il est établi sur des bases incertaines et précaires, ne permet pas de donner un état exact des provinces-unies. L'uniformité, la stabilité des loix sont le fruit de l'expérience, qui ne peut s'acquérir qu'après de longues années ; les abus

innombrables

innombrables qui résultent de la destruction d'une administration cimentée par tant de siècles, affermie par l'usage, et même par les préjugés si nécessaires dans une société ; la construction de nouvelles loix ; la formation d'une nouvelle administration qui a toujours été le tourment des plus grands législateurs ; toutes ces causes tendent infailliblement à détruire l'énergie d'un état, et à faire disparoître cette harmonie qui est la principale colonne d'un empire florissant, et qui contribue le plus à la félicité des peuples.

Ces observations amènent naturellement cette réflexion sur la situation des Américains loyalistes. Dans ce nombre je comprends ceux qui sont restés fidèles à leur roi, qu'ils aient manifesté leurs sentimens ou non, ainsi que ceux qui ont pris les armes en faveur de la Grande-Bretagne. De ces deux classes, la plus malheureuse, selon moi, est celle qui n'a pas abandonné ses foyers, et qui s'est soumise par politique au pouvoir du congrès. Les autres en exposant leur vie, en sacrifiant leur fortune, se sont attendus à être protégés par la Grande-Bretagne. La mère-patrie ne pour-

roit les oublier sans manquer aux engagemens les plus sacrés, et sans se couvrir d'opprobre aux yeux de tous les peuples.

Ces citoyens pauvres et malheureux dont le cœur est resté fidèle à leur prince, et qui ont même été requis de rester tranquilles dans leurs maisons, sous la promesse spéciale de n'être jamais abandonnés, j'ose le dire avec vérité, ces braves loyalistes n'auroient pas hésité de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, s'ils eussent été appellés au secours de leur roi et de leur patrie. Dénués de ressources et de protection, ils n'ont plus sur cette terre d'asyle contre les insultes d'un ennemi implacable. Enchaînés sous les loix arbitraires du vainqueur, que leur reste-t-il, sinon le désespoir qui doit mettre le comble à leurs maux ?

Il y a peu de personnes qui aient été à même comme moi de connoître leur zèle et leur loyauté, parce que j'ai souvent été témoin de leurs sentimens et de leur grandeur d'ame ; mon sang se glace encore dans mes veines, lorsque je réfléchis sur leur triste situation.

O citoyens généreux ! jettez un œil de

compassion sur le sort déplorable de ces respectables, mais malheureux loyalistes. Fidèles à leur souverain et à leur patrie, attachés à ces loix anciennes, à cette antique constitution, ils sont demeurés inflexibles et inébranlables au milieu des persécutions, sans paroître effrayés de la mort même. D'autres ont quitté femme, enfans, amis, pour endurer la misère, la fatigue, la faim, la soif, et tous les fléaux qu'entraîne la guerre. Le désintéressement et la vertu ont été le seul soutien de leur courage et le mobile de leur conduite.

Enfin ils ont souffert les épreuves les plus affreuses avec une résolution et une énergie dont l'histoire ne fournit pas d'exemple. Plusieurs se sont exposés à une mort injuste, plutôt que de renoncer à l'honneur et aux principes de loyauté en se souillant du crime odieux de rebellion contre leur légitime souverain.

Ces vrais héros, dont la vertu et la bravoure ont mérité des trophées, furent livrés à l'infamie, aux insultes d'une populace insolente, chargés d'injures humiliantes et accablés d'opprobres par les

vils partisans d'une faction rebelle et fanatique.

On ne peut révoquer en doute que la partie la plus saine et la plus respectable de la nation ne désapprouve une conduite si basse, si injuste, si impolitique; car les Américains loyalistes doivent faire l'admiration de tous les peuples, et mériter la protection due à une si noble conduite.

Quelle compensation peut balancer les pertes qu'ils ont essuyées, les sacrifices qu'ils ont faits de leurs possessions, de leurs parens, de leurs amis, si ce n'est l'estime universelle et l'espoir d'une félicité qui les comblera de biens et d'honneur, eux et leurs descendans?

Fin du second volume.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

Fin de la table des chapitres.